

106579^a

07 II

Berl.
Georges-Louis de Baer

BW

B. v. L. de

G. C. 24

BABIOLES
LITTERAIRES
&
CRITIQUES
EN PROSE ET EN VERS.

*Et parvis quoque rebus inest sua
sepe voluptas.*



à HAMBOURG *G^o*
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.
1760.



BIBLIOLLES

LITTEIRAIES

CRITIQUES

EN PROSE ET EN VERS

Le parca qu'on verra indit fin

Paris, chez J. B. Baillie, Libraire,

AMBOURG

chez JEAN CHARLES BONNE

440



H O R A C E

V E N G E .

En proye à des Pédants, qu'on nomme à tort Critiques ;

En proye à des commentateurs ;

En proye à de faux translateurs ;

En proye aux Scribléus, biographes caustiques ;

Horace, esprit aimable, estimé des Romains,

Fût, selon nos savants, le plus vil des humains.

On vante son heureux génie ;

Mais de son cœur, que nous dit-on ?

Qu'Horace étoit un franc impie,

Débauché scandaleux & signalé poltron.

On tapisseroit un salon* assez vaste, de tous les ouvrages compilés, au sujet de ce poète de cour ; & , selon les apparences, il occupera des erudits, jusqu'à la consommation des siècles. Mais quand cessera-t-on de le calomnier ? En dix-huit siècles, tantôt éclairés & tantôt barbares, Horace trouva toujours des admirateurs innombrables. Quel critique, ami de la justice & de la vérité, prit jamais la défense d'Horace, accusé de vices, qu'Horace ne pouvoit point avoir ?

Je pardonne à tout Scholiafte,

Le zèle de flétrir Horace mon heros.

Sans doute il n'étoit point le plus fin des dévots,

Ni le poète le plus chaste.

D'encens

* En 1741. on imprima à Londres un Catalogue raisonné des différentes éditions d'Horace, au nombre de 450. par le Dr. Douglas.

D'encens & de parfums économe sensé,
 Le favori d'Auguste & l'ami de Mécène
 Vivoit à Rome en homme aisé,
 Et non en type d'Origène.

Les Scholiastes sont en possession de blâmer tout disciple d'Epicure. Qu'ils prennent, à la bonne heure, l'ode satirique* d'un jeune Epicurien, pour une confession de foi, pour une piece, qui justifie un changement subit de religion.** Mais que les gens du beau monde ne soient pas les échos éternels de leurs pédagogues. Quoi! parce que le Poète se declare chiche d'encens; parce qu'il avoue de frequenter peu les temples: en doit-on inférer, qu'au pié de la lettre il se mocquoit de la divinité? Traiterions-nous d'impie, de Deïste ou d'Athée, le jeune François, qui protesterait de n'être pas un mangeur de Crucifix? On peut être très savant en grec & en latin, sans comprendre certain sens d'Horace. C'est de quoi les critiques ne cessent de convaincre le prophane vulgaire.

Horace, aux piés des Dieux, auroit-il dû gemir,
 Ainsi qu'un indigne Hypocrite?
 A l'aspect d'une belle, auroit-il dû fremir,
 Ainsi qu'un sauvage Hippolyte?
 Qu'exigez-vous, pédants! lorsque, non baptisé,
 Horace comptoit peu d'être canonisé?
 Quand on a l'esprit sain, on ne peut être Athée;
 Mais on se rit des Dieux de bois. †

Horace

* Ode 34. L. 1. *Parcus Deorum cultor & infrequens.*

** J'aurois mieux soutenir qu'Horace doit avoir été franc-maçon, sur la foi de ces vers:

*qui musas amat impares,
 Ternos ter Cyathos attonitus peter.*

† Sat. VIII. Lib. 1.

Horace oïoit aimer les objets de son choix,
 Chloé, Lycé, Pyrrha, Glycere & Galathée ;
 Militaire d'abord, ensuite homme de cour,
 Pouvoit-il éviter les pièges de l'amour ?
 Le Sage aux tourbillons,* en sa retraite obscure,
 Ne fût pas sourd aux cris de la vive nature,
 Sans doute quelquefois, en ses cruels ennuis,
 Ce sage se disoit: Oui, j'aime, donc je suis.

Excusons ainsi les foiblesses
 D'un Chantre en sa belle saison.
 Peut-être toutes ses maitresses
 Etoient des êtres de raison.
 Méprisons l'insipide audace
 Du forgeur des Amours d'Horace ; **
 Les rêves d'un vuide cerveau
 Ne forment qu'un Roman futile ;
 Horace, estimé de Virgile,
 Devoit avoir un cœur bien beau.

Virgile, qui, dans une cour corrompue, conserva son innocence, & vecût toujours avec tant de pudeur, n'auroit jamais honoré de la moindre estime la personne d'Horace, si ses mœurs eussent été celles d'un scelerat, ou d'un débauché méprisable. L'amitié de Virgile nous repond de la bonne conduite de son ami, qui vivoit avec lui dans une même cour, où ils partageoient les faveurs du Monarque.

Horace protegoit, Hymen! tes loix austères.

Horace, dans le célibat,

A 2

Impu-

* Descartes.

** Volume sous ce titre imprimé en 1728. à Cologne chez Pierre Marteau.

Imputoit les malheurs & les maux de l'état
 Aux Romains indévots, aux Romains adultères;
 Quoique souvent Auguste & souvent Mécénas,
 De chevaliers Romains, faisoient des Ménélas.

Si le Poète n'eut été lui-même exempt de crimes ; s'il neut été d'une vie bien réglée ; * il n'auroit jamais eu le front d'adresser aux Romains cette ode si superbe & si fulminante, ** où le Poète reproche aux grands, comme aux petits, l'indévotion & les sacrilèges. Il faut avoir le cœur bien net, pour chanter sur un ton pareil, dans une grande cour, & dans une grande ville. Horace n'étoit point un étourdi, plein d'esprit, & privé de jugement. Il avoit sans doute des ennemis & des envieux : se feroit-il exposé à leur malice, à leurs récriminations ; s'il eut été coupable des crimes, qu'il relançoit avec tant de véhémence ? Son biographe (que ce soit *Suetone* ou quelque autre) eut tort de le peindre tout voluptueux, sur un simple *oui dire*, sur un *on dit*, sur un *on prétend*. † Mais quand il seroit juridiquement démontré, que le bon Horace auroit eu un cabinet, tout garni de miroirs, où il voyoit ses belles : je ne vois point, que ces miroirs auroient pû multiplier ses fautes. Il faut être bien Capucin, pour dénigrer un Epicurien de la cour d'Auguste, à propos d'un cabinet garni de miroirs. Dans un cabinet pareil je voudrois enfermer ce Capucin-Pédant : il y verroit bien des animaux ridicules.

Horace eut, on l'avoué, Horace eut le courage,
 De fronder, en sa cour, le crime dominant.

Mais

* *Integer vitae, scelerisque purus.*

** L'ode: *Delicta majorum immeritus lues, Romane!*

† *Ad res venereas intemperantior traditur. Nam speculato cubiculo scorta dicitur habuisse disposita, ut quocunque respexisset, ibi ei imago coitus referretur.*

Mais à la guerre, Horace, au printems de son age,
 Ne fût qu'un vil fuyard, qu'un soldat tremblottant,
 Sans point d'honneur & sans principes,
 Le lache, l'infame officier,
 Abandonna son bouclier,
 A la bataille de Philippes ; *
 Et c'est sur son propre narré,
 Que nos braves savants tous l'ont déshonoré ?

Bayle,** cet écrivain si judicieux, s'est laissé entraîner par le torrent, sans consulter les loix de la critique. Il declare Horace poltron, tout autant que le poëte *Alcée*, que le Romain s'efforçoit d'imiter. Il se pourroit, qu'à son exemple, Horace, heureux imitateur des Grecs, eut jugé à propos de se jouer de soi même. Mais doit on prendre au mot un esprit ingénieux, & fin railleur, sur tout un poëte de cour, lorsqu'il se satirise si hautement? lorsqu'il s'accuse d'avoir un défaut honteux, qu'il ne sçauroit avoir, vû son état & sa conduite, & le poste auquel il est parvenu? Dans le langage des Dieux, qui s'accuse, s'encense quelquefois.

Oh! ne deviens point l'interprète
 D'un fin ricur, heureux poëte,
 Docteur! si tu n'es que savant.
 Redoute un sçavoir qui t'égare.
 Souvent le bon-sens, quoique ignare,
 Comprend mieux que l'esprit pédant.

A 3 Dans

* Lorsque la bataille de Philippes se donna, Auguste tourmenté par une hydropisie, s'enfuit, & malade resta trois jours dans un marais. Plin. L. VII. C. 45. Peut-être, pour consoler l'empereur de cette disgrâce, le poëte de cour feignit d'avoir subi, à la même bataille, une disgrâce plus grande encore.

** En son dictionn. art. *Alcée*, remarq B.

Dans une ode charmante,* adressée à *Pompejus Varus*, (& ce Pompée** n'étoit point un Misérable inconnu) le poëte chante sur un ton de camarade. Cette ode, si glorieuse pour son auteur, a toujours été mal comprise, mal commentée, & mal traduite, au grand déshonneur du brave poëte, & à la honte des Savantas, depuis le siècle d'Auguste. Voici comment le docte *Dacier* a rendu en françois, & passablement bien, le commencement de ce chef-d'œuvre, parti du noble cœur d'Horace. " Pompée, qui dans l'armée

" de Brutus, avez souvent couru avec moi les plus

" grands dangers: qui vous a donc redonné à Rome,

" à vôt're patrie, à vos Dieux? Mon cher Pompée,

" le plus ancien de mes amis, avec qui j'ai souvent

" passé la moitié des jours les plus longs, à boire,

" couronné de fleurs & parfumé d'essences de Syrie. „

Après ce début, qu'un militaire déshonoré, & reconnu pour tel, n'auroit jamais osé hasarder: Horace dit à ce compagnon d'infortune militaire, selon la très savante traduction *Dacérienne*: " Je me sou-

" viens encore de la sanglante journée de Philippes,

" & de nôtre fuite *precipitée*, où j'abandonnay lâche-

" ment mon bouclier, après que la valeur eut été con-

" trainte de céder &c. &c. „ Voilà ce que j'appelle expliquer lâchement (en Latin: *non bene*) les vers d'un galant homme. Que ceux, qui entendent tant soit peu le Latin, en jugent sans prévention. † *Dacier* fait dire à Horace: Qu'il se souvient de la sanglante journée &c. La grande merveille! auroit-il pû

* Od. VII. L. II. *O saepe mecum &c.*

** C'étoit, comme on voit par la même ode, un officier, *longa fessus militia*, qui avoit du service.

† Pour en juger d'abord, sans chercher un Horace, citons le passage:

Tecum Philippos & celerem fugam
Sens, relicta non bene parmula,
Quum fracta virtus &c.

pû ne point s'en ressouvenir, à moins qu'il n'eût eu perdu la memoire, avec le bouclier? J'ai subi, j'ai ressenti *avec toi*, dit Horace à Pompée, la bataille de Philippes, & notre fuite rapide, où je laissai (où je perdis) si mal mon bouclier. Je n'entrerai point en des futilités critiques, pour prouver aux mânes du savant Dacier, que le *sensu*, la *celerem fugam*, que la *relucta*, que le *non bene* d'Horace, que tout cela, dis-je, est de l'Arabe pour les erudits, simplement erudits.

Il s'agit de sçavoir, si Horace, perdant ou jettant son bouclier, à la bataille de Philippes, réellement se déshonora, & fit l'action d'un lâche, suivant les mœurs ou l'usage de son siècle? Or c'est de quoi tous nos savants, & en *us* & en *es*, tombent unanimement d'accord. Ils se fondent sur l'ancienne discipline des Grecs & des Romains. Ces peuples déclaroient, dit-on, infame, & punissoient de mort le soldat, qui dans une action jettoit son bouclier, pour prendre la fuite.

Tout cela est vrai. Chez ces peuples si sages, " le bouclier étoit regardé comme la piece la plus considerable de l'armature; jusques-là qu'on lui donnoit la préférence sur l'épée même. Il y avoit peine de mort, contre le soldat, qui jettoit ou abandonnoit son bouclier, *en combattant*; il n'y en avoit point contre le soldat, qui jettoit son épée. Cette difference, que les anciens mettoient entre ces deux sortes d'armes, étoit fondée sur un sentiment, qui leur fait honneur, & qui est très propre à nous donner une grande idée de leur humanité. Ils plaçoient les armes defensives avant les offensives, pour donner à entendre, que, selon eux, des hommes, pour vivre en société & pour être utiles les uns aux autres, peuvent bien se defendre, mais ne doivent jamais attaquer. "

C'est ce qu'on lit dans une dissertation * très bien écrite. Je remarquerai, qu'en certaines occasions les anciens ne punissoient pas les soldats, qui jettant leurs épées, renonçoient enfin à l'esperance de vaincre l'ennemi déjà victorieux. Mais que les anciens punissoient de mort & d'infamie les soldats, qui jettant leurs boucliers, renonçoient à l'esperance de se défendre, de se sauver, & de conserver à l'état de braves soldats & de bons citoyens. Quiconque, *durant un combat*, jettoit son bouclier, *pour s'enfuir*, commettoit, sans contredit, une action infame & digne de mort. Le soldat, qui, après avoir bien combattu, après la perte de la bataille, dans une déroute générale de l'armée vaincue, jettoit enfin son bouclier inutile & incommode, pour n'être pas fait prisonnier de guerre, pour conserver un combattant à l'état; agissoit en militaire sensé, & nullement en homme lâche.

Horace pouvoit & devoit donc, après la bataille de Philippes perdue, dans la déroute générale du parti de Brutus, abandonner son pesant bouclier, pour éviter par la fuite le malheur de tomber entre les mains des ennemis. Son action, bien loin d'être deshonorante, étoit absolument conforme à l'humanité, à la politique, à la sagesse des Romains & des Grecs. C'étoit ainsi que le sage Socrate, ce philosophe militaire, qu'on n'accusa jamais de poltronnerie après la défaite de l'armée, commandée par le preteur *Laches*, prit la fuite avec ce General Athénien. Il n'est pas à croire, qu'en fuyant, ils conserverent leurs boucliers, meubles bien ridicules dans une fuite, qui exige de la diligence.

Dacier, ** pour prouver que le poëte, qu'il traduit
&

* Sur les boucliers votifs par M. l'Abbé de Maffiet, voyez les Mem. de litterat. de l'acad. royale des inscript. & bell. lettr. tom. 1. p. 240. ed. d'Amsterdam 1731.

** Notez que Dacier commença son Horace par une faute :
faisant

& qu'il commente, étoit un homme déshonoré, par une action infame, cite l'aventure d'un soldat de César en Angleterre. Ce brave garçon, voyant quelques officiers engagés dans un marais, où ils ne pouvoient soutenir les ennemis, se jeta dans le marais, & dégagea les officiers par sa bravoure. Mais en repassant le marais, il perdit son bouclier dans la bourbe. César témoin de l'action, alloit avec des cris de joye accueillir & caresser ce jeune homme. Mais le jeune homme, les larmes aux yeux & la tête baissée, se jeta aux piés de César, & lui demanda pardon de la perte de son bouclier, resté dans la bourbe.

Que répondre à cette histoire? Que le jeune homme avoit plus de bravoure que de bon sens. Que César avoit autant de bon sens que de bravoure. Qu'il ne déshonora point, qu'il ne punit point de mort le jeune homme. Que César eut raison de laisser au bouclier l'honneur, une fois attaché à cette arme, par une politique militaire. Que les soldats, résolus de devenir transfuges, annonçoient aux ennemis ce dessein, en jettant, *durant le combat*, leurs armes défensives. Que par cette raison, on attachoit au bouclier l'honneur & la gloire de celui qui le portoit, pour la défense de son corps, & pour la marque de ses sentiments fidèles.

Horace nâquit à Venuse,
Enfant du fils d'un affranchi.

A 5

Sans

faisant d'anciens seigneurs *d'atavis regibus*. Mecenas cependant descendoit des anciens rois d'Etrurie. C'étoit peut être de fort loin: mais qu'importe? Properce dit positivement:

Maecenas eques Etrusco de sanguine regum.

Dacier auroit donc pû épargner la dépense d'une remarque savante & fautive.

Sans s'être jamais enrichi,
 Sans s'être illustré par sa muse,
 Horace, sans appui, cet homme de commun,
 S'éleva, sous Brutus, au grade du Tribun!

Demandons maintenant, si, sans valeur & sans conduite, Horace, *sous Brutus*, se seroit élevé au rang des Tribuns légionnaires? Pour le supposer, il faut déraisonner en homme de plume.

La chicane savante objectera peut être, que dans le commencement nôtre guerrier s'est comporté à merveille; mais qu'à la bataille de Philippès, il se démentit, ou comme un poltron, ou comme un traître.

A cette chicane je repondrois, que si mon heros eut pû être soupçonné de *cowardise* ou de trahison; il ne se seroit jamais montré à la table d'Auguste. Un militaire flétri n'ira point à une brillante cour, s'ériger en poète satyrique. Comment auroit-on pû y souffrir l'approche d'un misérable? On sçait qu'Horace a été un favori de l'empereur; un ami cheri de Mécène; un collègue du vertueux Virgile: * néanmoins on s'obstine à le calomnier sans cesse! Pour fermer enfin la bouche aux pédans detraçteurs: remarquons que nôtre poète eut toujours l'estime publique d'*Asinius Pollion*, de ce grand homme de guerre, de ce grand homme de lettres. L'estime d'Asinius Pollion est, pour l'honneur d'Horace, une espece de sauvegarde. Asinius Pollion n'eut jamais honoré d'un regard le poète de cour, s'il eut eu sur lui la moindre ombre d'une tache noire.

La reputation d'Horace étoit à Rome si bien établie,
 qu'au

* L'ancien dicton: *Noscitur ex socio &c.* Dis moi qui tu fréquentes &c. seroit-il non recevable dans une apologie d'Horace?

qu'au rapport de Dacier même, il devoit suivre l'empereur en Espagne, où ce prince porta ses armes l'an de Rome DCCXXVI. Horace ayant alors près de quarante ans. Son ode à *Septimius*,* chevalier Romain, & qui devoit être son compagnon de campagne, est la preuve manifeste de la vérité du fait. Ce *Septimius*, qu'Horace long tems après recommanda à Tibère, eut aussi les bonnes grâces d'Auguste. Je demande donc derechef, si Horace, nommé pour accompagner Auguste en Espagne, auroit eu le cœur d'inviter *Septimius* à lui servir de camarade, si Horace, comme militaire, n'eut pas été en bonne odeur à Rome? Que les gens du monde decident, & que les *Mathanahus* se taisent. Refuter des critiques, est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir. Volt. disc. prelim. d'Alzire.

A P O S T I L L E.

Avec une satisfaction plus que littéraire, je trouve une apologie d'Horace dans les œuvres** de M. *Lessing*. Ce beau génie a sauvé l'honneur du favori d'Auguste, avec une sagacité critique si admirable, que je voudrois volontiers traduire ici toute sa piece. De crainte d'effaroucher certaines belles, dont j'espere d'être lû, je dois moderer mon zèle. Je ne temperai point ma joye de voir la cause de mon ami Horace entre les mains d'un avocat vraiment habile. Je ne suis donc ni l'unique ni le premier défenseur d'Horace. Je me flatte, que d'autres critiques viendront au secours d'un poëte, calomnié par des savants, trop savants pour le comprendre. Que j'aye en attendant le plaisir d'asseurer ceux, qui n'entendent pas l'Allemand, que M. *Lessing* a sçû, bien mieux que moi,

* Ode VI. L. II. voyez l'Horace de Dacier T. II. à Paris 1691. p. 126 & seq.

** Imprimées en allemand à Berlin 1754. v. T. III.

moi, justifier la partie innocente. Heureux en conjectures très vraisemblables, M. Lessing soupçonne avec raison, que dans la vie d'Horace, quelque copiste aura sottement fourré le passage, sur la foi duquel on flétrit les mœurs de nôtre poëte. Il est presque visible, que ce passage ne doit être mis que sur le compte du méprisabable *Hofsius*. *Seneque*, qui par bonheur en parle,* & qui auroit pû s'en dispenser, favorise entièrement la conjecture. Il est tout naturel de présûmer, qu'un copiste *interpolateur*, trompé par la ressemblance des noms de *Horatius* & de *Hofsius*, a crû devoir embellir l'histoire d'Horace, par une anecdote gaillarde. La méprise n'est rien moins qu'étonnante, l'infame *Hofsius* ayant vécu sous Auguste, aussi bien que le digne & brave *Horatius*.

Que par cet echantillon, on juge de la sagacité de M. Lessing. Tous les admirateurs d'Horace devroient le feliciter sur cette excellente apologie, écrite dans un goût charmant, qui la rend d'autant plus précieuse & agréable.

* *Legant docti caput XVI. l. i. natural. quaest.*



S U R
 LA PHARSALE
 D E
 B R E B E U F.

L'illustre Cardinal de Bernis* a daigné remarquer, que " Brebeuf, en embellissant l'idée de Lucain sur l'écriture, a donné, sans y penser, une " définition bien juste de la poésie. „

*Phoenices primi, samae si creditur, ausi
 Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
 De peindre la parole & de parler aux yeux,
 Et par les traits divers des figures tracées,
 Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Je ne sçai, si tous les habitans du Parnasse trouveront cette définition bien juste & bien exacte. Certains matadors prétendent, que les hommes ne sçau-roient donner une définition complete du langage des Dieux. Cela est fier au moins, si cela n'est pas grand ou ridicule.

L'illustre Cardinal observe ensuite, que ces vers de Brebeuf sur l'écriture sont fort estimés; que cependant le troisième de ces vers est très foible; que les regles exactes de la langue ne sont point observées dans le quatrième; qu'il faudroit dire *de donner de la couleur &c.* & non pas *donner.*

Remarques

* Voyez œuvres mêlées de l'Abbé de Bernis, disc. sur la poésie.

Remarques très justes sans contredit. Le grand *Corneille*, qui devoit quelque chose à Lucain,* étoit si enchanté de ces vers de Brebeuf, qu'il auroit volontiers donné, à ce qu'il disoit, deux de ses meilleures pièces, pour les avoir faits. On les trouve cités, par des auteurs du premier rang; & ils sont réellement si beaux, qu'il est étonnant, que jusqu'ici personne ne se soit avisé de corriger la faute, qui dans le quatrain, faute presque aux yeux d'un lecteur vulgaire.

Voyons s'il n'y auroit pas moyen d'y parvenir, sans refondre le quatrain, connu de tout le monde :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
En donnant, par les traits des figures tracées,
Les plus belles couleurs & du corps aux pensées.

On ne se flatte point, que S. E. M. le Cardinal de Bernis se contentera d'une correction si grammaticale, & si peu poétique. S. E. sur cet article est bien sévère, & *peut-être* trop délicate. Elle dit, " qu'il n'est *peut-être* pas aisé de citer quatre vers françois, " où l'on ne puisse reprendre quelque défaut, ou " desirer quelque beauté. „

Avec tout le respect, dû à ce Prince de l'église, on ose lui demander, quel défaut il pourroit reprendre, ou quelle beauté il pourroit desirer, en ces quatre vers suivans :

O mœurs du siècle d'or ! o chimeres aimables !
Ne sçaurons-nous jamais réaliser vos fables ?
Et ne connoitrons-nous, que l'art infructueux
De peindre la vertu, sans être vertueux ? **

J'admi-

* Sur tout dans la mort de Pompée.

** Oeuvr. mél. de M. l'Abbé de Bernis, epître sur l'amour de la patrie p. 36.

J'admireirois le *Scaliger* moderne, qui en ces quatre vers reprendroit un défaut, ou desireroit quelque beauté omise. Dans les œuvres de M. l'Abbé de Bernis quelques Allemands remarquent une faute d'impression, c'est dans l'épître aux Graces. Au lieu de *germaniques*, lisez, disent ils, *polemiques*. Seroit-il difficile à un compilateur judicieux, à fournir un ample recueil de quatrains admirables? En des ouvrages, non à tort méprisés, on trouve souvent quatre vers très heureux, qu'on devoit sauver de l'oubli. Un homme d'esprit appelloit cela: *rencontrer quatre princes dans un fiacre*.

La Pharsale de Brebeuf, quelque ampoulée qu'elle soit, charma d'abord la France entiere. Il faut croire, qu'on poussa l'admiration trop loin, chose qui n'est point inouïe en France. Toujours *Boileau Despréaux* en conçut tant de chagrin, qu'il se proposa de faire tomber & Brebeuf & sa Pharsale. D'abord Boileau s'adressa directement *AU ROI* même. Il se plaignit envers S. M. du mauvais goût, regnant en son royaume, dont Boileau vouloit le bannir.

En tous lieux, cependant, la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.

Ep. VIII.

dit-il au Roi, qui cependant n'ordonna point à la Pharsale, de marcher désormais la tête baissée. Dans l'art poétique l'auteur exhorta les poètes, de ne point aller sur les pas de Brebeuf;

entasser sur les rives,

*De morts & de mourants cent montagnes plaintives.**

Avis

* Remarquons que Broffette, quoique tout prevenu pour Boileau, n'a pu s'empêcher d'excufer l'hyperbole de Brebeuf,

Avis sage & bien placé. Il falloit bien indiquer le grand défaut d'un poëme, dont le public étoit trop épris.

Mais d'un autre côté, le devoir exigeoit, de montrer à ce même public, que d'ailleurs la Pharfale françoise, quoique reprehensible, contenoit des morceaux excellents, & que le traducteur de Lucain meritoit des eloges. Boileau, en toute occasion, *satirisoit* les Pharfales & leurs lecteurs; si bien que peu à peu ces derniers se desioient d'eux mêmes, & s'en rapportoient à la decision du chantre de l'art poëtique. Les tragédies des Corneilles & de Racine, les comédies de Moliere, les satires de Boileau, & cent autres heureux ouvrages, qui naquirent en foule vers ce tems là, s'emparèrent de l'attention & de l'admiration de tous les gens de lecture. On connoit la nation françoise. Cent jeunes beautés, nouvellement arrivées, font bientôt oublier, aux François, d'anciennes connoissances & d'anciennes amies. La vieille Pharfale * perdit ainsi tous ses partisans, qui se laisserent debaucher par des belles nationales. Ce fut alors, que sur la foi de Boileau, on sentit d'un commun aveu, l'ensûure excessive de cette Pharfale Espagnole-Romaine, devenuë encore Normande, entre les mains du traducteur Brebeuf, natif de Normandie.

Voilà l'histoire de la Pharfale françoise, qu'on ne connoitroit plus, sans les écrits de Despréaux. L'oubli est

beuf, dont il respecta la memoire, dans ses Remarques sur les œuvres de Boileau. En qualité de commentateur, Brossette n'osoit point louer Brebeuf.

* La vieille Pharfale n'est pas tant meprisée en Angleterre. En 1720. à Londres on imprima en deux volumes in 8. *Lucan's Pharfalia translated into English verse by Nicol. Rowe.* Cette traduction ne vaut pas, dit-on, celle de Brebeuf; & trouve pourtant des lecteurs, qui sont gens de goût.

est suivi du mépris, aussi sûrement, que l'automne est suivi de l'hiver; parce que les ingrats, pour sauver leur honneur, sont réduits à devenir injustes.

Le célèbre P. *Tournemine*, indigné sans doute de voir, que sa chère nation, souvent amie des extrémités, méprise aujourd'hui un poëme, quelle idolâtroit autrefois; vengea, dit-on, Brebeuf, des morsures de Despréaux. On ignore, comment l'habile Jésuite s'y prit; mais on sçait, que le préjugé, planté par Despréaux, subsiste. Peut-être ne sera-t-il jamais déraciné. Il faut néanmoins le combattre, puisqu'il est moralement, & peut-être métaphysiquement impossible, que des gens d'esprit puissent, au fond de leurs cœurs, mépriser *Lucain*, & toute sa *Pharsale*. Les Romains estimèrent tant ce poëte, que Neron en devint jaloux, & lui fit couper les veines à l'âge de 26 ans; Lucain étant entré dans la conjuration de Pison, pour se venger de cet Empereur jaloux, qui l'avoit maltraité. Il reste à décider, si le traducteur françois merite d'être lu encore. Il faut le lire, pour en juger; & non pas citer Despréaux. Ceux qui ne sont pas prévenus; ceux qui supposent encore, qu'un poëme historique (par conséquent nullement épique) sans le secours des fictions, peut avoir son mérite; ainsi que la *Lusiade* du Camoëns, & la *Henriade* de Voltaire; ceux qui lisent enân plutôt pour nourrir le cœur, que pour chatouiller l'esprit, sont conjurés ici de lire, *seulement une seule fois*, la *Pharsale* françoise. On les avertit, qu'ils reconteront des *bape-lourdes*, avant que de déterrer des diamants. Mais on les prie de marquer d'un craion les beaux passages. * Moyennant une peine

* A l'imitation des anciens Grecs. En lisant un livre, ils marquoient les endroits, qui leur plaisoient, ou qui renfermoient quelque chose de considerable, par un X, qu'ils mettoient en marge, & qui signifioit *Xρησόν*, c'est à dire,

peine si légère, on se fera, d'un poëme decrié, un beau recueil de morceaux sublimes, dignes d'orner la bibliotheque, & peut être même la memoire d'un galant homme.

Il est des tems si durs, si feconds en fléaux,
Qu'il faut lire Brebeuf, au lieu de Despréaux.

A la satire contre la bonne ville de Paris, je préfère, par exemple, le passage suivant, sur l'excessive puissance de Rome.

C'est un arrêt des Dieux : une puissance extrême
Cede à son propre poids, & se détruit soi-même.
Le comble des grandeurs sappe leurs fondements,
Leur élévation fait leurs abaissemens,
Et le destin, jaloux des suprêmes puissances,
Dans leurs plus hauts progrès trouve leurs decadences.

Rien de grand n'est durable &c. L. I.

Méprisera-t-on ces vers, parce qu'ils contiennent des verités? Quiconque se connoit en poësies, avouera que le *destin jaloux*, trop fort pour la plus haute eloquence, appartient uniquement à la poësie la plus noble.

Voici du second livre quatre vers, que S. E. Monf. le Cardinal de Bernis ne rejettera point :

Monarque tout-puissant, qui conduis les humains,
Pourquoi nous laisses-tu lire dans tes desseins,
Prévoir

dire utile. Ensuite ils decrioient tous ces endroits, & en faisoient des recueils, qu'ils appelloient *Xenocrateus*. Recueils de choses utiles.

Prévoir nôtre infortune, aller à sa rencontre,
Et sentir ta vengeance, avant qu'elle se montre?

Voici une espece de priere *ejaculatoire*, qu'un fameux Cardinal* auroit pû faire entrer en son breviaire politique :

Ainsi, Dieu tout-puissant, quand le respect des loix,
Pour se faire écouter, n'a ni force ni voix:
Oppose la revolte à l'orgueil tyrannique,
Et la fureur privée à la fureur publique;
Quand le peuple révere un injuste pouvoir,
Fais un devoir pour lui d'oublier son devoir.

Le portrait de Jules-César est frappant. M. de Voltaire auroit pû s'en fervir, en son Histoire de Charles XII.

César n'a pas encor ni cette renommée,
Ni cette experience & pleine & consommée;
Mais un esprit bouillant, enflé d'ambition,
Toujours dans les desseins, toujours dans l'action,
Pour qui la gloire même auroit de foibles charmes,
S'il ne la devoit point au pouvoir de ses armes,
Qui fait de ses lauriers l'ornement le plus cher,
Ne veut point les cueillir, mais veut les arracher. †

B 2

Prêt

* le Cardinal de Rez.

† De toutes les editions diverses de la Pharsale de Brebeuf je ne connois que six editions, où ce vers se lit de la façon suivante:

Mais qui veut les cueillir, moins que les arracher.

Il me semble que ce vers louche ne quadrant point avec ses freres précédans, meritoit une petite reforme. Par don, si je me trompe.

Prêt à faire servir & le fer & la flame,
 Aux fortes passions, qui regnent en son ame,
 Qui laisse aveuglément tyranniser son cœur,
 Tantôt à son espoir, tantôt à sa fureur;
 Esprit impetueux, que l'audace commande,
 Plus le destin lui donne, & plus il lui demande;
 Et la faveur des Dieux, trop prompte à le servir,
 Irrite son orgueil, au lieu de l'assouvir. &c.

Au peril de commettre un crime de léze-bon-gôût, je déclare, que je préfere cette tirade de vers à l'ode Pindarique sur la prise de Namur. Voici encore une apostrophe, pour Boileau inimitable, apostrophe que les critiques, *rigoristes ou rigides*, improuveront sans doute. Ces heros ne considéreront pas, qu'il est permis à un poëte, de mettre dans la bouche d'un heros passionné, qui éclate en reproches, des reproches qu'on n'oseroit lui reprocher, à cause de sa passion. N'importe, citons toujours l'apostrophe à César.

Où penses-tu, César? tu vois que tes soldats
 Rougissent de ton crime, & tu ne rugis pas!
 Laisse enfin moderer la fureur qui te domte,
 Et sois honteux au moins de n'avoir plus de honte.

On peut, je l'avoué, on peut chicaner sur ce dernier vers; mais, en mettant la main sur la conscience, ne doit-on pas convenir, qu'on connoit bien de gens, auxquels on pourroit, on devoit dire en conscience, & par devoir:

Soyez au moins honteux de n'avoir plus de honte.

Si Brebeuf mort en 1661. à l'age de 43 ans, ne seroit venu au monde, qu'au commencement de ce siècle:

siècle: quel poëte, & quel traducteur en vers! Remarquons à son honneur & à sa gloire, qu'il est jusqu'ici encore l'unique François, qui ait traduit en vers un poëte ancien, avec l'approbation generale de ses contemporains. * Remarquons encore, qu'en son tems *nebuleux*, il eut à rompre la glace, n'ayant aucun modèle à consulter, & souffrant sans cesse d'une fièvre maligne & opiniatre, qui le travailla pendant vingt ans. Sur ces considerations ne meritoit-il pas, qu'on prit la peine de le rehabiliter? Le François, tant soit peu poëte, homme de genie & de goût, qui referoit sagement la Pharsale; en corrigeroit les vers louches ou enflés; en retrancheroit certains endroits diffus, & tempéieroit sur tout les hyperboles: fourniroit à l'Europe un poëme historique, dont la lecture seroit aussi agreable que solide. Peut-on, par delicateffe de goût, condamner à un oubli éternel, un ouvrage en vers, rempli de morceaux, non moins touchants que celui-cy?

Je sçai que les succès ne reglent pas l'honneur,
 Que le solide éclat n'est pas dans le bonheur.
 Lorsque d'un rien fécond nous passons jusqu'à l'être,
 Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut con-
 noître.

Nous trouvons Dieu par tout, par tout il parle à nous,
 Nous sçavons ce qui cause ou calme son couroux,
 Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
 Si le charme des sens ne le force à se taire.

B 3 Croyons-

* Toutes les nations estiment encore la description d'une forêt auprès de Marseille, dans un genre de terrible, qui plait par les grands coups de pinceau, qui le composent:

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
 Redoutable aux humains & des Dieux reverée &c

Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu soit limité?
 Qu'il ait, en ces sablons, plongé la vérité?
 Faut-il d'autre séjour à ce Monarque Auguste,
 Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juste?

En vérité, quand ce ne seroit que pour l'amour
 du beau sexe, les François devroient rajeunir leur
 Lucain, & l'habiller dans le goût du siècle. J'en ci-
 terai encore quatre vers pour la bonne bouche:

Oui, si tôt que du corps la Parque nous delivre,
 Commencant à mourir, nous commençons à vivre;
 L'erreur change les noms, & sous un rude effort,
 Croyant perdre la vie, on ne perd que la mort.

Guill. du Hamel a fait une dissertation sur les
 ouvrages de Breuef, où il a rassemblé tout ce que
 les critiques ont dit en faveur de la Pharsale. Disons
 quelque chose ici du *Lucain travesti* par le même
 traducteur. On a vû des litterateurs, qui se piquoient
 d'une grande connoissance de livres, & qui ne con-
 noissoient qu'à peine le titre de celui-cy. On ne le
 trouve plus dans les magazins de nos *Sofes*. Malgré
 bien de recherches, je n'ai jamais pû parvenir au plai-
 sir de voir seulement de loin ce Lucain, j'en ai la plus
 haute opinion; quoique j'aye une aversion raisonnée,
 pour toutes les mascarades de ce genre. " Le Lucain
 " travesti est une satire très ingenieuse. Son dessein
 " est de railler ces grands seigneurs, qui ne se sepa-
 " rent jamais de leur fortune, & qui ne se regardent
 " jamais qu'avec ces ornemens, & cet attirail qui
 " les suit. Breuef y attaque encore ces ames basses
 " & ces esprits foibles, qui s'attachent entierement
 " à leur grandeur. On ajoute, que la piece est rem-
 " plie d'une raillerie enjouée, galante & spirituelle. „*
 Si

* Voyez le supplem. de Moreri art. Breuef edit. de Holl.
 1716.

Si les continuateurs de *Moreri* ont parlé en juges éclairés & équitables: il faut avouer, que le public est bien injuste, contre son propre intérêt. Il laisse périr une satire ingénieuse, contre les grands infatués de leur fortune, & contre les foux & les fors, qui s'attachent à ces grands: tandis que ce public ne se lasse point d'admirer des satires contre de petits écrivains, insectes du Parnasse françois. On lit dans le Dictionnaire historique portatif,* que le *Lucain travesti* passe pour une satire ingénieuse des grands, & de ceux qui flattent leurs vices; on assure que c'est la meilleure pièce de Brebeuf, & c'est précisément celle dont on ne sçait plus rien, & qu'on ne sçauroit plus deterrer.

Pour comprendre & pour expliquer les phénomènes littéraires de cette nature: il ne faut pas consulter nos oracles. Il faut s'adresser au caustique *Martial*. Il prétend, que l'ouvrage, qui doit vivre, a besoin d'un génie tutelaire.

Virturus genium debet habere liber.

L. VI. Ep. LX.

Cela est si vrai, que sans les efforts généraux de l'illustre *Addison*, le Paradis perdu de *Milton*, pour les Anglois mêmes, seroit réellement un Paradis perdu. Il falloit toute la sagacité de l'ingénieur *Addison*; il falloit la profonde erudition d'un Docteur *Bentley*, pour convaincre la nation angloise, des beautés sublimes d'un poëme anglois. Les génies tutelaires de *Milton*,** furent obligés de recourir aux exagérations mêmes, pour parvenir seulement à leur but. Ils excusèrent en *Milton* les défauts les plus

B 4

inex-

* de Mr. *Ladvocat* art. *Brebeuf*, edit. de la Haye 1754.

** auxquels se joignirent ensuite deux sçavants libraires, père & fils, les *Richardsons*.

inexcusables; & Bentley fit enfin imprimer une édition du Paradis perdu, d'un format semblable de celui de son *Horace*, de son *Pbedre*, & de son *Terence*, avec des corrections & des notes, dans le même goût.

Sans pousser si loin la chose, je le repète, il seroit aisé de faire de la *Pharsale* de Brebeuf, un poëme historique, qui effaceroit nombre de tragedies tirées de l'histoire, & qu'on lit avec une avidité surprenante.

OBSERVATIONS
N E S,
D'UNE
OBSERVATION
DE
TREVoux.

L'an de grace 1734. l'oracle de Trevoux fit l'observation littéraire, que *dans presque toutes les langues connus le mot SAC est le même.** J'ignore si cette observation curieuse a eu, pour le public, toutes les graces de la nouveauté. Je me souviens, qu'on eut soin d'enrichir mon esprit de cette remarque, il y a plus d'un demi siècle. Sans être trop téméraire, en fait de conjectures critiques, on peut présumer, que l'observation n'a pu manquer de sauter aux yeux d'*Ambroise Calepin*, de laborieuse memoire. Son pesant Dictionnaire fût imprimé en 1503. On y voit en latin, ce qu'on vient de lire en françois. Calepin

* Memoires de Trevoux, mois de Mars 1734.

lepin avertit seulement, qu'en Pologne le *Zac* signifie un Cuisire du pais latin.

L'aimable & savant auteur du traité de l'Opinion, * n'a pû s'empêcher de remarquer ingenieusement la remarque. Voyons comment il s'explique là dessus en historien de l'Opinion. (il cite les memoires de Trevoux.)

Une observation *plaisante* est, que dans presque toutes les langues connûes le mot *Sac* est le même. " Ce que quelques-uns ont attribué à ce que les ouvriers de la tour de Babel, étant obligés de se démander entre eux, & de reprendre leur sac, dans le tems de leur separation; Dieu permit qu'ils s'entendissent sur ce point seulement, & ce mot de la langue primitive fût conservé & a passé depuis dans toutes les langues. „

Quel mortel hardi voudroit s'inscrire en faux, contre cette permission divine? Il est constant, que Dieu a consenti, & consent encore, à la conservation des *sacs*, en tant de langues diverses & si differentes. Si le célèbre *Leibnitz* eut assez vécu, pour établir dans le monde savant sa langue universelle: probablement il auroit conservé le *Sac*, même sans en demander la permission de Dieu; *sub spe rati*.

Mais quel Theologien habile voudra bien nous apprendre, pourquoi Dieu permet, & permet encore, que les vilains *Scorpions* jouissent tranquillement de la même gloire? Sans avoir eu pour précurseur Ambroise Calepin, j'ai l'honneur d'observer ici le premier, que dans presque toutes les langues connûes (excepté la langue hebraïque) le mot *Scorpion* est le même, le

B 5

même

* T. I. livr. I. ch. 3. des auteurs.

même animal venimeux, que *Pline* nous peint, * *semper cauda in istu*; c'est peut-être sa devise. Le *Σκορπιος* des Grecs est le *Scorpius* ou le *Scorpio* des Romains; le *Scorpione* des Italiens; l'*Escorpion* des Espagnols & des Portugais; le *Skorpion* des Polonois; le *Scorpio* des Hongrois, des Bohémiens, des Illyriens & des Esclavoniens. C'est le *Scorpion* des Anglois; le *Scorpien* des Hollandois; le *Scorpion* des François; le *Scorpion* des Suisses, des Allemands, des Danois & des Suédois, des Moscovites mêmes. Ce ne fût que chez le peuple de Dieu, que le scorpion eut un autre nom, celui de *Hakrâb*.

Voilà ce qu'on appelle une observation de fraîche date! Elle me donneroit sans doute un certain relief dans la république des lettres, si j'étois en état de lui apprendre, par quel motif Dieu permit au Scorpion, de se fourrer en toutes les langues, à l'exemple du *Sac*, à la confusion de Babel. Mais quand on n'est pas Theologien de profession: on est dispensé de deviner tous les motifs de Dieu. Hazardons une conjecture simplement littéraire, & toute naturelle encore.

Le Scorpion ayant eu l'honneur, (la chose est connue) de devenir l'un des douze signes du Zodiaque, sous lequel le soleil passe au mois d'Octobre: il s'est ouvert facilement un chemin en toutes les langues, sans changer de nom. Le Scorpion, en cette qualité, se lève au même tems, que le signe d'*Orion* se couche, à cause de leur inimitié, dit l'Astronomie ancienne. Orion, chasseur impitoyable, ayant osé défier toutes sortes de bêtes: la terre lui suscita un scorpion énorme, qui le mordit au pié, & dont il mourut. Homere attribue la mort d'Orion, grand Astronome encore & fils de Neptune, à la jalousie de Diane, qui fit sortir de la terre le scorpion assassin. Diane, fâchée ensuite

* Hist. natural. L. XI. C. XXV.

suite d'avoir ôté la vie au bel Orion, aimé de l'Aurore, obtint de Jupiter, qu'il fût placé dans le ciel, où il forme la plus brillante des constellations. * Mais Jupiter y plaça encore le Scorpion, meurtrier d'Orion, pour marquer aux hommes, qu'ils ne doivent point se vanter au dessus de leurs forces. **

Ne soyons donc plus surpris, de ce que le Scorpion, placé par la Theologie payenne dans le ciel, devint ensuite un signe du Zodiaque. Consultons nos Almanacs: nous y verrons ce *Scorpion*, en toutes nos langues *Scorpion*, d'après les Astronomes de la Grece.

Ici on me demandera sans doute: pourquoi les autres signes du Zodiaque n'eurent pas la même destinée? Je répondrai sincèrement, que je n'en sçai rien. Si la fortune a eu une prédilection, pour l'unique infecte venimeux du Zodiaque: à ce goût, je reconnois la fortune.

Le lion, autre signe du Zodiaque, n'a pourtant pas lieu de se plaindre là dessus. S'il ne jouit pas entièrement de la prérogative; qu'il se contente d'être le Roi terrible de tous les quadrupèdes!

Passons à une autre observation de mon crû, & dans le même genre. J'ai encore ici l'honneur d'observer le premier, que dans presque toutes les langues connues (excepté la langue hebraïque) † le mot *Elephant* est le même. Cet animal étranger, si brave, si chaste, si genereux, est l'Ἐλέφας des Grecs; l'*Elephas* ou l'*Elephantus*

* v. Dictionn. de Mythologie par M. l'Abbé Declaustre, art. Orion.

** v. le Dict. de Moreri art. Scorpion, où l'on cite Hygin poëte astronome.

† Dans le premier livre des Rois X. 22. on trouve le mot *Schen-habbim*, qu'on traduit ordinairement parivoire ou dents d'Elephant. Bochart veut, que les anciens Hebreux ayent appelé les Elephants *Kababim*, & selon d'autres, au singulier *Hab*, un Elephant.

phantus des Romains; l'*Elefante* des Portugais, des Espagnols & des Italiens; l'*Elephant* des Anglois & des François; l'*Olyfant* des Hollandois; l'*Elephant* des Suiffes, des Allemands, des Danois, des Suedois; l'*Elefant* des Polonois, des Hongrois, des Bohemiens, des Illyriens & des Elclavoniens. C'est encore, si je ne me trompe, l'*Elephas* des Rufsiens.

Cette observation m'immortaliferoit fans contredit, si je ſçavois montrer, comment l'*Elephant*, fans avoir jamais été ſigne du Zodiaque, a pourtant ſeu tomber victorieuſement en routes nos langues. Difons toujours quelque choſe, à la maniere des ſçavants.

Dans Homère on ne trouvera point le mot *Elephant*, quoiqu'Homère faſſe mention de l'ivoire, * c'eſt à dire des dents de l'elephant, animal par conſequent connu du chancre d'Achille. L'*Elephant*, chez les Anciens, fut pris pour le ſymbole de l'éternité, à cauſe de ſa longue vie. On le prouve par une medaille de l'Empereur *Philippe*, ou l'éternité eſt deſignée par un elephant, monté d'un petit garçon, tenant des flèches à la main. Dans le royaume de Bengale les elephants blancs jouiſſoient des honneurs de la divinité. En voilà aſſez, pour concevoir leur fortune, parmi les hommes. Un animal, adoré comme un Dieu dans les Indes, pût aſſément conſerver ſon nom propre, parmi les peuples de l'Europe. **

En Carthaginois l'elephant s'appelloit cependant *Cesar*. Ce fut pourquoy *Jules Cesar* fit frapper des medailles, ou de la monnoye, où l'on mit la figure d'un elephant, avec le mot *Caesar*, qui ſignifie également ſon nom en Latin, & celui d'elephant en Carthaginois.

Consultons

* *Odyſſea* L. IV. v. 73. & alibi.

** Temoin encore le *Crocodile* adoré en Egypte. La ville d'Arfinoé, par devotion pour cet animal Dieu, prit le ſurnom de *Crocodilopolis*, ville des crocodiles.

Consultons les Historiens & les Naturalistes. Ils s'épuient en éloges sur les sages elephants. Pour rencherir sur les anciens, chose rare & difficile, observons, dans le train d'observer, que la providence même s'est déclarée en faveur des elephants. * La providence les dispensa de servir les hommes, dans les guerres, qu'ils s'entrefont en tigres.

A propos des tigres : ils seroient en droit de se plaindre, si je n'observois pas à leur honneur, qu'en presque toutes les langues connues le mot Tigre est le même. C'est de quoi la *Panthere* se vante encore ; mais c'est aussi de quoi les sçavants ne seront pas surpris. Le tigre & la panthere accompagnent souvent les monuments de *Bachus* & des *Bachantes*. On voit quelquefois des tigres, aux pieds de ces *Bachantes*. La panthere fût l'animal favori du Dieu de la treille, parce que, dit *Philostrato*, des nourrices de *Bachus* avoient été changées en pantheres, ou, selon d'autres, parce que ces bêtes aiment les raisins. La panthere fût aussi un symbole du Dieu *Pan*. On croit même, que son nom en a été formé, Πανός θήρ, la bête de *Pan*. En effet les Allemands l'appellent *Panther-Thier*. Les Suedois & les Danois ajoûtent de même au *Panther* le mot *Dyrr*, c'est à dire, animal ou bête, en leur langage. Il n'est donc pas fort surprenant, que les tigres & les pantheres, animaux favoris du Dieu de la Vigne, & du Dieu de tous les Campagnards, sans changer de noms, ayent été reçus en toutes nos langues.

La chose est si naturelle, que le Δράκων, le Dragon des Grecs, autre animal consacré à *Bachus* & à *Minerve* encore, n'a pû manquer d'avoir presque le même sort.
Si

* Les pauvres chevaux seroient bien heureux d'obtenir la même dispense. Il seroit à souhaiter, que les guerres ne se fissent que par des marionnettes.

Si les Hongrois & les Polonois* n'ont pas jugé à propos de lui laisser son nom Grec, qui signifie un gardien, un surveillant, un clair-voyant; les autres peuples de l'Europe sont restés fideles à la mythologie Grecque, & s'en sont très bien trouvés. Les Anglois & les François ne s'aviseront jamais d'*angliser* & de *franciser*, par exemple, les figures de la rhetorique. Ils ne banniront point les termes Grecs de leur geometrie & de leur anatomie. Les Espagnols & les Italiens sont dans le même goût; tandis que les peuples du Nord, & principalement les savants de l'Allemagne, en pensent tout autrement. On ne les blâme point de chasser, & de leurs discours & de leurs écrits, les mots étrangers absolument pour eux; ils auroient tort de les admettre d'avantage, dès qu'ils sont assez riches pour s'en passer. On ne pêche que par un excès de delicatesse. Les Allemands conviennent, que dans le siècle passé, leurs devanciers se rendirent ridicules, précisément à force d'être des *Puristes*. Est-on bien éloigné de rétomber dans la même affectation? Lorsqu'à un mot Grec, sonore & harmonieux, on prefere une periphrase longue & dure, & semblable à une definition scholastique: ce n'est pas du bon goût qu'on se rapproche.

La babiole, qu'on vient de lire, n'est qu'une pure babiole. Cependant elle demontre, elle prouve, que réellement *dans presque toutes les langues connues plusieurs mots sont les mêmes*; malgré les petits changements, causés par les idiomes différents, & par les prononciations diverses. De cette verité il resulte, que bien d'autres mots, grecs surtout, pourroient être les mêmes, dans toutes les langues, & dont chaque langue, selon son genie, s'accommoderoit à merveille.

* Les Polonois appellent le Dragon *Smok*; les Hongrois *Sárkani*.

veille. Les *Sacs*, les *Scorpions*, les *Elephants*, les *Tigres*, les *Pantheres*, en font autant de temoins irreprochables. La langue grecque, la plus belle des langues, est la plus propre, à fournir des mots, également convenables, à toutes les nations de la terre.* La langue grecque est cette femme, qui, morte depuis tant de siècles, ne laisse pas de mettre toujours au monde des enfans, que tout peuple vivant adopte encore. Pour prouver le fait, on ne citera que l'*Electricité*.

L'arithmétique, la botanique, l'hydraulique, l'hydrostatique, la logique, la métaphysique, la mnémotique, l'optique, la physique, la pneumatique, la rhétorique, la statique, &c. toutes ces belles Grecques perdent furieusement, dès qu'on les *dégrecise*; qu'on me passe cette expression, puisque je n'en fais point de plus *energique*. Quel traducteur aura jamais l'honneur de donner aux mathématiques un autre nom, seulement tant soit peu supportable? Il est plaisant de voir, comment, dans le Nord, les Puristes se tourmentent, pour ne point recevoir des mots grecs, reçûs à bras ouverts, par toutes les nations du Sud.

En dépit de leurs efforts, il est à parier, que l'*Electricité* se glissera tout doucement en toutes nos langues. Les Rabbins mêmes, en qualité de Physiciens, *hebraïseront* cette *electricité*, qui fait tant d'honneur à nôtre siècle.

Mais finissons la babiole, par une observation galante, agreable & cependant toute fondée sur la mythologie & sur la vérité à la fois.

La

* On les défie, par exemple, de substituer un mot supportable au mot grec d'UTOPIE. Il signifie un lieu, qui n'existe nulle part, qui ne se trouve en aucun endroit du monde.

La Rose, la reine des fleurs, étoit particulièrement consacrée à Venus, parce que la rose avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessé : ce qui avoit fait changer en rouge la couleur blanche, que cette fleur avoit avant cet événement. La mythologie finit ici. La vérité nous apprend, que la fleur en question, blanche ou rouge, portoit chez les Grecs le nom de *Ῥόδον*, temoins tous les Dictionnaires.

Temoins tous les Dictionnaires, toutes les nations de l'Europe prirent le parti de conserver & de retenir le nom grec de la fleur; en rendant sa terminaison au vrai de beaucoup plus douce à nos oreilles, à l'exemple louable des Romains, qui nommerent cette fleur *Rosa*.

Depuis cette époque, les *Roses* sont *Roses* par tout, au moins en Europe. La rose, consacrée à Venus, pouvoit-elle ne point devenir la reine des fleurs? Est-il étonnant, que son nom sacré soit le même chez tous les peuples civilisés?

Regne, ô fleur de Venus! fois, même jusqu'en France,
Le symbole éternel du fidele silence!



EPIGRAPHES,
 QU'ON
 POURROIT METTRE
 AUX FRONTISPICES
 DE QUELQUES
 LIVRES FRANÇOIS.

. . . *Materiae tanta abundat copia,
 Labori faber ut desit, non fabro labor.*

PHAEDR.

Sans être né absolument Critique, comme *Pope* l'ose prétendre, il est permis de tracer sur le papier l'impression, qui nous est restée, du mérite ou du démerite d'un ouvrage, que nous venons de lire. Peut-être seroit-il à souhaiter, que les jeunes gens s'imposassent cette tâche de bonne heure. Quand on se vouë à la lecture, il faut se mettre en état de se rendre compte de sa lecture; il faut se sentir digne au moins de posséder une petite Bibliothèque choisie.

Pour se rendre cette petite Bibliothèque encore plus précieuse: je voudrois que le possesseur prit la peine, d'écrire de sa propre main ses propres jugemens, à la tête de ses livres les plus notables. On a connu des savants du premier ordre, qui n'y manquoient que rarement. * Au moyen de cette methode, on se prépare, on se ménage de loin, des plaisirs & des agré-

* Le célèbre *Patric* apostilloit tous ses livres. v. *Richalet* Diction, au mot apostiller. v. un autre exemple dans le Journ. des Savants 1748. Sept. p. 5.

agrémens aussi sensibles que folides. De quelque heureuse memoire qu'on soit doué: à force de lire, on oublie à la fin, jusques à leurs titres mêmes, certains livrets, qui, quoique instructifs & amusants, n'ont fait sur nous qu'une impression passagere. A-t-on eu la précaution de les noter en quelque façon, à peu près comme les marchands marquent les prix divers de leurs marchandises diverses: a-t-on mis à leurs têtes quelques vers anciens ou modernes propres au moins à nous rappeler des idées? L'épigramme suffit, pour nous rafraichir la memoire, & pour nous indiquer le prix, ou la valeur intrinsèque, de ces brochures, deja entièrement oubliées. On sçait alors à quoi s'en tenir; on n'est point exposé à reprendre une mauvaise lecture.

Au moyen de la methode, nous prouverons à ceux, auxquels nous cederons un jour nos livres, comme quoi ces livres ont été lus de nous. Que nous ne nous sommes pas contentés, de les passer souvent en revue, comme des soldats de parade, *milités offensives*. Les épigrammes écartent tous les soupçons de cette nature. Peut-être ces épigrammes augmenteront, à nôtre honneur, le prix de nos livres, aux yeux de ceux, qui les posséderont après nous. On paye chèrement tous les livres de *Bayle* & de *le Clerc*, marqués de quelques sentences, ou apostillés par ces grands critiques.

Sans être un Bayle, sans être un le Clerc, on doit être en état de juger sagement des livres, qu'on possède, ou confesser de bonne foi, qu'on ne merite point de les posseder. " Tout lecteur est juge d'un livre, " qu'il lit; autrement il n'est pas digne de lire, " dit le fameux Abbé *des Fontaines*. Sur tout l'homme de lettres, qui jouit d'un certain loisir, a tort de manquer le plaisir de juger. J'ose l'inviter, à coucher sur
le

le papier les jugemens qu'il porte de certains ouvrages, susceptibles d'un jugement en peu de lignes.

Dans l'esperance de gagner un bon nombre de sectateurs, je farcirai d'Epigraphes ce volume de Babioles. On supplie le lecteur, de ne point prendre pour autant d'Epigrammes françoises les petites piéces qu'il va lire. Elles ne sont, tout au plus, que des Epigrammes à la Grecque. Les pensées en sont simples & naturelles, sans finir par un trait piquant ou ingénieux, comme celles de *Martial* & de ses imitateurs. La rime étant une esclave, qui ne gêne jamais son maître: je me suis permis l'amusement de rimer ces Fanfreluches litteraires. Il me semble, qu'en les mettant en vers, on n'en altère point l'essence. Mais il ne faut pas les lire tout de suite. Elles fatiguent, à la longue, & les yeux & l'esprit du lecteur le plus robuste. Je prévois encore, que la première portion de ces Epigrammes à la Grecque, ne sera rien moins que ragoûtante. Elle ne roule, que sur des ouvrages connus de tout le monde, depuis que tout le monde se mêle de lire. Cependant, comme il n'est pas ici question de plaire ou d'amuser, & qu'on ne songe qu'à mieux développer son idée, par des exemples capables d'animer: on court volontiers le risque d'être ennuyant, sur l'espoir de devenir utile.

Au reste, on n'ignore point, que de grands litterateurs se sont déclarés contre les Epigraphes, avec une précision si vehemente; qu'on auroit tort de songer à les convertir. Ils sont, dans la libre republique des lettres, en droit d'appeller ma methode, l'EPIGRAPHOMANIE.

EPIGRAPHES.

Devant les Essais de *Montaigne*.

Montaigne, philosophe, esprit vrai, galant homme,
 Nous traçant son portrait, peignit le cœur humain.
 En ces essais Gaulois on trouve un magazin
 Et de fleurs & de fruits de la Grece & de Rome.

A la tête des Oeuvres de *Balzac*,
 2 Tomes in folio.

Malgré l'enfure & l'hyperbole,
 Ce grand ouvrage est une école;
 Tant il est vrai, que le bon or,
 Souffre assez d'alliage, & garde un prix encor.

Devant les Lettres de *Voiture*.

Cy git, en sa sepulture,
 Le merite tout nud du bel esprit Voiture.

Devant les Lettres de *Guy Patin*.

Ne méprisons pas Guy Patin,
 Bon diable, mauvais medecin.
 Il eût du monde, & peu de lettres;
 Mais de son tems hardi moqueur,
 Il eût constamment en horreur
 Et l'antimoine & certains prêtres.

Devant

Devant les Lettres de Messire *Roger de Rabutin* Comte de *Bussy*.

Lisons Bussy Rabutin,
 Esprit d'une bonne trempe.
 Il faut le quitter soudain,
 Dès qu'en vers ou prose il rampe.
 J'aime mieux ma mie, au gué,
 La cousine Sevigné.

Devant le Livre des Maximes du Duc
de *la Rochefoucauld*.

Ne trouver que le vice au fond du cœur humain,
 Est-ce avoir l'esprit juste? est-ce avoir le cœur sain?

Devant les Lettres Provinciales,
(de *Pascal*.)

Pascal, sans géométrie,
 Montre, de quel dard poli
 S'arme la plaisanterie,
 Contre l'esprit de parti;
 Pour combattre cet Hercule,
 Qu'on le rende ridicule.

Devant les Sermons du Pere *Bourdaloue*.

Le Corneille de la chaire,
 Tonne, Bourdaloue! en toi,
 Et l'esprit de la Bruyère
 Preche en peintre ici la foi.

Devant les Sermons du Pere *Cheminais*.

L'art de toucher, l'art de plaire,

Ici brillent à jamais.

Le Racine de la chaire,

C'est toi, Pere *Cheminais*!Devant les Aventures de *Telemaque*,
par M. de *Fenelon*.Relisant ce Roman, *Phebus* melancolique

S'écria: Que n'en fis-je un vrai poëme epique!

Devant les Caractères de *Theophraste*
& de *la Bruyere*.Quel peintre transcendant! *Theophraste* moderne!

Pour éclairer son cher Paris,

Du vieux *Cynique* mal appris,

Il n'emprunta point la lanterne;

Pour faire aimer le vrai, les mœurs & les devoirs,

Il se mit sur le corps d'innombrables miroirs.

Devant la Princesse de *Cleves*.

Roman si cher, & non à tort,

Te conçoit-on? j'en doute fort;

Pour te goûter, pour te comprendre,

Il faut un esprit fin & tendre.

Devant les Oeuvres de *Quinault*.

Pour exprimer enfin un Auteur sans défaut,

La raison dit *Virgile*, & le cœur dit *Quinault*.

Devant

Devant les Oeuvres de *Moliere*.

Du Terence françois, que la muse est savante!
Heureux, s'il n'eut pas trop consulté sa servante.

Devant les Oeuvres de *Pierre Corneille*.

Conserve, ô Melpomène! en ces nobles archives,
Tes titres ainsi que tes droits.
Que les heros & que les rois
Y puisent à jamais les leçons les plus vives!

Devant les Oeuvres de *Thomas Corneille*.

Grand peintre, mauvais coloriste!
On te souhaite, bon Thomas!
Un correcteur, habile Artiste,
Pour rébroder tes canevas.

Devant les Oeuvres de *Jean de Racine*.

L'Euripide françois, rival du grand Corneille,
Poussa, plus loin que lui, l'art d'arracher des pleurs.
Prennez y garde, jeunes cœurs!
Si l'amour dort en vous, Racine le reveille.

Devant les Fables de *la Fontaine*.

O fables! quelle main habile
Vous portera jamais l'encens qui vous est dû? *
Aux quatre ages de l'homme également utile,
Le Phedre des François vit, comme il a vécu.

C 4

Devant

* L'illustre Despréaux, dans son art poétique, n'a pas eu le courage de faire mention des fables de la Fontaine.

Devant les Contes de *la Fontaine*.

Contes ! devoit-on vous lire,
Deux & trois & quatre fois ?
Quand l'esprit sçait l'art de rire,
Le cœur n'entend point sa voix.

Devant les Oeuvres mêlées de *Saint Evre-*
mond, III. Vol. in grand 4.

De mille & mille vers createur trop fécond,
Saint Evremond ! tes fils, pour toi, font peu de chose.
Sans ta fille, leur frère, sans ta divine prose,
Que ferois-tu, Saint Evremond ?

A la tête des Nouvelles de la Republique
des Lettres, en onze petits volumes,
par *P. Bayle*, depuis 1684. jusqu'en
1687.

Dictateur de sa republique,
Bayle, en devint le gazetier,
Pour montrer, comment l'art critique
Doit annoblir ce grand metier ;
Aujourd'huy, que chaque'un s'en pique,
Plus d'un journal est journalier. *

Devant

* Voyez, p. e. le Journ. Encyclop. mois de Mars 1758. art. Pruffiade p. 117. où M. de Sauvigni n'est qu'un miserable sans talent. Au mois de May 1758. dans les Nouv. liter. p. 149. Mr. Sauvigni. est né avec des talents &c. &c.

Devant le Voyage du Monde de *Descartes*,
par le Pere *Daniel*.

Sur les pas de Bacon, Descartes découvrit
Un monde tout nouveau, pour la philosophie,
Et semblable à Colomb, de ceux qu'il enrichit,
Il ne s'attira que l'envie.

Descartes triompha; chef de secte aujourd'hui,
Le grand Newton, à peine, est au dessus de lui.

Devant les Poësies de Madame *Dés-
Houlières*.

On voulut, tendre Dés-Houlières!

Te dépouiller de tes moutons:

Freron, séduit par des soupçons,*

Te mit au rang des plagiaires;

Si tu vivois, tous les Frérons

Voudroient devenir tes moutons.

Devant l'Iliade & l'Odyssée d'Homere,
par Md. *Dacier*.

Savante enfant d'un savant père,

Docte moitié d'un docte epoux!

O combien de savants, sans vous

Vivroient, en France, sans Homere!

O combien de pédants grecs, dans leurs Galéas,

Courtisent la Dacier, & ne s'en vantent pas!

C 5

Devant

La gloire de la Dés-Houlières a été sauvée par un anonyme
galant homme. v. Biblioth. impart. Sept. Octob. 1754.
Tom. X. deux. part. art. IX. p. 278.

Devant les Oeuvres d'Horace, par Mr.
Dacier, en X. Vol.

Sous cet enorme commentaire,
Et qu'on ne sçauroit qu'approuver,
A peine sçait-on retrouver
L'ami de Mecenas & l'amant de Glycere;
Pour tracer son portrait, pour le mettre en son jour,
Il faut honter le monde & le sexe & la cour.

Devant les Vies des Hommes illustres, de
Plutarque, par M. *Dacier*, en IX. Vol.

Partisans d'Amiot! qu'un Plutarque nouveau,
Chef-d'œuvre de *Dacier*, pour vous soit encor beau.
Aujourd'huy, dans l'Europe, il n'est plus de Mo-
narque,
Qui ne doive rougir, s'il ne lit pas Plutarque. *

Devant le *Lucien* d'*Ablancourt*.

C'est la belle
Infidele; **
Il faut neanmoins l'aimer.
On s'étonne,
Que personne
N'ose encor la reformer.

Devant

* Louis XIV. n'aimant point le François d'Amiot, l'illustre Racine lui lisoit Amiot, en le traduisant d'abord en langage moderne.

** Cette traduction eut d'abord un applaudissement si general, qu'on la nommoit, par excellence: la belle infidele.

Devant la Satyre de *Petrone*, suivant le
nouveau Manuscrit, trouvé à Bellegra-
de, en 1688.

Pauvre Nodot! ton *Petrone*
Est un brave Hongrois; il ne trompe personne.

Devant les Oeuvres de *Boileau*
Despréaux.

Horace, dans l'art poétique,

Ailleurs trop souvent *Juvenal*,

Boileau, ce maître satyrique,

Traite le beau sexe assez mal.

Excusons le héros du Pinde;

Au lieu de distiller du miel,

Belles! s'il verla tant de fiel,

Ce fût la faute d'un coq d'Inde.*

Devant le grand Dictionnaire historique
de *Moreri*.

Cabos d'articles trop vulgaires,

Recueil de fautes & d'erreurs,

Vous restez, sous vos correcteurs,

Au rang des prêtres nécessaires.

Devant le Dictionnaire historique & criti-
que de *Bayle*.

Pour le monde littéraire,

Quel oracle à consulter!

La

* v. la Biblioth. impartiale Sept. & Octob. 1757. T. XVI.
p. 200 - 217.

La censure atrabilaire
 Cherche envain à l'insulter :
 Bayle est, pour instruire & plaire,
 Apollon & Jupiter.

Devant l'Entendement humain de Locke,
 traduit par M. *le Coste*.

Entendement humain ! tes bornes sont préferites,
 Locke t'en montre ici les étroites limites ;
 Si l'orgueil, prisonnier, demande à les franchir,
 Il n'est qu'un seul moyen : c'est celui de mourir.

Devant les Oeuvres de M. *de Fontenelle*.

En chaque ouvrage, en chaque écrit,
 Et philosophe & bel esprit,
 Fontenelle est toujours aimable.
 Universel, par tout égal,
 N'imitant point, original,
 Il se rendit inimitable.

Au frontispice du Temple de *Gnide*.

Temple éternel, dont Montesquieu
 Fût l'architecte, & puis le Dieu.

Devant les Memoires du Comte de Gram-
 mond, par *Hamilton*.

Mieux que contes, mieux que fables,
 Ici mille Riens aimables
 Nous font cherir Hamilton.

S'il

S'il faut rire, pour bien vivre,
Préferons ce charmant livre,
A l'histoire de Caton.

Devant les Contes de *Vergier*.

Vergier, rival de la Fontaine,
Ne s'approchoit pas trop de lui.
Ces Contes longs soufflent l'ennui,
D'ailleurs sa muse est trop obscure;
Aimons pourtant son Rossignol,*
Le coquin chantoit en B mol.

Devant le Paradis perdu, Poème de *Mil-*
ton, traduit par M. *Dupré de St. Maur*.

De ce poème si vanté,
Qui ne sent point la Majesté,
N'est qu'un stupide méprisable.
De ce poème si vanté,
Qui ne sent pas l'infirmité,
Est un fanatique incurable.

Devant le *Tatler*, le Babillard, traduit
par feu *Armand de la Chapelle*, Pasteur
à la Haye.

O quel aimable Babillard!
Que l'art chez lui sçait cacher l'art!
A l'entendre & jafer & rire,
Il ne sçait ce qu'il dit; il dit ce qu'il doit dire.

Devant

* On prétend même, que ce Conte n'est pas de Vergier.
Cependant les libraires lui en font toujours honneur.

Devant le *Guardian*, ou le Mentor
moderne.

Sois, cher Mentor Anglois! le Mentor de l'Europe,
Soyons, à nôtre tour, enfans de Penelope.

Devant le *Spectator*, ou le Socrate
moderne.

Quand Socrate, en Spectateur,
Sur vous, heureux Insulaires!
Veille comme un précepteur,
N'êtes-vous point réfractaires?
A ce prix, peuple vanté!
Vante nous ta Majesté.*

Devant le Conte du Tonneau, traduit
par van Effen.

Swift sçût charmer le siècle, en outrant sa satire,
Il baffoua l'église & la cour & l'état.
De ses fameux jumeaux le fier Triumvirat
Surprend les trois partis, les fait fremir & rire.

Devant les Voyages du Capit. *Lemuel*
Gulliver. (du Dr. Swift, traduits par
l'Abbé des Fontaines.)

A beau mentir, qui vient de loin,
A dit un docte Evêque, insultant ces voyages.

Cepen-

* Dans les discours parlementaires, la Majesté du peuple
Anglois, fort souvent de la bouche des orateurs.

Cependant, Gulliver! ce monde est ton témoin,
Ce fou, quoique méchant, rend de bons temoignages.

Devant *Hieron*, ou Portrait de la Condi-
tion des Rois, Dialogue de *Xenophon*,
traduit par M. *le Coste*.

Il en faut croire à Xenophon,
A ce guerrier, auteur solide,
Que le poète Simonide
Convertit le fier Hieron;
Ce siecle, riche en bonnes têtes,
Ecouteroit-il des poètes?

Devant les Fables de *le Noble*.

De morale & de bon-sens,
Ici chaque fable est pleine,
Mais nous n'avons de l'encens,
Que pour le cher la Fontaine;
O que la comparaison
Fait du tort à la raison!

Devant les Odes de Houdart de *la Motte*.

Ces odes, sans un beau désordre,
Pleines d'esprit, vuides de feu,
A tout critique, aimant à mordre,
Offrent un champ, donnent beau jeu.
Ce sont des strophes didactiques,
Toutefois si philosophiques,

Qu'un

Qu'un bon cœur doit les recevoir.
 Parlez, vous Minos du Parnasse!
 Quelle ode de Pindare efface
 L'ode, qui chante le devoir?

Devant les Fables nouvelles de la *Motte*.

Comme on n'est point délicat,
 Dans le choix de nos femelles,
 Public! ne fois point ingrat
 Envers ces fables nouvelles;
 Sur la foi de l'odorat,
 Bonnes fleurs! passez pour belles.

Devant les Oeuvres de Théâtre de la
Motte.

Devant l'Oedipe, Tragédie en prose.

Oedipe en vers nous plait, malgré son double crime.
 Oedipe ennuyé en prose, & plaide pour la rime.

Devant *Romulus*, Tragédie en vers.

C'est à tort que le public trouve
 Ce Romulus brutal & fat.
 Qu'on sçache, que le lait de Louve
 Rend le cœur tendre & scelerat!

Devant les Odes sacrées de *Roufféau*.

Fortune! haine! calomnie!
 Epuisez vôtre tyrannie,
 Sur Roufféau par vous tant maudit.

Banni

Banni du plus beau des royaumes,
Il chante dans le ciel ses psaumes,
Où le roi David l'appaudit.

Devant les Sermons de *J. Saurin*,
en IX. Vol. à la Haye.

Des Protestants le Bourdalouë
Présente aux Chrétiens des sermons,
Si beaux, si touchants, si profonds,
Que même à Paris on les louë.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais toi des ennemis, que l'on puisse haïr. *

* Vers de Corneille : Horaces.



DES PRÉAUX
CHICANE.

O que ne fait-on point pour toi, sexe enchanteur!

Une Dame d'esprit, de sçavoir, de goût & d'une lecture immense; une femme au dessus de tous les préjugés imaginables, eut toutefois la foiblesse, de ne pouvoir pardonner au célèbre *Despréaux*, sa satire contre les femmes.

Il est vrai, que si cette Dame eut pû être connue du Juvénal François: vraisemblablement il se seroit modéré, en censeur équitable: Par malheur la Dame, dont il s'agit, se trouva trop modeste, pour faire la moindre attention à cette juste remarque. Elle, qui n'ignoroit point, qu'en critiquant *Boileau*, on manie des armes traitresses, dont on se tue facilement soi-même: elle, qui réellement estimoit *Despréaux*, & connoissoit son rare mérite: elle, qui regardoit *Boileau*, comme un des destructeurs du mauvais goût en France: elle eut la dureté de m'ordonner une injustice envers ce même *Despréaux*!

“ Vous êtes Juriste, *me dit-elle*, un beau jour, par conséquent vous sçavez chicaner: chicanez donc ce terrible *Boileau*, ce détracteur de mon sexe. Je vous défends de devenir l'insipide Echo de ses anciens adversaires. Je veux que vous lui trouviez des fautes, & des fautes en ses ouvrages les plus considérables. Je veux que vous l'attaquiez par les endroits non attaqués encore. Découvrez des fautes en ses vers, & j'oublierai toutes vos fautes imaginables. „

Si

Si tous les philosophes sçavoient l'art d'être sages, vis à vis de toutes les femmes adorables, mais injustes: peut-être, je dis peut-être, l'illustre ennemie de l'inimitable Despréaux auroit été refusée.

J'eu la foiblesse, d'armer ma plume contre Despréaux, mon maître! J'en demande publiquement pardon à Apollon & aux neuf Muses:

*Je fis, en insensé, pour plaire à deux beaux yeux,
La guerre à Despréaux: je l'aurois faite aux Dieux.*

Parodie.

Pour montrer, à quel point la déference peut nous rendre injustes, au moins en fait de littérature ou de critique; je veux bien à ma honte publier aujourd'hui cette aventure. Je veux bien confesser, que j'eu l'esprit de m'appercevoir, que la Dame vindicative, pour affliger les manes de Despréaux, me choisit par malice. Elle voulut voir un Géant, assailli par un Nain, c'est à dire, le plus grand poëte françois, critiqué par un Atome de mon país. Voici le libelle contre Despréaux:

Madame!

Pour trouver des vers durs & secs dans la Pucelle de *Chapelain*; pour rencontrer des vers lâches & foibles dans les poësies de *Cotin*; pour decouvrir des vers fades & doucereux, dans les Opera du tendre *Quinault*: on n'a pas besoin d'une sagacité absolument toute extraordinaire.

Mais, Madame, pour déterrer dans les ouvrages immortels de l'illustre *Despréaux*, des vers reprehensibles, & non encor repris: il faut avoir les yeux d'un mortel

mortel bien décidé à vous obeir aveuglement en toute chose.

J'ai, Madame, j'ai précisément ces yeux là, & depuis longtems même. J'ai lû quelque part qu'un inquisiteur Espagnol déclaroit Juifs ou heretiques tous les Chrétiens, qui avoient le malheur de déplaire à la Dame de ses pensées. A son exemple, je vous indiquerai, Madame, quelques herefies poétiques, contenues dans les écrits de *Despréaux*.

Cependant, Madame, si jamais, sur le Parnasse, on célèbre quelque *Auto da Fé*; je vous demande grace pour les manes de mon maître. Je conviens qu'il est coupable du crime de leze-beau-sexe. Mais enfin vôtre sexe adorable a été pleinement vengé. Certaine anecdote, non littéraire, & très physique, qu'on lit dans la Bibliothèque impartiale,* & en bien d'autres papiers publics, est abîmante pour le Juvenal françois. Le public sçait aujourd'huy, qu'au lieu d'écrire contre les femmes, *Despréaux* auroit dû tourner sa satire contre les coqs d'Inde. On sçait, que les Peres Jésuites apportèrent les premiers ces oiseaux en Europe; ainsi nous sçavons aujourd'huy, pourquoi Boileau haïssoit tant la société.

Quoiqu'il en soit, Madame, je vous obéirai exactement. Pour prévenir les clameurs du public, je dirai en critique rusé, qu'il convient d'avertir la jeunesse, que les grands hommes font des hommes; que le poète le plus habile est sujet à lâcher des vers indignes de sa Muse; que par conséquent on doit avoir de l'indulgence pour les poètes, qui ne font pas des *Despréaux*.

Commen-

* Sept. & Oct. 1757. T. XVI. p. 200. &c.

Commençons par l'examen du lit canonical, que Despréaux, dans le Lutrin (poëme admirable & satire unique en son espèce) donne si genereusement au Prélat, qu'il voulut rendre ridicule.

*Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume, à grands frais amassée &c.*

La description de ce lit a été extrêmement admirée. En dernier lieu sur tout, le célèbre Mr. *Batteux*, a pensé s'épuiser en louanges, sur ce lit voluptueux. *

Avouez, Madame, que vous ne connoissez point d'alcove, qui ne soit en quelque façon *enfoncée*. L'enfoncement constitue l'alcove. Il en résulte, selon moi, que l'epithete oisive & superflue, ne fait point honneur à l'auteur de l'art poétique, qui auroit dû chercher quelque epithete plus interessante dans le pais de la satire.

Un lit de plume *à grands frais amassée*, doit vous choquer également. On dit, un lit de plume; je l'accorde. Mais la plume à grands frais amassée, malgré son tour poétique, pris dans le singulier, revolte en l'examinant de prés. Une armée à la hâte & à grands frais amassée, se conçoit aisément. Conçoit-on de même une plume à grands frais amassée?

Quand il seroit possible, de justifier l'expression; quand on me prouveroit, que le poëte auroit eu tort de dire profaïquement: *un lit de plumes à grands frais amassées*, ou un lit de plume à grand frais amassé. Je répondrois (pour vous plaire, Madame) que Despréaux n'en seroit pas moins reprehensible.

* Cours de bell. letrr. T. I. part. I. p. 93 &c. edit. 1755.

Considérez d'abord, qu'un Chanoine ne scauroit se rendre ridicule, par un lit commode, & selon son goût. Ce n'est pas sa faute, si toutes, ou tous les alcoves du monde sont enfoncées, ou enfoncés. Sans l'enfoncement, ces places ne seroient pas des alcoves. Si les alcoves, hermaphrodites, en François, meritent un trait satyrique: que la satyre tombe sur les architectes du siècle passé, & non sur le Chanoine. Il se couche sagement dans l'endroit bati & marqué même, pour y tendre son lit de plume, ou de plumes, tout comme vous voudrez.

Ce n'est pas tout, Madame. Le chantre du Lutrin eut tort de relever *les grands frais d'un lit de plume*. Un Chanoine de la St. Chapelle étoit en droit d'avoir un lit de plume, & d'en payer chèrement *le duvet*. S'il coûte en France beaucoup à un *St. Amand*; ce n'est point un objet pour un gros Chanoine, qui, en état de faire bonne chere, se plaît à être mollement couché; il auroit tort de ne pas l'être.

En vérité il semble, que le poëte auroit dû rendre ce lit ecclésiastique de beaucoup plus remarquable. *Swift*, Doyen de la cathedrale de Dublin, ne se seroit pas jetté sur les *grands frais de la plume amassée*. Instruits des commodités & des besoins de l'Eglise, il seroit tombé tout naturellement sur la notable *largueur* du lit canonical. Un trait satyrique, oublié dans une satyre, est un peché d'omission, qu'on ose réprendre, sans craindre de choquer le goût de nôtre siècle.

Sous vos auspices, Madame, je remarquerai, que le grand Despréaux, l'Attila des Cotins & des Chapelains, a pû se pardonner des cacophonies, que Chapelain & Cotin n'auroient jamais fait imprimer. L'aimable *Louis Racine* & le digne Abbé *Batteux* ont
beau

beau admirer encore aujourd'huy, & nous prôner les vers fuyants :

— Un bœuf pressé de l'éguillon,
Traçat à pas tardifs, un penible fillon.

Ce vers reste toujours penible pour mon oreille étrangère. * Elle n'est point enchantée de ces cinq *aa* consécutifs. Je ne conseillerois pas même à un poète Italien, de fourrer tant d'*aa* dans l'hémistiche d'un air d'opéra sérieux.

On repondra peut-être, que Despréaux, excellent versificateur, pour mieux faire sentir la marche tardive du bœuf, auroit eu tort de rompre cette cadence si pesante & si grave.

Je repliquerois, que la méchante melodie m'empêche d'observer la gravité de la cadence. Convenons que Boileau, quoique correcteur infatigable de tous ses écrits, ne s'est jamais aperçu du mauvais son de cet hémistiche; sans quoi probablement il auroit mis au moins :

A pas tardifs traçat un penible fillon.

Mais voici un vers, farci de huit *aa* consécutifs, & plus choquant encore :

La justice passa la balance à la main.

Il est inconcevable, comment ce vers, indigne d'un

D 4

éco-

* Dans la mort de Cesar, trag. de Voltaire, on lit un vers, où sept *a* ne font pas un meilleur effet :

Jadis Catilina menaça sa patrie.

A& III. Sc. II.

écolier, a pû sortir de la plume de Despréaux, sans blesser ses yeux, sans écorcher son oreille.*

Dans la chaleur de la composition, Boileau fit changer les ames & les mœurs de sexe. Je n'en parlerai point; l'aimable Racine en a parlé. Par la même raison, je passerai sous silence *l'escalier, tourné d'autre façon*, enorme faute que Boileau voutut eriger en beauté poétique.

En revenge, Madame, j'ose vous amener Pegase, assez mal mené, par nôtre ecuyer du Parnasse. Selon lui, en certaines occasions :

Pegase s'effarouche & recule en arriere.

O qu'on se moqueroit en France, d'un cavalier anglois ou allemand, qui feroit reculer son cheval *en arriere!* Despréaux ne s'est jamais apperçu de ce miserable pleonasme. Avec vôtre permission, Madame, je corrigerai tout de suite ce vers, qui me fait rougir pour mon maître. Lisez, Madame, lisez :

Pegase effarouché fait des sauts en arriere.

Vous trouverez ce vers sans le défaut mentionné, & beaucoup plus fort que celui du poëte, au moins à ce que je m'imagine.

Vous connoissez, Madame, l'enfant de cœur, qui, dans le Lutrin, prette sa main novice. Eh bien! je ne suis pas content de cet enfant là.

*Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en s'approchant d'une bonnête pudeur.*

Je

* Dans la Chartreuse de Gresset, on trouve: Epithalame à la glace. Ces cinq a sont glaçants.

Je lui passe son front nouveau tondu, que Voltaire a copié; * mais ce front tondu ne devoit pas rougir, lors que l'enfant s'approche de la pudeur honnête.

Voyons s'il n'y auroit pas moyen, de chasser l'équivoque, ou le double sens du dernier vers, par une transposition légère :

Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
En s'approchant, rougit d'une honnête pudeur.

Il me semble, que c'est là ce que le poëte vouloit dire.

Il faut encore, Madame, vous citer deux vers, que notre Horace auroit dû réformer, sur tout puisqu'ils se trouvent en son art poétique, chant I.

Il compte des *plafonds* les ronds & les ovales.
Ce ne sont que *festons*, ce ne sont qu'astragales.

Citer ces vers, c'est les critiquer sans doute. Dans le chant II. du même poëme didactique, l'auteur compare l'ode à une abeille. Il dit en quatre vers mal réussis, que l'ode

Tantôt comme une abeille, ardente à son ouvrage,
Elle s'en va des fleurs depouiller le rivage :
Elle peint les festins, les dances & les ris,
Vante un baiser cueilli sur les levres d'Iris.

Or vous sçavez, Madame, que l'abeille ne depouille point nos rivages de leurs fleurs. Boileau le sçavoit de même. Dans son premier discours au Roi, il compare sa verve à l'abeille. Il dit :

D 5

Ainsi

* Discours en vers sur l'homme.

Ainsi dès qu'une fois ma verve se reveille,
 Comme on voit au printems la diligente abeille,
 Qui du butin des fleurs va composer son miel,
 Des sottises du tems je compose mon fiel.

L'abeille par consequent ne detruit point les fleurs,
 comme la verve de Despréaux ne detruisit point les
 sottises de son siècle. Remarquons encore

Les dances & les ris,
 Et le baiser *cueilli*
 Sur les levres d'Iris.

Cotin, Abbé & Chanoine, auroit dû reprendre ce vers.
 Pour éviter la rime de l'hémistiche, *Cotin* auroit dû
 mettre :

Vante un baiser *volé* sur les levres d'Iris.

Mais Boileau, d'ailleurs fidele à la loi d'observer la
 regularité de l'hémistiche, par nonchalance, n'en
 chassoit pas toujours la rime. Temoins les vers, que
 vous allez voir, Madame.

Sont d'un *declamateur*, amoureux de paroles.
 Il faut dans la *douleur*, que vous vous abaissiez,
 Pour me tirer des *pleurs*, il faut que vous pleuriez.

Le théâtre *perdit* son antique fureur,
 La comédie *apprit* à rire sans aigreur.

Que son style humble & *doux* se relève à propos,
 Que ces discours par *tout* fertiles en bons mots.

Ch. III. de l'art poët.

Dans

Dans un art poétique, des négligences pareilles sont d'apèrtes hérésies. Les François en devoient avertir le pauvre étranger, qui étudie la langue françoise. Du moins la Brossette, commentateur de *Despréaux*, auroit dû, en conscience & pour son honneur, s'imposer une tâche si naturelle. Dans le même chant III. je rencontre encore un vers, dont je suis très-mal satisfait :

Fierement prend en main la trompette heroïque.

Les editeurs ne seroient-ils pas en droit de mettre :

Prend fierement en main &c. ?

En ce moment je pense, que les poëtes & les orateurs, tous sans exception, devoient entendre la musique ; que Boileau n'y comprennoit rien, & avoit l'ouïe un peu dure, dit-on.

Preparez-vous maintenant, Madame, à apprendre un fait, auquel vous refuseriez toute créance, si je n'avois pas un témoin irréprochable à vous produire sur le champ. En son art poétique, *Despréaux*, comme de raison, nous conseille de mépriser le *burlesque*, & nous exhorte à lui préférer le *naïf*. Il nous invite, qui plus est, à devenir les disciples de *Marot*. Il dit en forme de précepte :

Imitons de *Marot* l'*elegant* badinage.

Etoit-il permis au grand *Despréaux*, de nous recommander un modèle si peu elegant ? Est-il possible, que *Despréaux* ait trouvé de l'elegance, dans le badinage naïf de *Marot* ? N'en croyons rien, Madame. Un homme de goût ne se méprend point de la sorte ; & malgré son exhortation, Boileau n'étoit rien moins que

que l'admirateur, ou le protecteur du stile marotique. Il composâ la fable du Bucheron, dans sa plus grande force, & suivant ses termes, dans son bon-tems. Il trouvoit cette fable languissante dans *la Fontaine*. Il voulut essayer, s'il ne pourroit pas mieux faire, sans imiter le stile de Marot, *désapprouvant ceux qui écrivoient dans ce stile. Pourquoi, disoit-il, emprunter une autre langue, que celle de son siècle?*

Avec surprise, Vous me demanderez, de qui je sçai tout cela? De votre auteur favori, Madame, de *Louis Racine*, * incapable d'avancer une chose pareille, sans un bon garant; & c'étoit feu son digne père sans doute. Conciliez maintenant ce goût & ce sentiment, avec le précepte, ou le conseil, d'imiter de Marot l'*elegant* badinage.

Comme les bornes d'une babiole exigent, que je m'arrête ici; on rapportera le reste, en ce qu'on appelle une suite.

* Oeuv. de L. Racine Tom. I. pag. 64 & 65. six, édition d'Amst. 1750.



SUR

S U R
L' I R O N I E.

L'ironie est la figure la plus heureuse, la plus fine, la plus agréable & la plus riante, de toutes les figures de la rhétorique. L'auteur, qui seroit tenté de publier un ouvrage, en vingt volumes in folio, n'auroit qu'à s'ériger en historien de l'ironie. Si j'avois l'honneur d'être le Président de quelque savante & nombreuse Académie ; ou si j'étois seulement à la tête d'une société littéraire ; j'engagerois tous ses membres, à faire d'exactes recherches sur les miracles, * opérés par cette charmante figure. La douceur de son nom nous prévient d'abord en sa faveur ; & on ne sçauroit qu'improver le goût de ces peuples du Nord, qui lui donnent des noms barbares. Les voyageurs remarquent, qu'elle est mal cultivée dans les climats, où elle est mal rébaptisée ; & qu'en certains pays, elle ne seroit presque plus de mise, si la nature même ne la protegeoit secrètement. C'est de quoi on ne sçauroit s'étonner, quand on considère, que de tout tems l'ironie fut l'amie intime de la vérité, & l'ennemie capitale de la flatterie. Pour faire son éloge en peu de mots ; pour confondre tous les adversaires : souvenons-nous, que l'ironie eut l'honneur, d'être la figure favorite de Socrate.

Nos sages auroient donc tort de négliger la belle Amazone, à l'aide de laquelle, le plus sage des humains fit tant de conquêtes philosophiques. Il est vrai, que l'Amazone ne vole point au secours de qui-conque

* Par une sage ironie un Sénateur Genois sauva la ville de Savone, que le Senat vouloit détruire, pour la punir de quelques revoltes. Le Marquis d'Argens raconte le fait, en ses lettres juives, T. II. lett. 31. p. 5.

conque l'appelle. Elle ne dément point son beau sexe. Elle a ses caprices & ses humeurs. Elle est folâtre & badine. Elle aime la jeunesse, les esprits vifs & enjoués. Ce n'est qu'à contre-cœur, & toujours sans succès, qu'elle prête ses armes aux esprits graves & sérieux, froids ou mélancoliques. L'héroïne est presque toujours triomphante, dans les guerres satiriques, contre les vices & les sottises du tems. Au prix de la riante ironie, le sarcasme n'est qu'un fanfaron brutal, qui fait du bruit, & manque tous ses coups, souvent par sa propre bravoure, par son propre mérite.

Si j'avois reçu de la nature le rare don de bien louer; on liroit ici l'éloge de l'ironie. Faute de talents, il faut céder ce plaisir à quelque plume habile, à quelque académicien, panegyriste de profession. Contentons-nous d'observer & d'avertir, que l'aimable ironie est aussi modeste, qu'elle est fine & spirituelle. Ce n'est pas cette nymphe, qui se cache, & auparavant veut pourtant bien être entrevüe. Au contraire elle porte éternellement un masque sur le visage, & les habits les plus propres à la bien déguiser. On a beau la découvrir; on a beau la nommer, par son nom propre: elle n'avoue jamais, qu'on a deviné juste; quoiqu'au fond elle seroit bien fâchée, de n'être pas reconnue par les gens d'esprit, & de bon sens. C'est un malheur, qui néanmoins lui arrive trop souvent; non par sa faute, mais par l'inadvertance, par la légèreté des uns, & par l'excessive application, par la vaste erudition des autres. La belle reste ordinairement méconnue, parce qu'on ne s'attendoit point au charme de la rencontrer. Alors on est tout honteux de son peu de sagacité. On ne comprend pas, comment on a pu prendre le change. On est tenté de lui demander pardon d'une méprise si grossière, dont on ne scauroit que rougir.

Pour

Pour en convaincre mes lecteurs, voici une aventure, ou une anecdote littéraire. *Van Effen*, * bel esprit hollandois (indigné de voir, que sur la foi de *M. Huët*, évêque d'Avranches, certains François li-foient encore la Pucelle d'Orleans) s'avisa d'écrire une *Dissertation sur Homère & sur Chapelain*. Il montra le manuscrit à un lecteur de la Pucelle. Ce lecteur en fut enchanté. Il avoua cependant, qu'il faudroit un peu moderer l'éloge de Chapelain, *où le préjugé general en faveur d'Homère*. *Van Effen* montra la piece à trois ou quatre savants du premier ordre. Ces braves gens haussèrent les épaules, & conjurerent le jeune auteur, de brûler son insipide écrit. Vous êtes perdu d'honneur & de reputation, *lui dirent-ils*, si jamais on l'imprime. Peut-on comparer Chapelain à Homère!

Le jeune auteur, qui connût le merite de ce morceau, en regala son bibliopole. Celui-cy consulta d'autres savants sur cette dissertation bizarre. Tous conscillèrent au marchand, de rendre le miserable manuscrit au jeune fou, sans goût & sans cervelle.

Van Effen ** s'adressa à d'autres libraires, & en essuya d'autres refus d'imprimer. Il prit enfin le parti, de faire imprimer, à ses dépens, ces petites feuilles. Le libraire, qu'il chargea de ce soin, lût d'abord leur titre, avec quelque surprise; mais dès la premiere periode, il comprit de quoi il s'agissoit. Il acheva de lire, & offrit à l'auteur un beau present en livres, s'il

* Connu par plusieurs ouvrages d'esprit, comme le *Misanthrope* & la *Bagatelle*, par la traduction du *Conte du Tonneau*, & des pensées libres sur la Religion, l'église & le bonheur de la nation Angloise.

** *Van Effen*, de peur de rendre ses amis & ses libraires ridicules, ne toucha ce fait que légèrement dans la *Bagatelle*. Mais ce fait l'engagea à écrire sur l'ironie. v. les *Bagatelles* XVI. & XVII. & remarquez le titre du livre.

s'il vouloit lui ceder ce joli bijou d'esprit. La dissertation vit donc le jour, au grand chagrin des amis consultés, qui se lavèrent les mains, & plaignirent l'auteur indocile, incrédule, opiniâtre, entêté des productions de sa plume novice. La faute étant faite, ils engagèrent au moins l'écrivain rebelle, à ne se point avouer père d'une progéniture si absurde & si pitoyable. Le pauvre garçon, peut-être intimidé, promit tout ce qu'on voulut là dessus, & tint exactement parole. En vain il apprit, que sa dissertation faisoit fortune dans les sept provinces unies. Il eut beau lire, dans le Journal des Savants,* qu'on attribuoit cette satire ingénieuse au célèbre M. de Crousaz. Inutilement, en France & en Angleterre, on mit le morceau charmant sur le compte de Mr. de Saint-Hyacinthe. Van Effen, malgré sa jeunesse, eut la force d'esprit de ne point se déclarer. Ce furent ses amis, & les libraires, mauvais juges de ce chef-d'œuvre *ironique*, qui, enfin éclairés par les journalistes, informèrent le public, comme quoi Mr. van Effen, jeune Hollandois, étoit l'auteur de la dissertation française sur Homère & sur Chapelain.

Sans les journalistes, la piece seroit tombée dans l'oubli, malgré l'approbation de mille lecteurs *benévols*. Mille pieces pareilles, faute de journalistes éclairés, suffoquent en naissant; & le public y perd des amusements aussi instructifs, qu'agréables à lire.

Les gens de lettres avoueront, que du moins quelques bons esprits ont toujours pris le *Prince de Machiavel* pour un ouvrage absolument *ironique*. Le malheureux Machiavel, *torturé*, c'est à dire mis à la question, par l'ordre inhumain d'un usurpateur tyrannique, passe néanmoins, parmi nous, pour un prédicateur,

* v. ce Journal du mois d'Août 1715. p. 123. edit. d'Amsterdam.

cateur, pour un prêcheur de la tyrannie royale ou serenissime.

Je demande, si Machiavel auroit dû marquer au frontispice de son livre, qu'il étoit ironique depuis le commencement jusqu'à la fin? L'avis auroit été prudent & ridicule. Par malheur Machiavel ne prévint pas, que la posterité, quoique instruite de son infortune, prendroit à rebours le sens de son ouvrage mordicant & salutaire. C'est avec justice, qu'on a rendu *son Prince* abominable, Machiavel ayant négligé le soin de marquer imperceptiblement ce Prince, au coin de la divine ironie.

Que les manes de Machiavel se consolent! Les deux plus grands genies de la Grece & de Rome bîrent la même fatalité. Ils manierent, à tort, si finement l'ironie, qu'aujourd'hui encore nous les en punissons. Nous prenons, faute d'intelligence, au pié de la lettre, leurs dits & leurs écrits, leurs bons-mots & leurs épîtres les plus familières. C'est une injustice aperte & criante, que nous commettons de bonne foi, & de père en fils, sur l'autorité des pédants, interpretes ou tranflateurs ignares.

Ce n'est que parce que le Chrétien doit tout pardonner, que je pardonne au célèbre *M. de Voltaire*, au célèbre *M. Racine*, au célèbre *M. de Haller*, les expressions odieuses, dont ces trois grands poètes & grands philosophes vivants (le dernier sur tout) se font inconsidérément servis, pour déshonorer Socrate. Il est vrai, que *M. Racine*, suivant la douceur de son noble caractère, ne perdit pas le respect, qu'on doit à la memoire des grands hommes du paganisme. Mais je soutiens, qu'il falloit perdre l'envie de trouver Socrate *un homme inconcevable*, après la judicieuse

E. lettre

lettre,* que Mr. son frere ainé lui écrivit à ce sujet.
 “ Je ne puis vous pardonner, *dit-il à son cadet,*
 “ qu’un aussi grand-homme que Socrate vous fasse
 “ pitié, dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu’il
 “ parle de Coq, qu’on doit sacrifier pour lui à Escu-
 “ lape. Je crains bien, que vous n’ayez lû cet en-
 “ droit, que dans le François de M. Dacier: & il
 “ n’est pas étonnant, qu’un pareil traducteur vous ait
 “ induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton,
 “ de sacrifier un Coq, mais simplement: *Criton, nous*
 “ *devons un Coq à Esculape, ὁφέλομεν ἀλεγεινόν.* Ne
 “ voyez-vous pas que c’est une plaisanterie, & que
 “ Platon, qui toujours est Homérique, le fait mourir,
 “ comme il avoit vécu, c’est à dire, l’Ironie à la
 “ bouche? C’étoit une façon de parler proverbiale:
 “ Quand quelqu’un étoit échappé de quelque grand
 “ danger, on lui disoit, *o pour le coup, vous devez un*
 “ *Coq à Esculape.* Comme nous disons, vous devez
 “ une belle chandelle, &c. Voilà tout le mystère.
 “ Socrate veut dire, *nous devons pour le coup un beau*
 “ *Coq à Esculape, car certainement me voilà guéri de*
 “ *tous mes maux.* Ce qui est très conforme à l’idée
 “ qu’il avoit de la mort. Pouvez-vous croire, que
 “ la dernière parole d’un homme, tel que Socrate, ait
 “ été une sottise? Il y a des noms si respectables,
 “ qu’on ne sçauroit, pour ainsi dire, les attaquer,
 “ sans attaquer le genre humain. „ **

M. Ra-

* V. Oeuvres de M. L. Racine T. II. p. 274. fix. Edit. d’Amst. 1750.

** M. de Voltaire devoit étudier cette lettre, & lire l’Apologie des grands hommes, faussement accusés, chez Naudé Ch. 13. là il apprendroit, que l’Esprit familier de Socrate n’étoit que sa sagesse formée par l’Experience, ainsi Socrate n’étoit ni fourbe ni fou, comme Mr. de Voltaire se l’imagine.

M. Racine le cadet, trouva cette manière d'expliquer les dernières paroles de Socrate fort ingénieuse & peut être véritable. Mais M. Dacier & M. Rollin, ses Papes littéraires, s'étant une fois expliqué à cathédra : il n'y eut pas moyen d'admettre l'explication fraternelle. La réponse de Criton, qui prit dans le sens naturel les paroles de Socrate, est encore aujourd'hui pour le cher M. Racine, & pour bien d'autres esprits aimables, & d'ailleurs éclairés, une démonstration d'Euclide.

Criton, homme de grand sens & digne compagnon de Socrate; Criton, plongé dans une affliction inexprimable, à la mort violente de son cher maître; Criton, qui néanmoins ne fût guère tenté de boire une pinte de Cigue, en martyr de la vérité: n'auroit pas été Criton, si, comprenant parfaitement le bon-mot ironique de Socrate, il n'eût pas fait semblant de ne le point comprendre. C'étoit son jeu, de prendre dans le sens naturel tout ce que Socrate mourant lui dit, sur le ton ordinaire. Ils s'entendoient entre eux à demi mot; & certes Criton n'étoit pas assez sot, pour s'imaginer, que Socrate s'imaginait en effet d'être redévable d'un coq au Dieu de la médecine. Quel payen fut jamais assez bête, pour immoler un coq à Esculape, dans les circonstances de notre héros? En vérité, M. Racine eut bien raison de demander à son cadet: (& je fais la même question ici, à tous les détracteurs de Socrate) Pouvez-vous croire, que la dernière parole d'un homme, tel que Socrate, ait été une sottise?

Le père de l'éloquence romaine, le roi des philosophes latins, dont les écrits prodigieux font & feront à jamais les délices du monde savant; Cicéron, qui dans toutes ses actions, ainsi qu'en ses études & en ses recherches, se distingua toujours par son amour

de l'exacte verité; Ciceron, aux yeux de certains litterateurs-myopes, ne fut qu'un fourbe, tout bouffi d'amour propre & de fausse gloire. Il voulut, *nous dit-on, dans un Journal litteraire même*, seduire la probité & la fidelité d'un écrivain, qui devoit alterer l'histoire, en écrivant l'histoire du consulat de Ciceron.

L'accusation est vraiment grave; on prouve le fait, par une lettre de Ciceron,* écrite en cette vue, à l'historien de son consulat. Voilà encore un grand homme de l'antiquité, diffamé & rendu méprisable, parce que certains critiques sont trop sçavants, pour entendre raillerie. Ciceron se plaçoit à plaisanter, en quoi il eut tort sans doute. Le *grave Caton*, l'entendant prononcer l'oraison pour Murena, son ami, ne pût s'empêcher de dire: il faut avouer, que nous avons un Consul de *très belle humeur*. C'est de quoi l'ancien Caton s'aperçût: nos Catons modernes ne sentent que le latin du Consul, qu'ils expliquent dans le sens naturel, & conformément à leurs dictionnaires.

L'auteur des *Essais critiques sur le goût*** reproche vivement à l'orateur romain son penchant pour la plaisanterie, & pour les jeux de mots; mais sur tout sa vanité excessive, dont il developpe (selon l'auteur) tous les replis, dans l'épître à *Luccejus*. L'auteur traduit

* La lettre XII. du livre V. à *Luccejus*, où, entre autres, le Consul dit à son historien futur: *Te rogo, ut & ornés ea vehementius etiam, quam fortasse sentis, & in eo leges historiae negligas . . . Amorique nostro plusculum etiam, quam concedit veritas, largiare. Quod si te adducemus ut hoc suscipias, erit (ut mihi persuadeo) materies digna facultate & copia tua.*

** *Essais historiques & philosophiques sur le goût*, à la Haye 1737. On croit, que M. Cartaud de la Vilate en est l'auteur.

traduit un passage de cette épître, qui doit prouver la chose sans réplique. Mais on supplie le lecteur curieux de la vérité, de lire dans Cicéron même les épîtres à Luccejus. On verra, sur quel ton ces deux amis intimes entretenoient leur tendre commerce de lettres. “ Je brûle, dit le Consul à son historien, “ d’un desir extrême, & qui, comme je crois, n’est “ point blamable, de voir mon nom signalé dans vos “ écrits. . . . Ce n’est pas seulement le desir de “ faire parler de moi, & de m’immortaliser dans les “ siècles à venir, qui m’y porte ; mais encore celui “ de jouir, en mon vivant, de l’autorité de vôtre té- “ moignage. „ Si ensuite il desire, qu’à son hon- neur & gloire, Luccejus neglige les loix de l’histoire, qu’il supprime des faits, & en invente d’autres, par amitié reciproque : ne devine-t-on point, que le consul, badin & enjoué, fut bien éloigné de proposer sérieusement à un brave historien, de devenir un faquin imposteur ? La nature de la proposition & son impertinence inouïe décèlent assez le badinage innocent d’un galant homme, qui s’égaye vis à vis d’un confident, instruit de sa façon de penser & d’écrire des lettres. S’il eut été possible à Luccejus, de se méprendre, ou de supposer un moment, que la proposition, en apparence indécente & même malhonnête, pourroit être cependant très sérieuse : Luccejus auroit été en droit, & peut-être obligé en conscience, d’avertir le Senat Romain de la comique infamie de son misérable Consul. Le Consul se feroit-il jamais exposé à un affront si cruel ; s’il n’eut été bien assuré, que sa lettre, même produite par tout, ne pouvoit pas être mal interprétée ? Son caractère jovial & railleur servoit de passeport, ou plutôt de clef, à cette lettre ironique.

Pour sauver l’honneur de Cicéron, en faut-il dire d’avantage ? Eh bien ! disons que Cicéron, convain-

cu d'une vanité excessive, *morale*ment étoit trop glorieux, pour mendier des éloges, d'une façon si basse & si ridicule, si indigne du dernier des mortels. Le défaut dominant de Cicéron vient ici fort à propos, au secours de son innocence. Il faut que, pour justifier Cicéron, je médise encore de lui.

Oui, j'avoue, que ce grand esprit, que ce grand genie étoit possédé du démon de la vaine gloire. * Son biographe anglois, le digne *Middleton*, malgré lui, nous le peint tel qu'il fut en son vivant; & non tel qu'il auroit dû être. Indépendamment de cette excellente histoire, dont on ne veut point se prévaloir, on ose soutenir, que le sauveur de Rome eut des sentiments trop délicats, trop sublimes & trop romains, pour exiger, qu'en sa faveur, un historien, honnête homme, devint un imposteur abominable, à Rome même, où chacun auroit pu le couvrir de honte & d'ignominie.

Pour tomber dans une pareille bassesse, Cicéron étoit trop persuadé, & même convaincu, que la postérité la plus reculée rendroit justice à son mérite. S'il eut tort de l'espérer, suivant les loix de la modestie moderne; il faut convenir qu'il ne s'est pas trompé en son calcul temeraire. Il étoit si sûr, si certain, si assuré de l'immortalité de son nom & de sa gloire, qu'il eût le front de dire, très immodestement, qu'il laisseroit à son fils un patrimoine assez ample: la mémoire de son nom. **

Après

* Goût de l'antiquité. Voyez là dessus le traité de l'opinion, T. I. L. I. P. I. c. 3. des auteurs. Ed. de 1758.

** *Filio meo . . . satis amplum patrimonium relinquam: memoriam nominis mei.* Ep. XVI. L. II, Quelques éditions portent, mais mal: *in memoria nominis mei.*

Après cela, peut-on croire encore, qu'un grand-homme d'état, qu'un grand philosophe, qu'un grand orateur, par malheur infatué de son mérite & de son sçavoir, ait eu la lâcheté de mendier serieusement des mensonges? Quand le consul n'auroit fait que chasser Catilina de Rome: Cet événement seul auroit dispensé le Consul d'implorer le secours des flatteurs, pour briller dans l'histoire romaine. Apprenons de tout cela, combien il est dangereux de plaissanter; les hommes étant fort enclins à embrasser des interpretations malignes. L'ironie sur tout peut aisément devenir funeste, à qui ne sçait point la maniere avec la dextérité requise. Je ne suis qu'un Babioliste, incapable d'enseigner; mais peut-être suis-je propre à indiquer des auteurs tout propres à fournir d'excellentes leçons, où d'excellents modèles.

D'abord on ose supposer, que quiconque entend le latin, aura lû *Quintilien* en sa langue, & comme il faut lire. L'amant de l'octogenaire Ninon de l'Enclos, l'Abbé de Gedoyn, en a fait une bonne traduction, c'est à dire de *Quintilien*.

On n'ose pas supposer, que l'*Art critique* du célèbre *Jean le Clerc*, * ait été lû par tous ceux qui sont en état de le lire. Ainsi on prend la liberté de recommander beaucoup cet utile ouvrage, dont *M. Rollin* n'ignoroit pas l'existence. Le Clerc ** convainc, que l'ironie n'échappe que trop souvent à la pénétration

E 4

* *Joan. Clerici Ars critica*, III. vol. Amst. edit. quart. 1712. Ouvrage négligé, & qui devoit être traduit & commenté par toutes les nations de l'Europe.

** *Non sum nescius ex re ipsa liquere esse hic ironiam. Sed nihil vetat signo hoc (exclamationis) quoque indicari, & sunt loca, ut diximus, ubi omnes figuram non vident.* Art. critic. Vol. II. P. III. S. I. C. XI. pag. 162.

netration d'un lecteur assez attentif même, propose de marquer la figure d'un signe, & sur tout du signe de l'exclamation ! Ce conseil n'est pas mauvais, & l'on peut s'en servir, à la fin d'un vers, ou d'une courte période ironique. Mais lors que dans une longue epître, dans une dissertation entiere, dans un gros volume, l'ironie regne perpetuellement: comment en avertir le lecteur, par quelque signe? L'avertissement gêteroit l'ouvrage, en lui ôtant tout le sel piquant, qui fait son vrai merite. Le *Chef d'oeuvre d'un inconnu*, la dissertation sur *Homère & sur Chapelain*; la plus part des articles du *dictionnaire néologique*, en un mot tous les livres en ce goût, même le *voyage de St. Cloud par mer & par terre*, deviendroient insipides, s'ils portoient publiquement la livrée de l'ironie. L'aimable Mr. *Batteux* * *croit qu'il est necessaire de donner la clef du sens figuré*, par un mot glissé légèrement, *je crois, sans doute, apparemment*, ou par un geste, ou par le ton de voix, quand on prononce l'ironie.

Je crois qu'un esprit fin & delicat, sur tout en écrivant, trouvera toujours des moyens plus heureux, pour lui & pour ses lecteurs encore. Les auteurs du *Spectateur* anglois on fait voir, il y a long tems, quel ton il faut prendre, pour debiter des contre-venités, avec tout le succès, qu'on attend de l'ironie. Les auteurs du *Monde* ** en fournissent des preuves nouvelles; & l'Allemagne compte aujourd'huy nombre d'écrivains, qui se distinguent en ce genre d'écrire. Souhaittons que certains Moralistes, au lieu de nous surcharger de traités secs & ennuieux, changent en fin de batteries; pourquoi ne point employer la figure favorite de Socrate?

SUITE

* Cours de bell. lettr. T. III. ou IV. ce qu'on ne sçauroit deviner dans l'edit. de Leiden.

** *The World*, le Monde en feuilles periodiques trad. en François, à Leiden.

S U I T E
D U
D E S P R E ' A U X
C H I C A N E ' .

Croirez-vous, Madame, que des traits ironiques & satiriques & très marqués même à ce coin, eussent pû échapper à la sagacité de notre Despréaux, de notre grand satirique ? C'est un fait, dont il faut vous instruire, quand ce ne seroit que pour vous montrer, que les satiriques méconnoissent quelque fois la satire.

Boileau soutenoit, que dans tout *Virgile*, il ne se trouvoit qu'un seul trait de satire, & nommément dans l'Eglogue III. Souffrez que je cite du latin; vous le devinerez sans peine, vous qui sçavez l'italien :

Qui Bavium non odit, amet tua Carmina, Mævi!

le cher *Gresset* a traduit ce vers de la façon suivante :

*Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille,
Du fade Mævius qu'il aime aussi les vers!*

Boileau, enchanté de voir, que le discret, le sage *Virgile* même, avoit donné deux coups de dent, à deux méchants poètes, dans un seul vers: ne vit plus rien dans les autres pieces. Cependant *Virgile* dans l'Eglogue V. ne mordit pas moins un certain *Amyntas*. Poète audacieux, que vous ne connoissez pas encore. *Gresset* vous le fera connoître.

MENALQUE.

*Non, je sai qu'Amynas ose seul dans nos bois,
Vous disputer le prix du chant & du haut-bois.*

MOPBUS.

*N'en soyez pas surpris: dans son orgueil extrême,
Ce Berger desiroit le Dieu des vers lui même.*

Boileau ne sentit jamais ce trait satirique. Jamais il ne sentit l'ironie amère de l'amant trahi & dépité, l'ironie, qui regne dans l'Eglogue VIII. Sans doute l'adage latin: *Mopso Nisa datur: A Mopse on donne Nise*, nâquit de cette Eglogue. Consultez Gresset, & vous serez étonnée, Madame, de l'inadvertance de Despréaux.

Les critiques prétendent, que dans l'Eglogue IX. Virgile se joua encore d'un autre mauvais poëte, nommé *Anser*, c'est à dire en françois, un Jar, le Mari de l'Oye. Comme *Gresset* n'a pas jugé à propos de faire entrer ce *Jar* en sa piece françoise: je dois vous mettre au fait, Madame.

Virgile, éternellement modeste, declare, qu'il n'est ni un *Varius*, ni un *Cinna*. Que parmi les Cygnes, (symboles ou images d'excellens Chantres & Poëtes) il n'est qu'un Jar, qu'un *Anser*, * un Oiseau, qui erie d'une voix rauque & enrouée, parmi les Cygnes, qui chantent, selon les Poëtes.

Que les critiques ayent eu tort ou raison: Boileau ne pouvoit ignorer le sentiment des anciens & des moder-

* *Anser*, nom propre de quelque mauvais Poëte *vivant* encore sans doute, & très connu à Rome.

modernes, sur ce passage. Consultez votre *Moreri*, je vous en conjure, Madame. Vous trouverez, à votre grande satisfaction, sans doute, Art. *Anfer*, que pour le coup, je ne suis pas chicaneur. Si Despréaux ne trouva dans Virgile qu'un seul trait satirique; il auroit pû & dû y découvrir quatre passages, dictés par la satire même; ou bien, il n'auroit pas dû soutenir la gageure, dans son discours sur la satire.

Je dois cette remarque à un savant d'Allemagne, * homme de mérite & bon Poète. Il a traduit, en vers allemands, toutes les dix Eglogues de Virgile. Les notes méritent d'être traduites en françois, & mises sous les Eglogues de *Gresset*, dont la Muse, à force de respecter le goût de sa Nation, souvent a dû manquer à Virgile. Le traducteur allemand s'est piqué d'une fidélité exemplaire; elle fait honneur à sa Muse & à sa patrie.

Je reviens à mon cher Despréaux. Il fera toujours l'Apollon terrestre des gens de goût & de sçavoir. Mais c'est précisément, pourquoi on devroit, dans une bonne édition, ou redresser, ou indiquer du moins les fautes seduifantes de cet auteur classique.

Ce n'est qu'en tremblant, Madame, que je vais vous indiquer une misérable cheville, qui me choque dans le dernier chant de l'art poétique. S'il est vrai, comme j'ai lieu de le croire avec vous:

Que le meilleur précepte,

Placé mal à propos, en devient presque inepte.

Despré-

* M. Jean Daniel Overbeck, sous-recteur de l'écol. ill. dans la ville de Lubec.

Despréaux, instruit de cette vérité, & du bon goût de son siècle, eut tort de prêcher *des mœurs de pratique*, dans le poëme mentionné. Il dit très judicieusement à ses disciples, jeunes poëtes :

Que les vers ne soient pas vôtre éternel emploi.

Il ajoute, d'un ton foible, profaïque & presque monacal :

Cultivez vos amis, soyez hommes de foi.

Quoi ! dans un poëme, où je ne cherche que l'art de faire de bons vers françois ; on m'ordonne de cultiver mes amis. Je ne m'attendois point à ce précepte. On m'exhorte à *être homme de foi*. A quel propos ? Convenez, Madame, qu'il faut appeller cela un *précepte trivial, incivil & déplacé*, chocquant, pour tout le monde. De l'art poëtique sauter dans le catechisme, & cela d'une façon si brusque ; cela ne s'appelle point une transition heureuse. Si, sur Despréaux, je pouvois acquérir le droit, que le Dr. Bentley s'approprioit sur tous les auteurs anciens & modernes ; je corrigerois facilement le passage en question. Je mettrois :

Que les vers ne soient pas vôtre éternel emploi.

Feignez de travailler à l'histoire du Roi,

Flattez la cour entiere &c.

Ce précepte, fondé sur l'exemple du poëte didactique, feroit plus d'impression, que le conseil d'être homme de foi. Aujourd'hui on pourroit prouver, que sans être homme de foi, on peut être excellent poëte ; & reconnu pour tel, par toute l'Europe. Aujourd'hui, sans être homme de foi, on peut composer des histoires, avec tout le succès imaginable : ma correction par conséquent ne seroit pas tant mauvaise.

Le

Le mérite du célèbre *Patru* vous est parfaitement connu, Madame. Vous sçavez, que cet habile avocat, qu'on appelloit le *Quintilien* de la France, posséda sa langue au plus haut degré; & que *Boileau* en avoit fait son ami & son *Aristarque*. Mais sçavez-vous, Madame, que ce *Quintilien* françois s'étoit mis en tête, que la langue françoise n'étoit pas propre pour l'apologue? Il en étoit si persuadé, qu'il ne cessoit d'exhorter *la Fontaine*, à renoncer au métier de rimer des fables. Heureusement *la Fontaine*, malgré sa simplicité ingénue, n'en crut rien, continua son travail, & prouva à l'Europe entière, que ses fables surpassent de beaucoup celles de *Pbédre* même.

J'ignore si *Patru* se défit de son préjugé. J'en doute, puisque son ami *Despréaux* n'a dit mot de ces fables, dont il auroit dû parler en son art poétique. Ce silence affecté me fait encore de la peine. Mais ce qu'on ne sçauroit pardonner à *Despréaux*, c'est son préjugé particulier à l'égard de la poésie sacrée. Certes *Boileau* n'ignora point l'origine de la poésie, ni son premier emploi. Il n'ignora point, qu'elle; a l'honneur d'entrer dans le culte divin de toutes les églises chrétiennes. Il prétendit néanmoins, que le Christianisme étoit inaccessible à la bonne poésie. Voici sa décision prévotale:

De la foi d'un Chrétien les misteres terribles,
D'ornemens *egayés* ne sont point susceptibles.
L'evangile à l'esprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourments mérités;
Et de vos fictions le melange coupable,
Même à ses verités, donne l'air de la fable.

Il est constant, que les misteres de nôtre sainte religion ne sont pas susceptibles d'ornemens *egayés*.
Aucun

cun Chrétien n'exigera d'un poëte, l'horreur d'*egayer* les misteres de la foi. Il est constant, que le mélange des fictions & des verités chrétiennes est coupable & horrible même. Leon X, bien loin d'admirer *Sahnazar*, auroit dû le reprimander, & tâcher d'exterminer son fabuleux poëme. Mais n'en inferons point, que la religion chrétienne soit pour cela non susceptible d'ornemens poëtiques, & de fictions de stile. L'Evangile, qui offre des pénitences à faire, & des tourmens mérités, nous offre aussi des consolations touchantes, & des recompences éternelles à mériter. Enfin nous avons aujourd'huy, pour confondre Despréaux, le poëme *de la religion*. Malgré la diversité des religions, tous les Chrétiens, excepté Mr. F . . . conviennent, que ce poëme est d'une beauté achevée. Il prouve, que l'histoire de la religion est la matiere la plus riche & la plus sublime, pour un genie élevé. Il seroit étrange, que les verités chrétiennes, pour nous plaire en bonne poésie, eussent besoin de *fictions*, & que les poëtes chrétiens n'eussent pas les privilèges des orateurs, des statuaires & des peintres chrétiens. En bien de grandes eglises on trouve des tableaux superbes, auxquels il faudroit appliquer les vers de Boileau, contre les poësies sacrées. Les poëtes au moins ne péchent pas contre le commandement de la loi, lorsqu'ils font des images de l'Eternel, du Très-Haut, du Saint des Saints, du Dieu des Armées & des Batailles. Dieu le Pere, peint en sa gloire, par le pinceau le plus habile, scandalisera tous les Juifs. J'ai connu des Juifs Anglois & des Juifs Portugais, qui sçavoient par cœur *Athalie*, & les odes sacrées du célèbre *Rousseau*. Voyez, Madame, le grand avantage des poëtes sur les sculpteurs & sur les peintres! L'Imperatrice *Eudocie*, épouse du jeune *Theodose*, mit en vers heroïques grecs les huit premiers livres de l'ancien testament, & composa des *paraphrases poëtiques* sur les propheties de Zacharie, de Daniel & d'autres

Pro-

Prophètes. A cette Princesse Poëte on attribué la vie de N. S. en centons d'Homere, ouvrage qui existe, dit-on, encore. *Vida*, auteur d'un art poétique, en excellents vers latins, ne s'avisa jamais d'interdire à ses disciples les matières de la religion, Notez, que ce *Vida*, un des meilleurs poëtes latins, depuis le siècle d'Auguste, fut un Evêque, Evêque d'Albe, homme de naissance, homme de goût & de sçavoir.*

Si Jean de la Fontaine confondit noblement l'erreur de Patru, en produisant les plus belles fables françoises: notre illustre L. Racine confondit, & bien plus glorieusement, la décision de Despréaux, en produisant ses poëmes sur la religion & sur la grace. Le Pape Benoit XIV, digne Chef de l'Eglise, Pape d'une profonde erudition, auteur d'ouvrages considerables & fort estimés, bon Litterateur & Critique, en approuvant *hautement* les chefs-d'œuvres de Racine, condamna *tacitement* la chimere de Despréaux.

Ne parlons donc plus, Madame, d'une chose si bien décidée. Permettez, que j'aye l'orgueil de corriger deux vers, qui passent pour deux vers d'Homere, traduits par Despréaux. Ce ne sont, en effect, que deux vers criminels, mis assez mal à propos sur le compte du chantre d'Achille. Vous les trouverez, Madame, dans le Traité du sublime** y cités par *Longin*.

* Notez que Boileau, accusé d'avoir pillé cet Evêque, assura sur sa conscience de ne l'avoir jamais lû. Il auroit dû le lire, en écrivant son art poétique. Le bon-sens lui imposoit ce devoir.

** Chapitre VII. Le passage se trouve dans l'Iliade L. XVII. v. 645. Rollin, qui dans sa maniere d'enseigner & d'étudier les belles lettres condamne la traduction de Boileau, cite mal le livre XIV. de l'Iliade, & l'auteur du traité de l'opinion dans le même cas cite encore mal le livre XV. par la faute des imprimeurs ou des correcteurs.

Longin. C'est l'endroit de l'Iliade, où *Ajax* demande à Jupiter, que le jour paroisse, afin de pouvoir signaler son courage, & ne point périr dans l'obscurité, dont l'armée des Grecs fut subitement couverte. Voici les vers en question :

Grand Dieu, chasse la nuit, qui nous couvre les yeux :

Et combats contre nous, à la clarté des cieux.

Voici la note ou la remarque du traducteur : " Il y a dans Homere : *Et après cela, fais nous perir, si tu veux, à la clarté des cieux.* Mais cela auroit été foible (selon Boileau) en nôtre langue (françoise), & n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, & combats contre nous &c. ajoutez que de dire à Jupiter, *combats contre nous, c'est presque la même chose, que fais nous perir : puisque dans un combat contre Jupiter, on ne s'gaurroit éviter de perir.* BOILEAU. „

Or c'est sur quoi le correcteur d'Homere merite une petite correction. Longin n'auroit jamais cité le passage, si Homere eut dit : *Combats contre nous.* Ajax n'étoit pas Gascon ; sa priere étoit noble & decete, & nullement impie. Elle étoit digne du vertueux & brave Ajax. Que les savants en jugent, * le traducteur n'existant plus.

Mais

* Voici le passage, qui commence par Jupiter *le Pere* :

Ζεῦ πάτερ

Εν δὲ φάει καὶ ὄλεσον, ἐπεὶ νύ τοι ἔυαδεν ὄυτως.

Fais nous même perir, si tu le veux, pourvû que ce soit en plein jour.

Mais quand il seroit encore tout envie; sous vos ailes, Madame, je lui soutiendrois en face, que sa traduction de ces vers est indigne de lui. Il a voulu prêter de l'esprit au *divin* Homere, & ne lui à pretté qu'un blasphême odieux. Daignez recevoir ma traduction, quoique peu elegante:

Dieu, si c'est ton arrêt, que nous devons mourir,
Fais, en chassant la nuit, en plein jour nous perir!

Je suis persuadé, que ces vers ne valent pas ceux du poëte chicané. Mais ils ne sont point impies; ils sont rampants & fideles. Ils tiennent de mon caractère envers vous, Madame. Je mets encore à vos pieds un livret,* peu lû en sa naissance, & tombé à la fin dans un oubli, dont il ne sera jamais tiré, sans un miracle litteraire. L'auteur de ce livret, poëte en dépit de Minerve, d'Apollon & de toutes les Muses, ne laissa point d'être bon critique. Refugié françois, il convainquit ses lecteurs, que Despréaux n'étoit point *l'auteur sans défaut*; & c'est de quoi je voudrois pouvoir avertir les éditeurs futurs des œuvres de Despréaux, pour l'honneur de ce grand poëte.

Pour vôtre bonne bouche, je soutiendrai, Madame, que Boileau n'eut pas tort d'écrire des satires; mais qu'il eut tort de les appeller satires. *Lucilius & Horace* &c. ne l'autorisèrent point à donner ce titre haï à ses discours sur les vices de son siècle. Les satires de *Regnier*, de ce Chanoine, qui le premier publia en vers françois des satires, auroient dû détourner nôtre écrivain, d'un sentier decrié. Il ne pouvoit
que

* Oeuvres mêlées de Mr. de R. B. imprimées à Amst. chez H. du Sauzet en 1722. L'auteur de ces œuvres s'appelloit Jaq. de Rosel-Beaumont, natif de Castres, & mort à Berlin en 1729. Ducariana P. I. §. 98.

que lui susciter des ennemis. Pourquoi avertir l'homme, qu'on voudroit corriger, qu'il va lire une satire sur l'homme? Pourquoi avertir une femme, qu'elle va lire une satire sur son sexe? C'est agir, selon moi, contre toute la politique litteraire. C'est mettre la clef à la tête de l'énigme. C'est encore supposer très incivilement, que les lecteurs pourroient être assez bêtes, pour ne point s'appercevoir, qu'ils ont lûs des satires.

Tous les gens de goût conviennent, qu'après l'ode pindarique sur la prise de *Namur*, les satires sont les pièces les plus foibles de l'incomparable Despréaux. C'est ce qu'on ne remarqueroit pas tant, sans le titre qu'elles portent.—Ce titre, qui promet beaucoup, rend le lecteur attentif & curieux. Si le lecteur ne rencontre point, tout ce qu'il eseroit de trouver: il se fache; sur tout, s'il est lui même tant soit peu satirique de son naturel. Dès lors il jette au feu une satire, pour lui trop froide.

Croyez, Madame, que je ne me trompe point, puisque l'auteur le plus satirique de nos jours, s'est bien gardé d'écrire une SATIRE. L'Abbé *Desfontaines*, & son compagnon, *M. Freton*, vous les connoissez, Madame, firent-ils imprimer des SATIRES? Ils firent mieux, en faisant plus que ne fit jamais Despréaux, le satirique par excellence.

Jugez, par tout ce que vous venez de lire, si je ne suis point, au pied de la lettre,

Madame!

Vôtre très humble mais trop
obeissant serviteur,
Chicaneur de Boileau.

SUITE

S U I T E
D' E P I G R A P H E S.

Devant l'Histoire des sept Sages de la
Grece, par *M. de Larrey*.

Pour prôner l'antique sagesse,
Il faudroit avoir oublié,
Qu'un des sept sages de la Grece
Se rendit veuf, à coups de pié.*

Devant le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu,
Poëme, avec les remarques du Dr. *Ma-*
thanasius.

Ah! que ce livre est froid, dit Dacier en pédant,
Oui, répondit l'auteur,** mais ce froid est piquant.

Devant les Oeuvres de *Regnard*.

Regnard, succédant à Moliere,
Peut-être l'auroit égalé,
Si le sort ne l'eut *étranglé*,
Au beau milieu de sa carrière;
Veuille le ciel, que son Joueur
Au siècle inspire de l'horreur!

Devant les Oeuvres de *Crebillon*.

Avec le grand Corneille, avec le grand Racine,
L'illustre Crebillon forme un Triumvirat,

F 2

Son

* Periandre.

** M. de Saint-Hyacinthe.

Son théâtre est sanglant; la terreur y domine,
L'amour pourtant s'y montre en tyran delicat.

Devant les Oeuvres de *Boursault*.

Boursault fera toujours cet auteur excellent,
A prouver que l'esprit va mal sans le talent.
Mais l'Esôpe à la cour, & l'Esôpe à la ville,
Sauveront de l'oubli le poète indocile.

Devant le Théâtre de *Dancourt*.

Quel dommage, que Dancourt,
Bas-Comique & souvent lourd,
Connût Plaute, & non Terence!
S'il n'eût eû l'esprit farceur,
Son nom ne feroit qu'honneur
Au théâtre de la France.

Devant les Aventures de *Don Quichotte*
de la Manche, 3 Vol. belle edit. in 4.
avec figures.

O livre plein d'esprit! chaqu'un a sa marotte,
Toujours, par quelque endroit, tout homme est Don
Quichotte.

Devant les Oeuvres de Maître *François*
Rabelais, 3 Vol. in 4. Amsterd. 1741.
avec figures.

Maître François Rabelais,
Digne fils d'apotaire,

Plaira

Plaira toujours aux Français,
 Malgré les cris de Voltaire,
 Au moyen d'un commentaire,
 Le Motteux fit aux Anglais,
 Cherir Maître Rabelais.

Enfin Bernard, le libraire,
 N'épargnant ni soins, ni frais,
 Témoin ce bel exemplaire,
 Donne au monde littéraire,
 Quel superbe Rabelais.

Devant les Reflexions critiques sur la Poë-
 sie & la Peinture, 2 Vol. in 8. (par
 Mr. l'Abbé *du Bos*.)

La peinture & la poésie
 N'ont qu'un principe; & cependant
 Tout art a son propre Génie,
 Témoins l'Anglois & le Flamand.
 L'Angleterre, en Peintres stérile,
 Est riche en Chantres estimés:
 En Peintres la Flandre fertile,
 Est pauvre en Chantres renommés.

Devant les Oeuvres de *Nericauld*
Déstouches.

Déstouches, caressant Thalie,
 En obtint plus d'un beau Laurier.
 Cependant la Muse, en partie,
 Lui cacha le fin du metier.

Aimons toujours, aimons son Sage,
Honteux d'un heureux Mariage.

Devant l'Histoire du Diable, traduite de
l'Anglois en deux Volumes.

Satan lût ce Fatras, & dit: mon Biographe
Doit être un pauvre Saint, objet d'une Epitaphe.

Devant les Mémoires d'un Homme de
qualité.

En ces Mémoires, où l'auteur
Est Romancier - Predicateur,
La morale affectée assomme.
Au reste, homme de qualité,
Envers l'Anglois plein d'équité,
L'Abbé Prévost est galant homme.

Devant la Bagatelle de *van Effen*.

Dans cette Bagatelle, où l'auteur s'enveloppe,
On ne reconnoit plus l'auteur du Misantrope.

Devant l'Eloge de l'Yvresse.

Bacchus, ne goûtant point ce livre,
Farci dans le goût des Savants,
Jura, que l'écrivain, qui ne fut jamais yvre,
Sallengre periroit du poison des enfans:
Le Dieu des Vins, tenant parole,
Fit prendre, au sobre auteur, la petite Verole. *

Devant

* Il en mourut en 1723. à l'âge de 30 ans, à la Haye.

Devant la Dissertation sur l'Autonomie,
des Villes & des Peuples, soumis à une
Puissance étrangère, par M. l'Abbé de
Guaſco. à Avignon 1748. in 12.

Cher Guaſco! fois l'Ami de l'Homme,

Couronne ce bijou charmant;

Il te reſte à montrer comment

Tout Peuple doit être autonome.

Devant les Oeuvres de M. *Autreau.* à Pa-
ris 1749. IV. Vol. in 12.

Digne d'un ſort heureux, Autreau, dans la miſère,

A quatre vingt huit ans, mourût à l'Hôpital,

En France, ſous Fleury, Miniſtre & Cardinal,

Qu'Autreau ſçût encenſer d'une main ſi légère!*

Sur la ſoſſe d'Autreau, ſi triſtement péri,

Diogene brûla le portrait de Fleury.

Devant le premier Tome des Oeuvres de
Mr. *Rémond de St. Mard.* Amſterd.
1749. V. Vol. in 12.

Les Dieux, en ces Dialogues,

Sont d'aimables Pédagogues,

Qu'on ne peut trop écouter.

Dans les autres quatre Tomes,

On ne trouve que des Hommes,

Qu'on pourroit bien reſuter.

F 4

De-

* Voyez ſon Diogène, tenant dans une main ſa lanterne, &
dans l'autre le portrait du Cardinal.

Devant l'Essai de Philosophie morale par
M. de Maupertuis. (sans lieu d'im-
pression) 1751.

La Somme de nos Maux, dans la vie ordinaire,
Surpasse, de beaucoup, la Somme de nos Biens.
En ce Calcul pourtant, des Mathématiciens
Se trompent, sur la foi d'un Tarif arbitraire:
Comptons, ainsi que les Amants,
Non les Maux essuyés, mais tous les bons
Moments.

Devant la Callipédie, traduite du Poëme
latin de *Claude Quillet*. Avec le Latin
à côté. Amst. 1749. in 8.

Pour prix de sa Callipédie,
Quillet reçut une Abbaïe, *
Quoiqu'il n'enseignoit qu'aux Savants,
L'Art d'engendrer de beaux enfants.
Au Traducteur du grand poëme,
En doctrinant le Peuple même,
La Cour ne sçauroit, sans peché,
Présenter moins qu'un Evêché.

A la Tête du Comédien. Par M. *Rémond*
de Sainte Albine. à Paris 1747. in 8.

Cet Ouvrage original,
Est un Code théâtral.

Ora-

* Du Cardinal Mazarin, au quel Quillet dédia la seconde
édition de son Poëme.

Orateurs de toute espèce!
 Le livret vous intéresse,
 C'est un guide vers le cœur.
 Si l'orgueil ne vous domine,
 De Rémond de Sainte Albine
 Faites votre Précepteur.*

Devant le Recueil des Lettres de Mad. la
 Marquise de Sevigné, à sa fille Comtesse
 de Grignan.

Phébus lût ce Recueil, & devint hypocondre:
 Que ferois-je, dit il, s'il falloit y répondre?

Devant les Causes célèbres de Gayot de
 Pitaval en 22. Vol.

Ramas de Causes souvent sèches,
 De jugemens souvent mauvais!
 Inspire l'amour de la Paix,
 Aux Chicaneaux, comme au Pimbêches,
 Prouve sur tout à nos Dandins,
 Qu'eux tous ne sont pas des Dévins.

Devant les Lettres sur les Anglois, les
 François, & les Voyages,
 (de Mr. Muralt.)

Que ce Suisse misantrope,
 Est un Grondeur amusant!

F 5

Son

* Demosthène fut formé par le Comedien Satirus: Cicéron
 par le Comedien Roscius.

Son cœur vrai se développe,
 Quand même il est médisant;
 On diroit, qu'il haït l'Europe,
 Par un esprit bien faisant.

Devant le Théâtre des Grecs, par le
P. Brumoi.

Père Brumoi! de ce Théâtre,
 Tout connoisseur est idolâtre;
 Chauffes-tu le Cothurne: ô mon Père Brumoi!
 Melpomène s'irrite & s'enfuit loin de toi.*

Devant l'Histoire de *Charles XII.* Roi de
 Suede, par *Mr. de Voltaire.*

Dans cet Ouvrage, plein de peintures vivantes,
 Voltaire est Quinte-Curce, & Voltaire est Cervantes.

Devant le Dictionnaire néologique, (de
 l'Abbé *Désfontaines.*)

La Satire, en ce Volume,
 Prouve à ses fiers ennemis,
 Qu'il est beau, qu'il est permis,
 D'écraser, à coups de plume,
 Tous les Novateurs hardis,
 Sans le bon-sens Beaux-Esprits.

Devant

* Melpomène ne pouvoit pas donner à ce Père son faux jugement; ce Jésuite étoit Anti-Raciniste.

Devant les Lettres Persannes (de Mr.
de Montesquieu.)

Cieux! bénissez Usbec; qu'il sauve par ses Lettres,
Des Libertins, des Sots, des Foux, des Grands, des Prêtres.

Devant le *Leonidas*, * Poëme Anglois,
de Mr. *Glover.* (foiblement traduit.)

Leonidas! o mon Heros,
Quoi! n'embauma-t-on point ton corps aux Thermo-
pyles?
En ces sublimes Chants, habitants des trois isles!
De saint Leonidas au moins baisez les os.

Devant les Amours d'*Horace.*

Pitoyables Amours de l'amant de Glycère,
Que l'Amour vous immole à l'époux de sa mère!

Devant *Pygmalion*, ou *La statue animée.*

Belles! ne lisez point ce livre,
De vous il voudroit être lû.
Un Philosophe ** amoureux-yvre,
L'écrivit, à son propre insçu.

Devant

* Les François, prévenus contre ce Poëme, par sa foible traduction, & sur tout par les lettres de l'abbé le Blanc, feroient bien de consulter la Biblioth. Britann. Avr. Mai & Juin 1737. p. 95. Janv. 1738. p. 227.

** St. Hyacinthe philosophe amoureux de Me. de Marconnet, qu'il enleva de la Haye, & en fit sa femme; femme aimable, digne d'un Philosophe.

Devant les Institutions de Physique, par
Me. la Marq. *du Châtelet*.

Que le monde savant, par équité, révère
La Femme, auteur de ces écrits!
En instruisant si bien son fils,
A ses lecteurs encore elle tient lieu de mere.

Devant la Methode pour étudier l'histoire,
par l'abbé *Lenglet du Fresnoi*, en V vol.

N'en déplaise à l'abbé Lenglet,
Sa methode est trop effrayante :
Il faudroit trouver le secret
De la présenter attrayante.

Devant le Recueil de diverses Oraisons
funebres.

Ici la pompe de la Chaire,
Brille en si beaux atours de deuil,
Que la mort, lisant ce Recueil,
Doit baiser sa faux sanguinaire.

Devant l'Amusement de la Raïson.
à Paris 1747.

A critiquer les mœurs, quand la Raïson s'amuse,
C'est en se délassant, qu'elle aime à travailler.
La Raïson rit alors, & devient une Muse,
Voit elle un ridicule? elle ose le railler;
Contre le vice seul employons le Sarcasme,
Et pour chaque folie, ayons les yeux d'Erasme.

Devant

Devant les Pensées de *Cicéron*, traduites,
pour servir à l'éducation de la Jeunesse,
par Mr. l'abbé *d'Olivet*. à Paris 1744.

Livre! fait pour les enfants,
Ose instruire encor tout homme.

Consultez, petits & grands,
L'Orateur, Consul de Rome.

Devant le Livre d'Architecture, contenant
les principes généraux de cet art &c. par
Mr. *Boffrand*. à Paris 1745. grand in fol.

Beaux Arts, imitateurs de la belle Nature!

Vous n'avez entre vous qu'un principe constant!

Quiconque en doute encor, consulte ici *Boffrand*,
Horace, en cet Auteur, chante l'Architecture.

Devant le Traité des feux d'artifice pour le
spectacle. Nouvelle Edition, toute chan-
gée & considérablement augmentée, par
M. *F*** D.D.F.D.B.* à Paris 1747.
in 8. avec fig.

Brillant Ouvrage, où les Badauds

Pourront ouvrir des yeux nouveaux.

Pleurez, o *Melpoméne!* & riez, vous *Thalie!*

De voir sur vos autels les Feux de la folie.

Devant

Devant la Statique des Végétaux, de *M. Hales*, traduite de l'Anglois par *M. de Buffons*, à Paris 1735.

Ici l'amour de la Physique
Des Végétaux peint la Statique,
Pour l'interêt du genre humain.
Puissions-nous voir la Politique
Porter le Campagnard rustique,
A travailler ce Livre en main!

Devant le Traité de Westphalie, ou des
Negotiations, qui se firent à Munster &
à Osnabrug, pour établir la paix entre
toutes les Puissances de l'Europe &c. en
VI. volumes, par le *P. Bougeant*, J.

N'est pas trop mal, ce grand Traité transcrit,
Il doit fleurir au Temple de l'Histoire.
Père Bougeant! pour te faire mieux croire,
Que ne scus tu nous cacher ton habit!

Devant la Belle Vieillesse, ou les anciens
Quatrains de Pibrac & Maghieu, par
l'Auteur des Remarques sur le *D. de la
Rochefoucauld*. à Paris 1746.

Au bon Abbé de la Roche
Nous devons ce bon présent,
Vieux trésor, ici récent,
Que chacun l'aye en sa poche;
Sans remarquer, où l'Abbé
S'est dans sa glose embourbé.

Devant

Devant *Pamela* & devant la *Clarisse*
de *Richardson*.

Les Filles du bon Richardson,
En naissant, font fortune, & font par tout heureuses.
Mais après la belle saison,
Les Filles du bon Richardson
Eprouvent, quoiqu'à tort, le destin des Chanteuses.

Devant les Lettres d'une Peruvienne.

O Fille du Soleil! apprenez de ma belle
L'art de rendre à jamais l'amant tendre & fidele.

Devant les Lettres d'*Aza* ou d'un Peruvien.

Sur ces Lettres d'*Aza*, pourvû qu'on jette un œil,
Presque on ne plaindroit plus la Fille du Soleil.

Devant les Leçons de la Sagéſſe, ſur les dé-
fauts des hommes. à Paris 1743. en 3 Part.

Livre noble & falutaire,
Puiſſe tu, de jour en jour,
Devenir moins néceſſaire,
Ou ne ſervir qu'à la Cour!

Devant les Mémoires du Comte de *Bon-
neval*.

Contes à dormir deboût,
Tous ſans ſel, & tous ſans goût.

Devant

Devant la Spectatrice. (angloïse.)

S'il est vrai, que cette Heroïne,

Du Spectateur,

Est une sœur :

Ce n'est qu'une sœur utérine.

Devant l'Essai sur l'Homme, par *Pope*, tra-
duit en vers par Mr. l'Abbé *du Resnel*.

Oui, tout nous paroît bien, sous le Ciel où nous som-
mes,

L'Esprit croit ce qu'il lit en ce charmant Essai.

Consulte-t-on le cœur? il dit, en parlant vrai,

Qu'il est par tout des maux, qui font damner des
hommes.

Devant l'Essai sur la Critique, par les mêmes
Poètes, Auteur & Traducteur.

Sans doute, tout mauvais Poète

Est méprisable, en tout climat.

Le Faux-Critique n'est qu'un Fat,

Tout digne d'une aigre epithète;

Pourtant on trouve, en tout pais,

Des Faux-Critiques non haïs.

Devant la Boucle de Cheveux enlevée,
Poème heroï-comique de *Pope*.

La Boucle de Cheveux à Belinde enlevée,

Dans Londres, fit chanter *Pope*, encor jeune Orphée;

Et *Pope* convainquit le François étonné,

Qu'à tort on crût l'Anglois au Solide borné.

SUR

SUR
CANDIDE
OU
L'OPTIMISME.

Malgré sa grace piquante,
Un Bon-Mot ne prouve rien,

a très bien dit *Houdard de la Motte*. Disons après lui, que, malgré ses saillies mordicantes, *Candide* ou l'Optimisme, ouvrage nouveau de l'inépuisable M. de Voltaire, ne prouve rien.

Mais peut-être pourroit-il néanmoins debaucher à l'Optimisme quelques partisans respectables. C'est le but du chantre de Bourbon. Il peut espérer de l'atteindre, parce que les Philosophes ne voudront point écrire gravement contre sa brochure, remplie d'obscénités inexcusables. Les Gens du monde se garderont bien de prêcher l'Optimisme, en ces tems, où certes ils n'auroient pas les rieurs pour eux. Il faut avouer ainsi, que M. d. V. n'a point manqué le mérite de l'opportunité.

On se souvient du tems, que feu Madame la Marquise du *Chatélet* se fit instruire dans la Philosophie *Leibnitzienne & Wolfienne*, par feu Mr. *König*. * Que l'illu-

* Professeur en philosophie à la Haye, celui qui eut la fameuse querelle avec feu M. de Maupertuis, sur le *Minimum Actionis*, sur la Loi de l'Épargne.

l'illustre François fit imprimer ensuite ses Institutions physiques. M. de V. fut alors un disciple zélé de Leibnitz & de Wolff. Parlant de cette savante Marquise V. dit: "Elle croit avec le *grand Leibnitz*, que Dieu a créé le meilleur des Mondes possibles; & sans y penser, elle est elle même une preuve, que Dieu a créé des choses excellentes.," *Ipsè dixit.*

Il seroit difficile, à concilier les sentiments anciens avec le Poëme de M de Voltaire, sur la *Destruction de Lisbonne*. Aujourd'hui Candide nous declare le changement total des Principes & du Systeme. L'Optimisme, selon le Voltaire d' à present c'est la rage de soutenir, que TOUT EST BIEN, quand on est mal.

Remarquons que le grand *Leibnitz*, que le grand *Pope*, que le grand *Wolff*, celebres Triumvirs de l'Optimisme, dans le meilleur des Mondes possibles, se conduisirent, quelque fois, en Philosophes très inconséquents.

Je n'eu que quatorze ans, lorsqu'à Hannovre on trouva mort en son lit, le 14 de Nov. 1716. le célèbre Leibnitz, âgé de 70 ans. Cependant je me rappelle très bien les Grièfs perpetuels de cet admirable Génie, toujours mécontent des Souverains & des Prêtres de la Chrétienté. Leibnitz, Théologien, Philosophe, Jurisconsulte, Mathématicien, Astronôme, Physicien, Historien, Litterateur, Poëte & Politique, &c. n'auroit pas été mari de gouverner une partie de ce Monde parfait, &, selon lui, assez mal gouverné. Ceux qui en doutent, n'auront qu'à consulter ses Lettres aujourd'hui publiques. On y verra ses voyages, ses Correspondances, ses projets & ses efforts, pour unir les Lutheriens & les Calvinistes, contre l'Eglise Catho-

Catholique Apostolique Romaine. Les Hierarches ne devoient point entrer dans le plan du meilleur des Mondes. Leibnitz en auroit voulu extirper toutes les differences de Religion, pour n'établir qu'une seule Religion, véritablement *catholique*, c'est à dire générale & universelle. L'Introducteur des Monades auroit voulu anéantir tous les Systemes philosophiques, pour n'établir qu'un seule Philosophie, véritablement *catholique*, c'est à dire générale & universelle. Ce n'est pas tout: Le Savant universel vouloit bannir, très ferieusement, du Monde savant, toutes les langues usitées, pour n'établir qu'une seule langue, véritablement *catholique*, c'est à dire générale & universelle.

De tout cela, il résulte en bonne logique, que le Reformateur Leibnitz ne trouvoit pas TOUT universellement BIEN, dans le meilleur des Mondes imaginables.

Pope, l'incomparable Pope, à Londres protégea l'Optimisme, en vers ainsi qu'en prose. Dans son admirable Essai sur l'Homme, *Tout est bien sous le Ciel*. A Lausanne, le celebre M. de Crousaz ne voulut jamais croire, que TOUT CE QUI EST, EST BIEN. Il publia en 1737. un Examen, de l'Essai sur l'homme; & cet Examen, quoiqu'on en pense, est digne de bien d'Eloges. Il est vrai, que Mr. de Crousaz, n'entendant pas l'Anglois, sur la foi des Traducteurs de M. Pope, poussa les choses trop loin. Il supposa le Systeme de l'harmonie préetablie de Leibnitz, entierement adopté par le Poëte anglois. Sur quoi M. Warburton, zélé défenseur de Pope, n'épargna point le Philosophe de Lausanne.

Mr. L. de Racine en France, eut également de la peine à se persuader, que *tout est parfaitement bien*,

en ce bas Monde. M. Racine, le plus sublime des Poètes didactiques, le Chantre de la Religion Chrétienne, s'inscrivit également en faux contre le Systeme de Pope. Mais Mr. de Ramsai, & M. Pope lui même, trouverent, on ne sçait comment, les moyens de dissiper les scrupules de Mr. Racine.

Ici, on n'entrera point en ces belles, en ces savantes & obscures querelles. On se contentera d'observer, que Pope, trouvant tout bien sous le Ciel, ne laissa point de trouver l'homme, un animal tout majestueux & tout miserable. Par compassion, il l'honora de ses reproches, de ses reprimandes & de ses corrections. La reforme du Genre humain, reforme absolument necessaire, fit naitre uniquement l'*Essai sur l'Homme*, ce Poëme, où dès la première Epître, on nous assure fortement que tout est bien, après quoi on s'évertue à refondre les Hommes.

Cet Esprit de reforme attiroit souvent au digne M. Pope, de petites mortifications assez salutaires. Pour se moquer finement de Godefroy Kneller, fameux peintre allemand à Londres, (un peu trop épris du talent qu'il avoit d'embellir tous les portraits, qu'on lui faisoit tirer Pope, après avoir regardé tout au tour d'une chambre, pleine de belles, peintes par Kneller, Pope lui dit assez inconsiderément: "C'est dommage, Sir Godefroy, que vous n'avez pas été consulté à la Creation.," Sir Godefroy, regardant fixement Pope du haut en bas, repondit: "réellement j'aurois fait mieux certaines choses.,"

Notez, que le Poëte Pope
Fut beau comme Socrate, & bien fait comme Esope.

Il faut sçavoir encore, que l'Expression *expletive* dont Pope se servoit, par forme de juron, c'étoit:
Dieu

Dieu me corrige ! Un jour contestant avec un cocher de louage, il se servit de cette expression . . . Vous corrige ! dit le cocher, il y auroit la moitié moins de peine à faire un tout neuf. *

Pope, ce grand correcteur, auroit voulu rappeler en sa chere Patrie, la Religion Cath. Romaine; mais sur le pié commode, qu'il la professoit à Londres, & à sa belle campagne de *Twickenbam*. L'infailibilité papale, selon lui, est un hors-d'oeuvre impertinent, dans le meilleur des *Mondes*. Le pouvoir exorbitant, & les richesses immenses de l'Eglise, defiguroient horriblement le *Monde*, cet ouvrage absolument accompli. " Je *blâme* hautement, dit-il **, " les usurpations temporelles de l'autorité des Papes " & *deteste* l'injuste pouvoir, qu'ils s'arrogent sur les " Princes & sur leurs Etats. Je suis catholique dans " le sens précis du mot.,,

Tout n'est donc pas bien sous le Ciel, sur la Terre dans l'Eglise. Le Philosophe qui *blâme* hautement l'autorité du Chef de son Eglise; qui *deteste* l'injuste pouvoir de ce Chef; est un Philosophe mécontent & de l'Eglise & de ce Monde. De quel front peut-il soutenir en même tems, que tout ce qui est, est bien? Certes il est fort plaissant, que deux Heros de l'Optimisme, l'un Luthérien, l'autre Catholique Romain

G 3

* *V. the World*, le Monde, par Adam Fitz Adam feuille period. & traduite en franc. T. 1. Disc. L.

** Dans une lettre du 20 de Nov. 1717. *V. Oeuvr. divers.* de Pope T. V. p. 96. Cependant en Angleterre, le terme de Papiste n'est point injurieux, comme en d'autres pais: les Cath. Romains se donnent eux-mêmes ce nom là: ainsi Pope, dans un certain sens, n'etoit rien moins que Papiste. Le Hazard voulût pourtant, qu'il eut le nom anglois Pope, c'est à dire Pape en françois.

main, s'érigèrent en Reformateurs, & chacun de sa propre Eglise! On peut dire, sur tout du brave Pope, qu'il avoit une Epée à deux tranchants: de l'un il defendoit l'*Optimisme du Monde*, tandis que de l'autre il tomboit sur le *Pessimisme de l'Eglise*. Pope avoit de surplus un Sabre bien affilé, dont il ne se servoit pas mal, contre les sots méchants, & les *Dunces* séculiers de l'Angleterre. Dans le meilleur des Mondes possibles, le *Duncery* regnoit furieusement, selon le même Pope. Pour écarter les foux & les coquins, suivant son propre aveu, il écrivit de sanglantes Satires, & nommément sa *Dunciade*,

Indigne & foible soeur de la noble Iliade.

Wolff, le célèbre Wolff, en marchant sur les traces de Leibnitz, ne manqua point d'appuyer, de toutes les forces philosophiques, les Systemes de son Précurseur. Que *Dieu me corrige*, si je manque ici de respect à l'harmonie préétablie, qui n'entre point en mon sujet. J'observerai seulement que Wolff, mon respectable Ami, ne pensoit pas toujours, qu'en ce bas Monde, tout alloit le mieux du Monde. Le jour, par exemple, qu'il reçut l'ordre royal de quitter le pais qu'il habitoit, en vingt & quatre heures de tems, sous peine d'être pendu: Wolff se comporta en Philosophe. Mais il pensa avec le prophane Vulgaire, que tout n'étoit pas bien, sous un Ciel, où les Philosophes étoient sujets à être pendus, sur la simple accusation de quelque Prêtre ignare. Pouvoit il voir, ou songer seulement à une Potence, sans abjurer secrètement son dur Optimisme? l'amitié me defend d'apporter d'autres preuves de son mécontentement du meilleur de tous les Mondes. Le Précepteur du genre humain se plaignoit, non rarement, de la méchanceté de ses disciples. Ce fût, surtout vers la fin de ses jours moins brillants, que notre Philosophe jugea

jugea bien sainement de notre Globe. Il mourût en Chrétien, en Philosophe très persuadé & convaincu, que ce Monde ne valoit rien, & que ses Prêtres étoient des Prêtres dignes de reforme.

Leibnitz & Wolff nâquirent dans une obscure mediocrité: Le dernier fût fils d'un brasseur de Breslau, selon son Biographe; * d'autres disent que son père étoit cordonnier. Leibnitz & Wolff, ces deux grands hommes, ne dûrent au moins rien à leur naissance, ils furent annoblis sur le merite.

Pope, sorti d'une famille angloise & Cath. romaine, n'eut pas des parents surchargés d'eclat & de richesses. Leibnitz, Wolff & Pope s'arrachèrent de leur obscurité au moyen de leurs plumes. Contre sa coutume, contre ses usages, contre son goût décidé, la Fortune favorisa ce noble Triumvirat, & lui permit d'amasser des richesses; c'est à dire pour les heritiers.

Il n'est donc pas fort étonnant, que ces Triumvirs trouverent *tout bien* en ce Monde éblouissant, où ils se trouverent *si bien*, contre leur attente naturelle. La fortune a produit bien d'autres Systèmes,

Lorsque nôtre Sauveur vint en nôtre Monde, pour le sauver: Optimisme! où étois-tu? Le Sauveur, chassant d'un certain temple, *ceux qui y vendoient, & ceux qui y achettoient*, ne trouva point ce temple le meilleur des temples possibles; mais une caverne de voleurs. Lorsque Luther & Calvin entreprirent de reformer l'Eglise Romaine: Ils ne dirent point: Tout est bien en cette Eglise. Les Missionaires, qui vont à la Chine & aux deux Indes, où en d'autres climats, pour y convertir des payens, n'y enseignent

G 4

point

* M. Godsched cel. Prof. à Leipsic & zélé Wolfien.

point l'Optimisme, le Système des Triumvirs. Ils s'efforcent de prouver, que Tout est MAL dans le Monde payen ou idolâtre. En effect, les payens prendroient pour des foux à lier, des gens qui prêcheroient à la fois l'Optimisme & la Reforme.

Quoiqu'il en soit, M. de Voltaire, autrefois grand Partisan de Leibnitz & de Wolff, déclare enfin, sur le bord du lac de Genève, ses veritables sentimens. Il faut lire son *Candide*. On auroit tort d'en faire un Extrait en Journaliste. La Satire continuelle n'en est guere susceptible. Au moins on conjure le Lecteur, paresseux ou prévenu, de lire le Chapitre XXVI. où *Candide* & *Martin* souppent avec six Ex-Monarques, qui, dans un même cabaret, passent un Carnaval comiquement à Venise; & y sont suivis de quatre Alteses Serenissimes, chassées de leurs Etats, par le sort de la guerre.

Ce Chapitre mordicant me fait ressouvenir d'une Epigramme caustique, dont M. d. V. accoucha après le couronnement imperial de Charles VII. la voici:

Stuard, chassé par les *Anglais*,

Dit son Bréviaire en Italie.

Stanislas, Roi des *Polonais*,

Fume sa Pipe en Autriche.

Charles, aux depens des *Français*,

Vit à l'Auberge, en Germanie:

Peuples! célébrez à jamais

Cette nouvelle Epiphanie!

Il est clair, que l'histoire ancienne & moderne ne favorisent point le système, dont il s'agit. Je doute que

que l'histoire de notre siècle fournisse aux Leibniziens de quoi triompher sur l'Article. Toujours voici une Remarque, qu'on lit dans les Memoires du Duc de Villars 1728. T. III. en ces termes.

“ Dans le présent siècle, on a remarqué une chose assez singuliere, qu'on ne trouve point dans les autres (Siècles) c'est de voir à la fois deux Rois & deux Souverains des mêmes Etats: sçavoir:

Deux Rois d'Espagne.

Deux Rois d'Angleterre.

Deux Rois de Pologne.

Deux Rois de Sardaigne.

Deux Empereurs en Turquie.

Deux Sophis en Perse.

Après des Spectacles pareils, en verité, on devoit permettre aux Esprits foibles, & principalement aux Babiolistes de mon calibre, de prendre ce Monde pour un Théâtre, où bien de pieces, tragiques & comiques, pourroient être mieux représentées. Nous ne reprochons rien à l'Architecte de ce Théâtre, absolument sans le moindre défaut, le meilleur de tous les Théâtres, qu'on puisse imaginer. Nous prenons seulement la liberté de dire, que certains Comédiens, qui représentent sur cet admirable Théâtre, sont des gens, qui presque toujours jouent mal de méchantes pieces: Quoi! veut on que j'admire une Tragédie ou une Farce miserable, uniquement parcequ'elles ont été jouées sur un Théâtre excellemment bien bâti? Nous convennons volontiers, que tout est imparfait en ce Monde: s'en suit-il que ce Monde soit parfait? O pourquoi sublime Jeremie! écrivis-tu des Jeremiades? Job! pour quoi te plains-tu? Si tout à Rome étoit bien, du tems de

St. Paul, (selon le système) l'Apôtre eut tort d'écrire aux braves, aux valeureux Romains, des Epîtres si véhémentes. Si . . . mais ne nous égare point, dans le meilleur des Mondes. Disons, à peu près, de notre Globe, ce que *Pavillon* dit de la Hollande:

*Rien n'est plus joli que les Villes,
Et rien n'est plus grossier que sont les habitants.*

Disons avec plus de vérité:

*Rien n'est si parfait que nos Mondes,
Et rien n'est si mauvais, que sont les habitants.*

APOSTILLE.

Le Public vient de lire dans l'Année Littéraire* que *Candide* ou l'*Optimisme*, supposé traduit de l'Allemand de M. le Dr. *Ralph*, ne sçauroit être du Poète fameux, au quel on l'attribuë. Pour le prouver M. *Freron* n'employe que les propres écrits et les anciens principes de ce Prince des Poètes modernes. Cette Satire est si ingénieuse, qu'on devoit la joindre au *Candide*, en quelque nouvelle Edition. M. *Freron* ne sçauroit s'imaginer, que M. de *Voltaire*, homme si jaloux de la considération, qu'il a toujours regardée comme le seul patrimoine des Lettres, aille à 65 ans passés, y renoncer, & imiter ces jeunes gens, dont il parle, & qui ayant commencé par donner de grandes esperances & de bons Ouvrages, finissent par n'écrire que des sottises.

BERE-

BERENICE.

On ſçait aujourd'huy, qu'une grande Princeſſe * engagea ſecretement le Sophocles & l'Euripide françois, à mettre ſur leur Théâtre *les Amours de Titus & de Berenice*. Ces Amours ſans doute ne plurent guère à ces grands Auteurs tragiques. Cependant ils obeïrent, ſans que l'un fut inſtruit du travail de l'autre. *Corneille*, déjà vieux & chagrin, produiſit une Tragi-Comédie, qui n'eut pas un grand ſuccès; malgré bien de belles ſcenes, qu'on lit encore avec beaucoup de plaifir. *Racine* produiſit ſa Tragedie. Elle eut tout le ſuccès imaginable, en dépit de tous ſes Cenſeurs, à la tête des quels l'Abbé de *Villars* ſe diſtingua par des railleries picquantes. *Chappelle* ſe diſpenſa d'applaudir; & *Despréaux* diſoit que ſ'il s'etoit trouvé avec la Princeſſe & avec *Racine*; il auroit bien empêché ce dernier de donner ſa parole. *Racine* avoit trouvé le moyen d'intereſſer la perſonne du Roi, en plus d'un endroit de ſon Ouvrage. ** La Cour voyoit en *Titus*, Louis XIV. & Louis XIV. aimoit à ſe retrouver en *Titus*. En faveur de ce trait ingénieux, on n'écoula point les criallerics des Cenſeurs, qui furent bientôt réduits à ſe taire.

Cependant, malgré les belles Scenes de *Corneille* & de *Racine*, le Public peu à peu ſ'eſt laſſé de *Titus* & de *Berenice*. Sur quoi, Mr. *Rouſſeau*, Citoyen de Geneves établi à Paris, a tracé un nouveau Plan de cette Tragedie: "Ce Plan eſt, que *Titus abdique*
l'Em-

* Voyez Oeuvr. de Mr. *Racine* T. I. p. 46. ſix. Edit. d'Amſt.

** Sur tout en ces deux vers:

En quelque obſcurité que le Ciel l'eût fait naître,
Le Monde, en le voyant, eût reconnu ſon Maître.

“ l'Empire, pour aller avec Berenice vivre heureux
 “ & ignoré dans un coin de l'univers.

Mr. Freron, adverfaire perpetuel de tous les Rouffeaux en vie, n'approuve point le Plan propofé “ l'effet infallible qui refulteroit de la nouvelle Berenice, “ c'est, dit Mr. Freron, * que nous regarderions Titus comme un lâche, de facriquer le bonheur du “ Monde à fon bonheur particulier; c'est que nous “ ferions offensés, humiliés, de l'avoir plaint & effimés, pendant cinq Actes, combattant fa passion “ par fa vertu, & de le voir céder honteusement à “ fa foibleffe; tout au moins ferions nous très indifférents fur les plaisirs qu'il va goûter; il n'exciteroit “ en nous ni admiration, ni terreur, ni pitié.,,

J'ose aller bien plus loin encore: plus hardi qu'un Freron même, j'ose avancer, que Berenice n'est plus pour nous une Heroine théâtrale. Si le Public s'est dégoûté de Berenice, ce n'est pas la faute des Poètes, c'est la faute des Historiens. C'est la faute de Bayle, sur tout. En fon Dictionnaire, il regala Berenice d'un article, qui gata les pieces de Corneille & de Racine. Elles tomberent, à mesure que le livre de Bayle fit fortune. Avant lui, les gens de quelque Lecture n'ignorerent point, que cette Reine, par *Juvenal* deshonorée, ne merita jamais les regards de Titus. Mais depuis que Bayle est entre les mains de tout le Monde; depuis que les femmes fçavent par coeur la vilaine histoire de Berenice, on n'a plus que du mépris pour elle.

Si, selon le nouveau Plan de Mr. Rousseau, Titus abdiquoit l'Empire; si Titus épousoit Berenice: Il en refulteroit, non seulement l'effet infallible, par M. Freron

* Année Littéraire 1758. T. VIII. p. 316.

Freron indiqué: mais encore nous aurions une indignation horrible pour l'Empereur, deserteur du Trône imperial; & pourquoi? Pour épouser une Juive prostituée, qui Veuve libertine de son Oncle; Maitresse incestueuse de son Frère; Femme d'un Roi encore vivant, qu'elle abandonna par libertinage, ne merita point d'épouser, en troisiemes nœces, un muletier de Vespasien.

Si Corneille & Racine eussent pû prévoir, que Bayle, un jour, formeroit ce bel Article: ils se seroient bien gardés, malgré toutes les Princesses, de mettre Berenice sur leur Théâtre. Racine, l'illustre Racine, y songea si peu, que dans les premières représentations de sa Tragédie, Berenice étoit, non Juive, mais toute payenne, & bravement idolâtre.*

Cependant on ne songe point ici, à décourager les Poètes tragiques. Un beau génie surmonte des obstacles, qu'un esprit borné croit invincibles. La connoissance du métier a d'admirables ressources contre les critiques, fondés sur la connoissance de l'histoire. Nous permettons à nos Poètes de légères altérations, de petites additions, des anachronismes mêmes. Malgré ces avantages, les Poètes dramatiques seroient plus heureux, si leurs Lecteurs & Spectateurs étoient moins instruits, & avoient moins d'attention à certaines Epoques. Dès mon enfance, par exemple, j'ai beaucoup aimé le *Comte d'Essex*, le Chef-d'oeuvre de Th. Corneille. Le Comte d'Essex m'a couté bien de larmes, je l'avoie avec plaisir. Dès le jour, que la Chronologie m'apprit, que la Reine *Elisabeth* étoit âgée de 68 ans, lorsqu'elle prétendit encore être tendrement idolâtrée par Essex: je n'ai plus pleuré, je l'avoie encore. Il me
semble,

* Voy. L. Rac. T. I. p. 47.

semble, qu'il vaut mieux perdre honorablement la tête sur un échafaut, que de faire l'amour à une carcasse royale.

Revenons à Berenice. Il seroit à souhaiter pour elle, & pour bien d'autres, que le Public n'eût point de chroniques scandaleuses. Il faudroit se faire quelque illusion là-dessus, tout comme on s'en fait en certains mariages particuliers. Il faudroit supposer, que la méchanceté des Historiens & des Poëtes satiriques, ne sçauroit empêcher une belle Reine d'être une Heroïne théâtrale. Racine n'a cité que Suetone. Tenons-nous à cet Historien, digne de foi: Voilà Berenice digne d'être Imperatrice Romaine, & Epouse de l'adorable Titus. De cette façon, il y auroit moyen de rehabiliter, sur le Théâtre, l'habile Amante de Titus. Mais, au nom de Melpoméne, qu'on ne s'avise point de prendre le Plan du Philosophe Genevois. Cet Ennemi du Théâtre, homme d'ailleurs plein d'esprit, de sçavoir & de mérite, doit être suspect. Le bon sens s'oppose à l'Hymen du Couple en question, tout autant que l'Histoire Romaine. On présente au Lecteur le Dialogue suivant. Peut-être pourroit-il fournir quelque idée plus heureuse, & plus conforme à l'Histoire & aux Loix du Théâtre

TITUS & BERENICE,

DIALOGUE.

BERENICE.

Ne craignez point, Seigneur! les reproches amers
D'une Reine, insultée aux yeux de l'univers.

Soyez,

Soyez, en m'immolant à Rome, à ses caprices,
 Soyez du Genre humain, cher Titus! les Delices;
 Meritez ce furnom: puissiez vous le porter
 Jusqu'au dernier des jours, que l'homme doit compter.
 Vous possediez mon cœur, je possedois le vôtre,
 Dieu ne destinant point ces deux cœurs l'un pour l'autre,
 Seigneur, je pars en Reine. Oublions, que l'Amour
 Nous promet tant de fois de nous unir un jour.

TITUS.

Qu'entends-je, justes Dieux! que faut-il que j'oublie?
 Faut-il, à ses sujets, que Titus sacrifie
 Sa gloire & son bonheur? Non, Reine, à votre main,
 Je dois sacrifier tout l'Empire Romain,
 Et descendre d'un Trône, où, sans vous, en parjure,
 J'offencerois enfin les Dieux & la Nature;
 Mes serments sont sacrés, vous reçûtes ma foi;
 Par tout vous serez Rome & l'Univers pour moi.

BERENICE.

Cédez, non aux Romains, mais à la Providence,
 Elle semble improuver cette illustre Alliance;
 Au Trône des Césars, quand vous regnez, Seigneur,
 Que les Loix de l'Empire enchainent l'Empereur;
 Dégagé des Serments, que l'Amour lui fit faire,
 Que Titus soit César, non un Amant vulgaire.

TITUS.

Tout autre que Titus pourroit de la Leçon
 Tirer, à vos depens, un indigne soupçon.

Je

Je suis juste, Madame. Au repos de ma vie,
 Je vois que Berenice à tort se sacrifie:
 Par un trait magnanime, ou plutôt inhumain,
 Vous refusez Titus & l'Empire Romain.
 A regret toute fois ici je dois vous dire,
 Epousez l'Empereur, pour l'amour de l'Empire,
 Ou si Rome vous choque, ou ne vous touche plus:
 Loin du peuple Romain, donnez vous à Titus;
 Toujours nous regnerons, où nous vivrons ensemble.

BERENICE.

Ah! Seigneur, que pour vous, en ce moment,
 je tremble:
 Je dois vous déclarer, que le peuple Romain
 M'offrirait votre Trône & son Titus envain.
 Je ne puis être à vous, si je ne puis détruire
 Les Traîtres, par les quels vous vous laissez séduire
 Je n'ose les nommer.

TITUS.

Daignez les nommer tous,
 Madame, & dès ce jour, ils feront loin de nous;
 Quiconque vous déplaît a cessé de me plaire,
 Quels sont mes séducteurs, & quel est ce mystère?
 Quoi! je suis le plus grand, me dit on, des mortels,
 On voudrait m'ériger un temple & des autels,
 Je suis cheri de Rome, & dans le rang suprême,
 On voudrait m'arracher une Reine qui m'aime?

BERE-

BERENICE.

Si le Ciel n'y consent, le faite des Grandeurs,
 Seigneur, ne fit jamais la fortune des cœurs.
 Sçachez que Polémon, ce Roi de Cilicie,
 Pour obtenir ma main, à son idolâtrie
 Renonçant par amour, je crûs que ce grand Roi
 Adoreroit toujours l'objet de notre foi.
 Mais ce Prince coupable, aux idoles fidele,
 Devint un Apostat, à sa honte éternelle ;
 Et je me vis reduite à rompre un noeud sacré,
 Par ce prophane Epoux ainsi deshonoré.
 C'est m'expliquer, Seigneur! voyez si Berenice,
 En fille de Sion, peut être Imperatrice?
 Ou voyez si Titus, loin d'être ambitieux,
 Sçait quitter, par amour, & son Trône & ses Dieux?
 Je ne suis point Esther : J'exige un sacrifice :
 Il faut n'avoir qu'un Dieu, pour être à Berenice.
 Les idoles, Seigneur, qu'on vous fait adorer,
 Sont des monstres pour moi, qu'on ne doit qu'abhorrer.

TITUS.

Lorsque je détruisis sur l'ordre de mon Père,
 Votre peuple, & la ville à ce peuple si chere,
 On ne declara point, que pour plaire à vos yeux,
 Il falloit être Juif, & détester nos Dieux ;
 Si ce n'est qu'à ce prix, que la main sçait se vendre,
 Sans accepter mon cœur, il falloit me l'apprendre.

BERENICE.

J'osai, Seigneur, j'osai me flatter que Titus,
 En me portant un cœur plein de tant de vertus,

H

Prent-

Prendroit mes sentiments, & quitteroit fans peine
 Les Rêves de Numa, ces objets de ma haine.
 J'ai dû nourrir l'efpoir, que Titus amoureux,
 Pour fe voir mon Epoux, cheriroit nos Hébreux,
 En deviendroit le Père, & detruiroit dans Rome
 Son culte pueril, opprobre d'un grand homme.

TITUS.

En vous aimant, je n'ai que le bonheur d'aimer,
 Comment avez-vous pû, Madame, préfumer,
 Que de Jerufalem le destructeur horrible

BERENICE.

Que ne croit point l'amour? tout lui paroît poffible.
 Quand il fçait tant de fois, Seigneur, vous propofer
 De perdre votre fceptre, afin de m'époufer,
 Reconnoiffez l'amour; qu'il vous exhorte encore
 A ne plus adorer que le Dieu que j'adore.
 Se peut-il, que Titus foit lent à concevoir,
 Que pour forcer le peuple à remplir fon devoir,
 Les premiers Rois de Rome inventerent des fables,
 Que les prêtres menteurs rendirent respectables!
 Seigneur! defiez-vous du culte ingénieux,
 Où le peuple gemit fous des chefs fpécieux,
 Où le prêtre impudent fait naître des miracles,
 Et, du haut d'un Trepîé, debite fes oracles.
 Surtout, Seigneur, fur tout, fçachez vous méfier
 Du Pontife impofant, qui fçait defier;
 Qui, rempliffant le Ciel de Deités frivoles,
 Charge la terre encor d'infipides idoles.

L'a.

L'avare politique ose en tout tems forger
 Quelque Fantôme, propre à la bien proteger,
 Et le peuple credule, imbecille & timide,
 De Penates nouveaux en tout tems est avide;
 Pour l'interêt des grands, vôtre culte établi,
 Est de l'Esprit humain le chef-d'oeuvre accompli.
 Vos temples somptueux, où, par une eau lustrale,
 Rome se purifie, & vit dans le scandale;
 Ces temples, où vôtre or, vos cierges, vôtre encens,
 Et vos lampes sans nombre étouffent le bon-sens,
 Où tant de dons votifs, de tableaux & d'images,
 De vos Flamens rusés montrent les brigandages;
 Ces temples enrichis, ces Flamens fortunés
 Devroient parler enfin à vos yeux fascinés.

Vous palissez, Seigneur! les verités offensent
 Des Grands accoutumés à croire, sans qu'ils pensent.
 Qui voudroit dévoiler, si ce n'est mon amour,
 Les scelerats sacrés, unis en votre cour?
 Sur vos tristes erreurs, dans le rang où vous êtes,
 Les langues des amis seront toujours muettes.
 Quel Etre audacieux voudroit vous démontrer,
 Que l'homme s'avilit, osant idolâtrer
 A la face du Ciel, à l'aspect de la Terre,
 Des blocs d'or & d'argent, ou d'argille ou de pierre?
 Peu-ton, sans indigner, trouver un Empereur,
 Aux piés d'un statue, enfant d'un vil sculpteur?
 Il est un livre saint, pour nous Dieu fit l'écrire,
 C'est-là prouver déjà, que l'homme doit le lire.

H 2

L'hom-

L'homme y trouve à la fois les loix de l'Eternel,
 Et si l'homme obeit; quel heureux immortel!
 Seigneur! ce livre seul vaut l'Empire du monde.
 Ah! cherchez y sur quoi notre bonheur se fonde.
 Seigneur, il n'est qu'un Dieu, mais terrible & jaloux,
 Quoi! ne fera-t-il point, Titus! connu de vous?
 Ah, faut-il que Titus du monde soit le maître,
 Les délices du monde, ô Dieu! sans te connoître!

TITUS.

Vous pleurez, Berenice! épargnez moi ces pleurs,
 J'en suis sans doute indigne, au comble des malheurs.
 Des Dieux de mon Païs j'entrevois l'imposture;
 Du Dieu, que vous servez, j'ignore la nature;
 Et s'il faut là dessus m'expliquer entre nous,
 O Reine! en ce moment, je n'adore que vous.
 Pourtant, de quelque amour que l'ame soit éprise,
 Ne vous attendez point que Titus tyrannise;
 Rome est votre Rivale, & loin de l'abîmer,
 Je vous préfère à Rome, & j'ose encor l'aimer.
 Je descends volontiers d'un trône méprisable,
 Où, sans vous, je serois un parjure coupable,
 Où, regnant avec vous, je serois criminel;
 Je vous immole enfin le trône, non l'autel.
 N'exigez rien de plus, & suivez mon exemple,
 Madame, unissons nous, mais sans changer de temple;
 L'hymen est monstrueux, quand il étend ses Droits,
 Sur les cultes divins, jusqu'à s'en faire un choix.
 Adorez votre Dieu; souffrez que Rome adore
 Ses Dieux, ou vrais ou faux, que le Public implore.

Pour

Pour être, par hazard, Empereur des Romains,
 Suis-je en droit de regner dans les cœurs des humains?
 De cent cultes divers quel est le meilleur culte?
 Si l'homme ose en juger, c'est le Ciel qu'il insulte;
 Le Ciel se plaît sans doute à ces cultes divers,
 Sans quoi, le meilleur culte uniroit l'univers.
 Pour prix de votre foi, demandez cet ouvrage,
 Ma Reine! à votre Dieu, tout pouissant & tout sage.
 Si votre Dieu, si bon, ne veut point l'accorder,
 Vous convient-il, Madame, à me le demander?
 Il n'est point de pouvoir, qui ne soit tyrannique,
 Au moment qu'il flétrit la liberté publique,
 Et s'il est des Climats, où l'usage inhumain
 Donne le choix des Dieux au choix du Souverain;
 Je veux, que sous mon regne, & l'esclave & le maître
 Soient libres dans le culte, autant que je sçai l'être.

BERENICE.

Regnez, César, regnez. A ces grands sentiments,
 Je cede tous mes droits, acquis par vos serments,
 Nos cœurs s'étoient unis, seduits par l'esperance,
 Leurs nœuds ne sont rompus que par la providence,
 Dieu défend que Titus soit jamais mon époux:
 A ce Dieu j'obeis. Je pars digne de vous.



CATALOGUE
DE
CHANOINES CELEBRES,
DANS LA
REPUBLIQUE DES LETTRES.

Nemo ignavia immortalis factus.

SALL. BELL. JUGURT.

AVANT PROPOS.

Un Chanoine malade, qui ne pouvoit ni etudier, ni demeurer oisif, s'amusa à compiler le petit Catalogue qu'on va voir, mais qu'il ne faut pas lire; parce qu'il n'est pas raisonné, & devoit l'être. Le Chanoine se chargea de ce travail mécanique, pour la consolation de certains *Fideles*, étrangers dans la Republique des Lettres. Ils s'imaginent que tous les Chanoines croupissent dans l'ignorance, dans la fainéantise & dans la mollesse. Pour prouver le fait, on cite des satires, & sur tout le *Lutrin* Poëme de *Boileau Despréaux*. Il a dit que

Les Chanoines vermeils & brillants de santé,
S'engraissent d'une longue & sainte oisiveté.

Ces deux vers sont excellents; mais ils n'empêchent pas qu'on ne trouve des Chanoines, non vermeils, & sans santé; qui s'amaigrissent en de longues, en de bonnes, en de saintes Etudes. L'histoire litteraire est

est la moins fabuleuse de toutes les histoires prophanes. Les Bibliothèques sont ses Archives, où le Public peut recevoir sans peine les preuves les plus authentiques. Une bonne Liste de Chanoines, savants & distingués par leurs ouvrages immortels, est donc la réfutation la plus propre, à fermer la bouche aux déclamateurs laïcs, qui, Echos éternels du Juvenal de la France, médifent en censeurs mal instruits, & ne découvrent que leur propre ignorance.

On sçait assez que Despréaux étoit réellement, & ce qu'on appelle au pié de la lettre :

Limaçon à la Cour, Scorpion au Parnasse.

Il haïssoit cordialement *Boileau* son frere, & l'Abbé *Cotin*, qui tous deux étoient Chanoines, & gens de mérite. *Cotin*, par le scorpion picqué à tout propos, étoit de l'Académie française; il sçavoit " les " langues, & étoit chéri dans les plus illustres com- " pagnies, où l'on ne faisoit guère accueil qu'au " mérite. Il prêcha 16 Carêmes dans les meilleures " chaires de Paris;,, & ses ouvrages en vers & en prose lui ont valu un article très honorable dans le Dictionnaire historique portatif de Mr. *Ladvocat*. Ainsi les satires de Despréaux ne sont pas des démonstrations géométriques. Pour disculper malicieusement le Poète; on pourroit compiler d'énormes catalogues de Chanoines, dignes objets de la satire. Mais des listes pareilles, seroient plutôt deshonorantes pour les Papes, les Empereurs, les Rois, les Princes, les Souverains, & généralement pour tous ceux, qui conferent des Chanoines à des sujets indignes d'en occuper. Les Fondateurs des Eglises cathédrales & collegiales, ne les fonderent point, pour engraisser

Des Chanoines Ewvards d'abstinence incapables.

Sans la connoissance du Grec & du Latin, au bon vieux tems, point de Chanoinie, point de Canonicat, point de Prébende. Pourquoi dispense-t'on, en nos jours, de la connoissance des langues savantes, ceux qu'on pourvoit de Benefices? Les satires, qu'on lâche contre le haut Clergé, ignorant & sans mœurs, rejaillissent toutes sur les Souverains de ce Clergé. On ne sçauroit blâmer l'idiot, qui, pour mieux subsister, accepte une Prélature ou une Chanoinie, qu'on lui offre, contre l'esprit des Statuts, dont il se moque.

La Republique des Lettres se glorifie cependant d'avoir eu, & d'avoir encore, des citoyens Chanoines, qui lui font honneur. Plus d'un de mes lecteurs sera surpris d'apprendre ici, que le Chanoine, le plus illustre & le plus respectable, fût un Chanoine . . . devinez . . . un Chanoine Polonois. L'Europe entière, à fraix communs, devoit lui ériger des statues, dans toutes les grandes villes. Faut-il que je le nomme? Sans doute, puisqu'on peut posséder parfaitement l'histoire littéraire, & néanmoins avoir oublié, que COPERNIC, l'immortel COPERNIC, fût Chanoine. A Thorn, ville de la Prusse royale, ce grand homme nâquit l'an 1473. Bon Philosophe, & bon Medecin, il fit un voyage en Italie, & devint Professeur en Mathematiques à Rome. De retour en son pais, il obtint de *Luc Watzelrod*, son Oncle maternel, une Chanoinie, dans l'Eglise de *Warmie*, dont cet Oncle étoit Evêque. Ce fût alors, qu'à l'ombre de sa cathedrale, Copernic composâ & publia son divin ouvrage de *Motu octavae Sphaerae*, etablissant son systeme du soleil immobile (*sta sol*) & du mouvement de la terre.

Je n'en dirai pas d'avantage, parce que je ne suis qu'un Babioliste; que les savants n'ignorent point, ce que

que je pourrois dire là-dessus; & que les ignorants ne meritent pas que là-dessus je les instruisse; Copernic est au dessus de mes eloges.

Décide maintenant, équitable Public!

Si le fier Despréaux valût ton Copernic?

On prie encore le Public de considérer, que dans le Ceremonial Romain, l'Empereur est reçu Chanoine de St. Pierre. Les Comtes d'Anjou dans l'Eglise de St. Martin de Tours; aussi bien que ceux de Nevers. Que les Rois de France sont Chanoines de l'Eglise de St. Hilaire de Poitiers, de St. Julien du Mans, de St. Martin de Tours, d'Angers & de Chalon. Les Ducs de Berri, Chanoines de St. Jean de Lyon. Les Comtes de Chatelu premiers Chanoines d'Auxerre, & que Humbert, Dauphin de Vienne, étoit Chanoine de la grande Eglise. (Du Cange & Moreri.) Les Rois d'Espagne sont toujours les premiers Chanoines de la Cathedrale de Barcelone. Charles III. prit possession de la Prébende le 18 d'Oct. 1759.

C A T A L O G U E

D E

CHANOINES CELEBRES.

- Abbadie*, Doyen de Killalow en Irlande.
Abbot, George, Chanoine & Doyen de Winchester,
 Archevêque de Cantorberi.
Adam de Bremen, Ch. à Bremen.
Adam de Muremuth, Ch. de St. Paul à Londres.
Adrien VI. le Pape, Ch. de Louvain.

H 5

Ala-

- Alabaster*, Guillaume, Ch. de S. Paul à Londres.
Albert d'Aix, Ch. d'Aix la Chapelle.
Aldrich, Doy. à Oxford.
Alegrin, Jean, Ch. & Doy. d'Amiens, Card. & Patriarch
 de Constantinople.
Alen, Guill. Ch. d'Yorck & Cardin.
Ales, Alex. Ch. de S. André en Ecoffe.
Alfonse, Paul, Ch. à Segovie Ev. de Burgos.
Alfred, Ch. d'Yorck.
Amand du Castel, Ch. à Tournay.
Ammirati, Scipion, Ch. de Florence.
Amour, Guill. de St. Ch. de Beauvais.
Andlo, Pierre d', Ch. à Colmar.
Anselme de Laon, Doy. de Laon.
Anselme de Liege, Ch. à Liege.
Anseus, Henri, Ch. à Munnic.
Antelmi, Joseph, Ch. de Frejus.
Antonio, Nicol. Ch. de Seville.
Arnauld, Henri, Ch. de Toul.
Arnoul, N. N. Ch. à Hildesheim & à Lubec.
Arnoul de Wezel, Ch. à Cologne.
Atterburi, Franc. Ch. de Westminster, Ev. de Ro-
 chester.
Avila, Sanche d', Ch. d'Avila, Ev. de Plazencia.
- Babin*, Franc. Ch. d'Angers.
Bajus, Michel, Doyen de Louvain.
Balli, Joseph, Ch. de Bari.
Balüe, Jean, Ch. d'Angers, Cardinal.
Barreiros, Gasp. Ch. d'Évora.
Basfin, Bern., Ch. de Saragoffe.
Baten, Henri, Ch. de Liege.
Baudouin, Ch. de Laval.
Bay, Jaq. Doy. de Louvain.
Bedell, Guill. Ch. à Norwich, Ev. de Killmore.
Begaut, N. N. Ch. de Nimes.

Bell,

- Bell*, Jean le, Ch. à Liege.
Bellay, Joachim du, Ch. à Paris.
Benedicti, Jean, Ch. de Breslaw & de Cracovie.
Berni, Franc. Ch. de Florence.
Berthault, Pier., Ch. de Chartres.
Beuf, le, Ch. d'Auxerre.
Beyerlinck, Laurent. Ch. d'Anvers.
Bianchini, Franc. Ch. de St. Marie de la Rotonde &c.
Bignon, Jean Paul, Doy. de St. Germain l'Auxerrois.
Binsfeld, Pier. Ch. de Trêves.
Blanc ou Blanco, François le, Ch. d'Oviedo & de Palen-
 lenza, Arch. Evêq. de St. Jacq. en Galice.
Bocquillot, Laz. André, Ch. d'Avalon.
Boileau, Jacq. Ch. de la St. Chapelle à Paris.
Boileau, Jean Jacq. Ch. de St. Honoré à Paris.
Borrich, Olaus, Ch. à Lunden.
Boniface VIII. Pape, Ch. de Lyon.
Bosi, B. du, Ch. de Beauvais.
Bossuet, Jacq. Ben. Ch. de Metz, Evêque de Meaux.
Boucher, Jean, Ch. & Doyen de Tournai.
Bouchot, Ch. à Pont à Mousson.
Bourbon, Nicol. Ch. de Langres.
Bramhal, Jean, Ch. d'Yorek & de Rippon, Primat
 d'Irlande.
Braun, George, Doy. de N. D. à Cologne.
Bredenbach, Tilmanus, Ch. d'Anvers & de Cologne.
Brenz, Jean, Ch. à Heidelberg.
Brodeau, Jean, Ch. de Tours.
Brun, Conrad, Ch. d'Augsburg.
Bruno, St. Ch. de S. Cunibert à Cologne, Fonda-
 teur de l'ordre des Chartreux.
Bruno, Thomas, Ch. de Windfor.
Bull, George, Ch. de Glochefter, Ev. de S. David.
Burnet, Thom. Ch. de Salisbury.
Bufferet, Franc. Ch. à Cambrai.

Caba-

- Cabasote*, Phil. Ch. de Cavaillon.
Calcagnin, Coelius, Ch. de Ferrare.
Camusat, Nicol. Ch. de Troyes.
Capet, Jean, Ch. de Lille.
Capisucchi, Jean Antoine, Ch. du Vatican & Cardinal.
Capisucchi, Paul, Ch. du Vatican.
Carasse, Ant. Ch. de S. P. à Rome & Card.
Cardinal, Pierr. Ch. à Puy.
Casaubon, Meric. Ch. à Cantorburi.
Caseneuve, Pier. de, Ch. à Touloufe.
Castel, Edmond, Ch. à Cantorburi.
Castro, Leon de, Ch. à Valladolid.
Cave, Guill., Ch. de Windfor.
Champeaux, Guill. de, Ch. de Laon, Ev. de Châlons en Champ.
Charlier, Gilles, Doy. de Cambrai.
Charron, Pier. Ch. de Bourdeaux & puis de Condom.
Chefnau, Nicol. Doyen de St. Symphorien à Rheims.
Chillingworth, Ch. de Brixworth dans le Nordhampton.
Choisi, Franc. Tim. de, Ch. & Doy. de Bayeux.
Ciccoperius, Franç. Ch. de la Collegiale de St. Pierre de Massa.
Clarcke, Samuel, Doyen de Salisbury.
Clement IV. Pape, Ch. du Puy, en Velai.
Coccius, Joffe de Bielefeld, Ch. de Juliers.
Cobleus, Jean, Ch. de Breslaw.
Colet, Jean, Ch. de S. Paul à Londres.
Comiers, Claude, Ch. d'Embrun.
Copernic, Nicol. Ch. de Warmie.
Cordes, Jean de, Ch. de Limoges.
Cosin, Jean, Ch. de Durham.
Cotin, Charl. Ch. de Bayeux.
Crescembeni, Ch. de St. Marie in Cosmedin.
Cretin, Guill. Ch. à Paris.
Cudworth, Rodolph, Prebend. de Glocester.
Curiel, Jean Alphonse, Ch. de Bourgos & de Salamancaque.

Cuyk,

Cuyk, Henri de, Ch. à Malines, Ev. de Ruremonde.

Dafitz, Etien, Ch. de Pampelune en Navarre.

Dausquius, Claude, Ch. de Tournay.

Defendente, Lodi, Ch. à Lodi.

Delany, Patrick, Doy. de Down en Irlande.

Derbam, Guill. Ch. de Windfor.

Dirois, Franç. Ch. d'Avranches.

Duglofs, Jean, Ch. à Cracovie.

Docampo, Florian, Ch. de Zomora en Espagne.

Dodo, Augustin, Ch. à Basse.

Donne, Jean, Doyen de S. Paul à Londres.

Emille, Paul, Ch. à Paris.

Espes, Diego, Ch. à Saragoffe.

Fabri, Jean, Ch. à Constance, Eveque de Vienne
en Autriche.

Felibien, Ch. de Chartres.

Fell, Jean, Ch. d'Oxford & Ev.

Fevre, Jean le, Ch. de Langres.

Featley, Daniel, Prebendaire d'Acton près de Londres.

Ficin, Marfile, Ch. à Florence.

Flavigny, Valerien de, Ch. à Rheims.

Franc, Martin le, Ch. de Lauzanne.

Froissard, Jean, Ch. de Chimai.

Fuller, Nicol. Ch. de Salisbury.

Furtemberg, Ferdin. de, Ch. & Ev. de Paderborn &
Munster.

Gagliardi, Ch. de Brefcia.

Gale, Thom. Doy. d'York.

Galland, Pierr. Ch. à Paris.

Gangliani, Pompée, Ch. de Capoue.

Garzia, Dominique, Ch. de Saragoffe.

Caspar, Simonei, Ch. de St. Marie majeure.

Cassen-

- Cassendi*, Pierr. Ch. de Digne.
Gaudin, Ch. à Paris.
*Gedoy*n, Nic. Ch. de la St. Chapp. à Paris.
Gendré, Louis le, Ch. à Paris, Archv. de Rouan.
Genet, Franc. Ch. d'Avignon, Ev. de Vaifon.
Gentilis de Becbis, Ch. de Florence, Ev. d'Arezzo.
Gesner, Ch. à Zurich.
Ghenard, Ant. Ch. de Liege.
Giambullari, Pierr. Franc. Ch. de Florence.
Gilot, Jaq. Ch. de la St. Ch. à Paris.
Giron, Garzias de Loayfa, Ch. & Archév. de Toléde.
Glanvill, Joseph, Ch. de Worcester.
Gleim, Ch. à Halberstad.
Godescalqui, Ch. à Liege.
Gongora Yargore, Ch. à Cordoue.
Gorskius, Jaques, Ch. à Cracovie.
Goujet, Ch. de St. Jaques de l'Hôpital à Paris.
Gravina, Pierr. Ch. à Naples.
Greban, Arnoul, Ch. du Mans.
Grécourt, J. Bapt. Ch. à Tours.
Gropper, Jean, Ch. à Cologne.
Gros, le, Ch. à Rheims.
Grotius, Gerard, Ch. d'Utrecht, & d'Aix la Chapelle.
Guette, Charl. Ch. de Luçon.
Guillaud, Claude, Ch. d'Autun.
Guillaume, de Nottingham, Ch. d'Yorck.
Guimier, Come, Ch. de St. Thomas du Louvre.
Gunning, Pierre, Ch. de Canterbori, Ev. de Chichester.

Habert, Ifac, Ch. à Paris.
Hackluit, Richard, Ch. à Westminster.
Hall, Joseph, Doy. de Worcester, Ev. de Norwich.
Haller, Berth. Ch. à Berne.
Hallier, Franc. Ch. de St. Malo, Ev. de Cavaillon.
Hangest, Jerome, Ch. du Mans.

Harée,

Harée, François, Ch. de Bois le Duc de Namur & de Louvain.

Hare, Franc. Doy. de Worcester, & puis de St. Paul à Londr. Ev. de Chichester.

Heilin, Pierr. Ch. à Westminster.

Hemelaer, Jean, Ch. d'Anvers.

Hemming, Nicol. Ch. à Rodschild près de Copenhague.

Henri de Huntington, Ch. de Lincoln & de Huntington.

Herault, Ch. de Cantorburi.

Hermant, Godef. Ch. à Beauvais.

Hervet, Gentien, Ch. à Rheims.

Heuter, Pontus, Ch. à Gorcum & Arnheim.

Holsten, Lucas, Hambourgeois, Ch. de St. Pierre à Rome.

Hofius, Stanisl. Ch. à Cracovie, & célèbre Cardinal.

Jackson, Jean, Prebend. de Wherwell.

Jackson, Thom. Ch. de Winchester, Doy. de Petersbourgh.

Jacques de Virri, Ch. de Dognies & Cardinal.

Janozki, Ch. à Scarbimir.

Jansenius, Corn. Doy. de Louvain & Ev. de Gand.

Janfon, Jaq. Doy. à Louvain.

Jeune, Jean le, Ch. d'Arbois.

Joly, Claude, Ch. à Paris.

Kennet, White, Doyen, puis Ev. de Peterborough.

Kidder, Richard. Ch. à Norwich, Doy. de Peterb. Ev. de Bath. & de Wells.

King, Jean, Doy. à Oxford, Ev. de Londres.

King, Guill. Doy. de Dublin.

Knight, Samuel, Prebendaire d'Ely.

Kranz, Alb. Doy. à Hambourg.

Ladve

Ladvocat, Nicol. Ch. à Paris, Ev. de Boulogne.
Lancellot, André, Ch. de Westminster, Ev. de Winchester.
Lange, Rodolphe de, Ch. & Grand-Prévot de Munster.
Lange, Charles, Ch. à Liège.
Langenstein, Henri de, Ch. à Worms.
Latome, Jaq. Ch. à Louvain.
Lavocat, Billiad, Ch. à Paris.
Leiden, Phil. de, Ch. à Utrecht.
Leon, Ch. à Paris.
Lethmath, Herman, Doy. à Utrecht.
Lichtwehr, Ch. à Halberstad.
Lighfoot, Jean, Ch. à Ely.
Littleton, Adam, Ch. à Westminster.
Livinius, Jean, Ch. à Anvers.
Lloyd, Guill. Prebendaire de Rippon, Doy. de Bangor, Ev. d'Asaph.
Lopez, Diegue d'Ayala, Ch. de Toledé.
Lyons, des, Doy. de Senlis.

Maan, Jean, Ch. de Tours.
Macé, Franç. Ch. à Paris.
Mainard, Ch. à Touloufe.
Malleman, Jean, Ch. à Paris.
Mallet, Charl. Ch. à Rouen.
Mallinckrot, Bernard de, Doyen de Munster.
Mangey, Thom. Ch. de Durham.
March, Ewald, Ch. de St. Jean à Osnabruc.
Marguarin de la Bigne, Ch. de Bayeux.
Marsollier, Ch. d'Ufèz.
Marti, Emman. Doy. d'Alicante.
Masclès, Franc. Ch. d'Amiens.
Matamoros, Alph. Garzias, Ch. de Seville.
Maucroix, Franç. de, Ch. de Rheims.
Maupertuis, Jean Bapt. de, Ch. de Bourges.
Maxwel, Prebendaire de Connor.

Mena-

- Menage*, Gilles, Doy. de St. Pierre à Angers.
Mercier, Guill. Doy. de Louvain.
Merlin, Jaq. Ch. à Paris.
Michalore, Jaq. Ch. à Urbin.
Middendorp, Jaq. Ch. à Cologne.
Mire, Aubert le, Doy. d'Anvers.
Modius, Franç. Ch. d'Aire en Artois.
Molinet, Jean, Ch. de Valenciennes.
Mongitore, Don Antonio, Ch. à Palerme.
Montreul, Jean, Ch. à Toul.
Moringé, Ger. Ch. de St. Tron au pais de Liège.
Morley, George, Ch. à Oxford, Ev. de Worcester.
Morvilliers, Jean de, Doy. de Bourges, Ev. d'Orleans.
Mouchy, Ant. de, Ch. de Noyon.
Moulins, Guyar de, Ch. d'Aire en Artois.
Mudge, Zach. Ch. à Exceter.
Muelen, Guillaume van der, Sr. d'Oudbrockhuysen, Doy. de la Cathed. d'Utrecht.
Mur, Conr. de, Ch. à Zurich.
- Nanni*, Pierre, Ch. d'Arras.
Naudé, Gabriel, Ch. à Verdun.
Nicaise, Claude, Ch. à Dijon.
Nicolas de Cufa, Ch. à Constance.
Nicolas Maguire, Ch. de Hillard, Ev. de Laghlyn en Irlande.
Nicolas, Charles Maguire, Ch. de la Cathedr. d'Armagh en Irlande.
Noir, Jean le, Ch. de Scez.
- Overall*, Jean, Doy. de St. Paul à Londres, Ev. de Coventry & Lighfield.
Owen, Jean, Doy. à Oxford.

- Paez*, Rich. Doy. de S. P. à Londres.
Pagi, Gr. Prev. de Cavaillon.
Paleote, Gabriel, Ch. de Bologne, Ev. de Sabine
 & Cardinal.
Pamele, Jacq. de, Ch. de Bruges, Archid. de St.
 Omer, Prev. d'Utrecht.
Pancetta, Camille, Ch. à Padoue.
Pantin, Guill. Doy. de St. Gudule à Bruxelles.
Paolucci, Guiseppe, Ch. in Pescheria.
Papillon, Philibert de, Ch. de la Chapelle au Riche
 de Dijon.
Paradin, Guill. Doy. de Beaujeu.
Parafols, Ch. de Sisteron en Provence.
Pardaillan, Pierre de, de Gondrin d'Antin, Ch. à
 Strasbourg.
Parker, Matthieu, Doy. de Lincoln, Archev. de
 Cantorberi.
Parker, Sainuel, Ch. de Cantorberi, Ev. d'Oxford.
Pascalin, Pompée, Ch. à St. Marie maj.
Patrice, Augustin Piccolomini, Ch. à Sienne.
Patrick, Simon, Ch. de Peterborough, Ev. d'Ely.
Pauli, Jérôme, Ch. de Barcelone.
Pauw, J. Corn. de, Ch. à Utrecht.
Petit-Pied, Nicol. Ch. à Paris.
Petrarque, Franç. Ch. de Parme & de Padoue.
Pierre Comestor, Doy. de Troyes.
Pierre, Lombar, Ch. à Chartres, Ev. de Paris.
Pignorius, Laurent, Ch. de Trevisé.
Pigbius, Alb. Ch. à Utrecht.
Pits, Jean, Ch. de Verdun & Doyen de Liverdun.
Plumoyen, Joffe Joseph, Ch. d'Ipres.
Pocock, Eduard, Ch. à Oxford.
Porée, Gilbert de la, Ch. & puis Ev. de Poitiers.
Portes, Philip. des, Ch. de la S. Ch. à Paris.
Potter, Christoph. Ch. & Doy. de Worchester & de
 Durham.

- Povodovius*, Jérôme, Ch. à Cracovie.
- Prevoft*, Jean, Ch. de Gerberoy.
- Prideaux*, Humphrey, Ch. & Doy. de Norwich & de Suffolck.
- Querengi*, Ant. Ch. à Padoue.
- Quintin*, Jean, Ch. d'Autun.
- Radevic*, Ch. à Freifing.
- Rancé*, Dom Armand Jean le Bouthillier de, Abbé de la Trappe, Ch. de N. D. à Paris.
- Regnier*, Mathurin, Ch. de Chartres, premier Poëte Satirique en France.
- Robinson*, Hugues, Ch. à Glocefter.
- Roy*, Guill. le, Ch. à Paris.
- Roy*, Pierre le, Ch. de Rouen.
- Roye*, Gui de, Ch. de Noyon, Archev. de Rheims.
- Roufard*, Pier. Ch. de Tours.
- Rofieres*, Franc. Ch. de Toul.
- Ruel*, Jean, Ch. à Paris.
- Ruff*, George, Doy. de Connor, Ev. de Dromore en Irlande.
- Saint-Julien Bateurre*, Pierre, Ch. de div. Chapitr. & Doy. de Chalons en Bourgogne.
- Sander*, Ant. Ch. d'Ypres.
- Sandere*, Jean, Ch. de St. Bavon.
- Sanderson*, Robert, Ch. à Oxford, Ev. de Lincolln.
- Sandoval*, Bern. Ch. à Toledé.
- Sandys*, Edwin, Ch. d'Yorck.
- Savary*, Philemon Louis de, Ch. de St. Maur-des-Foffes.
- Saxon*, le Grammairien, Ch. & Prev. de Rodfchild.
- Schellstraten*, Eman. de, Ch. d'Anvers.
- Schlingerland*, Jean Franç. Ch. de Douay.
- Schulting*, Corn. Ch. à Cologne.

- Segui*, Ch. de Meaux.
Seneca, Jean, Prévot d'Halberstad.
Spifame, Jaq. Paul, Ch. à Paris.
Stapleton, Thom. Ch. de Chichester & de Louvain.
Stemler, J. Chret. Ch. à Zeitz.
Steyaert, Martin, Ch. à Louvain & à Ypres.
Stillingsfleet, Eduard, Ch. de St. Paul, Doy. de Cantorbery.
Swift, Jonathan, Doy. de Dublin.
Suicer, Jean Henri, Ch. à Zurich.
- Talbot*, Rob. Ch. à Norwich.
Tapper, Ruard, Doy. à Louvain.
Tena, Louis, Ch. d'Alcala.
Thorndike, Herbert, Ch. à Westminster.
Tillotson, Jean, Doyen, puis Archêv. de Cantorbery.
Tindor, Jean, Ch. à Tournay.
Torck, Jean Rotger de, Gr. Prev. de Minden, Ch. de Munster & de Paderborn.
Torre, Phil. della, Ch. à Ciudad de Frioul.
Tounson, Rob. Doy. de Westminster, Ev. de Salisbury.
- Tournay*, Gervais de, Ch. de Soissons.
Treuvé, Sim. Mich. de, Ch. de Meaux.
Trionfetti, Ch. à Bologne.
Trublet, Ch. & Archid. de St. Malo.
Twels, Leonard, Ch. de S. Paul à Londres.
- Vair*, Guill. du, Ch. de Meaux, Ev. de Lizieux.
Valla, Laurent de, Ch. de St. Jean de Latran.
Venuti, Philip. Ch. de Crotone.
Vergara, Jean, Ch. à Toledé.
Vigor, Simon, Ch. à Paris, Ev. de Narbonne.
Vivant, Franç. Ch. à Paris.
Vossius, Gerard, Ch. à Tongres.
Vossius, Hâc, Ch. de Windsor.

Uffe-

- Ufferius*, Jaq. Chanc. de St. Patrice à Dublin.
Walsh, Nicol. Ch. à Dublin, Ev. d'Assery en Ir-
 lande.
Waltham, Roger, Ch. à Londres.
Waterland, Daniel, Ch. de Middelfex.
Whitby, Daniel, Ch. à Salisbury.
Whitgift, Jean, Ch. d'Ely.
Wilkins, David, Ch. à Cantorbery.
Wolff, Jean Gaspar, Professeur & Ch. de St. Charles
 à Zurich.
Wormius, Olaus, Ch. de Lunden.
Wotton, Henri, Prev. d'Eaton.
Zwingel, Ulr. Ch. de Constance.

Salvo jure addendi.

A P O S T I L L E.

Tous les litterateurs connoissent l'ouvrage de *Baillet*,
 sur les *Enfants devenus célèbres, par leurs études,*
 ou par leurs écrits. *Baillet* cependant, soit par oubli,
 soit par ignorance, ne mit point sur sa liste un bon
 nombre de savants précoces, connus pour tels dans
 l'Europe litteraire. Un jeune Hambourgeois, * plus
 instruit que *Baillet*, là-dessus se fit un devoir, de ren-
 dre justice à cinquante & deux enfants célèbres, omis
 par l'Auteur françois. Comme la Dissertation latine
 de ce savant de Hambourg est devenue assez rare ; on
 ne sera peut être pas fâché, de trouver ici les noms

I 3

de

* *David Schulte*, in *Dissertat. de Doctis precocibus,*
qua accessiones ad Adr. Baillei librum: Des enfants
célèbres &c. 1703.

de ces enfans si dignes de memoire. Les voici à tout hazard, & dans l'ordre alphabetique: Jean Affelman, Jean Bapt. Amaltheus, (nom supposé) Franç. Bacon de Verulain, Balde, Jean Barclay, Sam. Bohl, Jean Buxtorf le fils, Jean Calvin, Joachim Camerarius, Isaac Casaubon, David Chytræus, Abrah. Couleius, André Dinner, John Donne, Frid. Doerfel, J. Druſe, Marq. Freherus, Jean Freinshemius, Pierre Gassendi, Rob. Gentiliſ, J. Caſimir Gernand, Chriſtoph. Hélicus, Matth. Hoë, Jod. Hond, Joach. Jung, Caſp. Kinſchot, Nicol. Kmicic, Jean Laëz, Pierre Lambec, P. Laurenberg, Jaq. Sebaſt. Laurenberg, Chriſtoph. Longolius, Joh. de Medices, Balthaſ. Meißner, Jean Milton, Michel de Montaigne, Dan. George Morhoff, Paul Muller, Jean Ern. Osterman, Charles Patin, Thom. Reineſius, George Sabinus, Jean Ad. Scherzer, Dan. Stahl, Jean Sponde, Jean Louis Troſt, Auguſte Varenius, Dion. Voſſius, Fab. Urſinus, Louis Wower.

Un autre ſavant d'Allemagne, un Professeur, * promit en même tems de fournir quelques centaines d'enfants non moins illustres, & inconnus au bon Baillet, qu'il accusa d'un grand nombre de fautes conſiderables. J'ignore ſi le Professeur a pû s'acquitter de ſa promeſſe. Les petites Diſſertations ſe perdent dans la foule; on ne ſçait comment les ſauver de l'oubli, ni où les deterrer; après un certain nombre d'années. Toujours on vient de voir cinquante & deux fautes d'omiffion, commiſes par Baillet, qui étoit Bibliothecaire. On ne conçoit point, comment

Gaſſendi, Calvin, Caſaubon, Montaigne, Patin &c.
ont

* *Sebaſtian Kortholt, Prof. Publ. Kilonienſis, in Diſſert. de Studio ſenili, vid. Nova Litteraria Germaniæ coll. Hamburgi 1703. menſ. Jul. p. 245. in 4.*

ont pû se refuser à sa-memoire. Mais le fait etant clair & constant; on aura quelque indulgence, pour le Chanoine compilateur de ce Catalogue. Ce Chanoine, non Bibliothecaire, se declare coupable de mille & mille fautes d'omission en ce genre. On doit les lui pardonner, en considerant, qu'en France comme en Italie, les jeunes Ecclesiastiques s'erigent d'abord en Abbés. Publient-ils, sous ce titre, quelques ouvrages: ils conservent ce titre, dans le Public; quelques Chanoines qu'ils obtiennent en suite. En Angleterre les Auteurs Chanoines, sur tout lorsqu'ils sont Docteurs en Théologie, ne songent guère à se dire Chanoines. Ce ne sont que les Doyens des Chapitres, qui s'annoncent comme tels. Parviennent-ils à porter des Mitres: Il n'est plus question de leurs premieres Prebendes. En Allemagne & en Pologne c'est pis encore.

Malgré tant de difficultés, on se flatte de donner au Catalogue, avec le tems, un Supplément considerable, toujours

Salvo jure addendi.



II. SUITE
D'ÉPIGRAPHES.

Devant les sermons de M. *Lafiteau*, Evê-
que de Sisteron, à Lyon 1747.

4 Vol. in 12.

Plus frappant que saint Chrysostome,
Le cher Prélat de Sisteron,
Degoûte ici tout honnête homme,
Du Monde Fourbe & Fanfaron.
Sur deux points l'orateur se fonde,
Deux points que nous devons figner:
Tout est à perdre avec le monde,
Avec lui, rien n'est à gagner.

Devant la Religion, Poème de M.
L. Racine.

Quel temple, Esprit humain ! ici s'ouvre pour toi !
La raison lumineuse y fait briller la foi ;
Le ciel, par une Muse & sainte & noble & belle,
Nous offre une fortune immense & non mortelle.

Devant

Devant de Livre intitulé : Instruction pour
 les Novices, ouvrage, qui peut être
 également utile aux personnes seculie-
 res, par le P. Pacifique *de Tannay*,
 Exprovincial des Capucins. à Poitiers
 1748. in 12.

Apprenez ici, Libertins!

A devenir vrais Capucins,

Ou fuyez, de peur du scandale,

Et la beface & la sandale.

Chrétiens! quand vous apprendra-t-on

L'Art d'éviter le Capuchon?

Dieu ne sçauroit-il point soutenir son Eglise,

Sans le cordon nouëux de Saint François d'Assise?

Devant les Dissertations sur les apparitions
 des Anges, des Démons, & des Esprits,
 & sur les Revenants, & Vampires
 d'Hongrie, de Boheme, de Moravie
 & de Silesie, par le *R. P. Dom Calmet*.
 à Paris 1746. in 12.

Illustre docte & cher Calmet!

Ton noble Esprit, sur les Matières,

Où nagent nos Visionnaires,

Auroit pû garder le Tacet;

Il est des Cas, où l'incrédule

N'est point l'animal ridicule.

Devant les Institutions Newtoniennes, ou
introduction à la Philosophie de New-
ton, par M. *Sigorne*, de la Maison &
Société de Sorbonne, Prof. de Phil. en
l'Univ. de Paris. 1747. 2 Vol. in 8.

Décartes, détrôna l'invincible Aristôte.

Décartes, par Newton, sera-t-il détrôné?

Newton n'est point encor dans Paris couronné,
Où les chers Tourbillons ont plus d'un DonQuichotte.

Devant la Henriade Poëme Epique de M.
de Voltaire.

Enée eût son Virgile; Achille eût son Homère;

Bourbon, non moins heureux, pour son Chantre
a Voltaire.

Devant les discours historiques & politi-
ques sur Tacite, *de Gordon*,
2 Vol.

Gordon, aussi Romain que son Tacite même,

En citoyen Anglois, enfanta ces discours,

Si des cours en Europe adoptent son système,

Ces cours ne seront plus des cours.

Devant

Devant la Religion prouvée par les faits,
de l'Abbé de *Houtteville*. 3 Vol. in
4. 1741. à Paris.

Qu'il est beau, cher *Houtteville*!

Qu'en ce Traité précieux,

Le Lecteur judicieux *

Ne réproûve que le stile;

Qui sçait excuser le tien,

Montre un coeur vraiment chrétien.

Devant l'histoire du Concile de Trente,
de Fra-Paolo Sarpi, traduit par le Pere
Courayer. 2 Vol. in 4.

Toute histoire véridique,

Fait un oeuvre satirique.

Cet ouvrage est un Trésor,

Qui vandroit son pèsant d'or,

S'il pouvoit, par son beau stile,

Hâter le futur Concile.

A la tête des Saillies d'Esprit & des Con-
versations agréables &c. &c. de *Gayot*
de *Pitaval*.

Pots pourris, qui pourront plaire,

Sur tout à plus d'un Libraire.

Devant

* Contre cet ouvrage, l'Abbé Désfontaines a fait imprimer
20 lettres, dont le fond appartient au P. Hognan Jésuite.

Devant le Diable boiteux de M.
le Sage.

Si ce Diable boiteux, Espion de le Sage,
Vient jamais à Paris: O quel Remu-Ménage!

Devant le Théâtre de la Foire ou l'Opera
Comique.

Si le Bon-Sens, quelque fois trop rigide,
Veut déclarer ce théâtre insipide:
Le siecle accorde, aux plus honnêtes gens,
Le droit de rire, en depit du bon-sens,
Quel Misantrope, ou quel Scribe hypocrite,
Hait Arlequin, Sultane Favorite?

Devant le Monde fou, préféré au Monde
sage, en vingt & quatre Promenades.
Nouvelle Edition en 2 T. Amst. 1733.

Sans le don de deviner,
On peut long-tems promener
Les yeux sur ces Promenades,
Et les trouver encor fades;
L'Ecrivain, toujours obscur,
Manque son but, à coup sûr.

Devant

Devant l'histoire de l'Academie des Incriptions & Belles Lettres, & encore devant les Memoires de Litterature, tirés de cette Academie Royale. Edit. d'Amst.

O que de Foires litteraires!

Pour vous Litterateurs, Boutiques salutaires;

Si tout n'est pas fort recherché,

Toutest au moins à grand marché.

Devant l'histoire de l'admirable *Dom Inigo de Guipuscoa*, Chevalier de la Vierge, & Fondateur de la Monarchie des *Inghistes*, par le Sieur *Hercule Rasiel de Selva*. 2 Vol. in 12. à la Haye. 1736.

Chrétiens ne lisez point ces Livrets de vos doigts.

Lisez comment un Page, Officier de merite,

Rénonce à son metier, & fonde, en saint Hermite,

Ce peuple de savants, qui fait trembler des Rois. *

Devant l'Espion civil & politique, par M. D. V. . . surnommé *le Chrétien errant*.

Chrétien errant, jeune égaré!

Moins malheureux que toi, ton livre est enterré.

Devant

* Selon l'Historien *H. R. de Selva*.

Devant l'Homme-Machine.

O qu'on pardonne à la Mettrie,
 Cet Avorton, ce Monstre affreux:
 Il l'engendra, le malheureux,
 En traversant . . . (*biatus in Msct.*)

Devant la Friponnerie laïque des préten-
 dus Esprits-Forts d'Angleterre, ou re-
 marques de *Phileleuthère* de Leipsic
 trad. de l'Anglois sur l'Edit. VII. Amst.
 1738.

Bentley, qui très savant & peu poli, dit-on,
 Appelle un Chat un Chat, & Collins un fripon,
 Est ce Saxon Phileleuthère,

De l'horrible Deïsme admirable adversaire;
 En faveur de la cause, excusons l'Advocat,
 Il suffit qu'il terrasse un noir Triumvirat.*

Devant le Traité des Sens, par M.
 le Cat.

En lisant ce Traité, si clair & non diffus,
 Tout lecteur compétant acquiert un sens de plus.

Devant

* Collins, Woolston & Toland, Triumvirs du Deïsme.

Devant les Recherches Philosophiques, sur
la necessité de s'asseurer; par soi-même,
de la verité; sur la certitude de nos con-
noissances & sur la nature des Etres. in
8. 1743.

O cher Saint-Hyacinthe, amant de l'évidence,
Ou cours-tu, pour trouver l'objet de tes amours?
Quand un monstre incredule en doit prendre naissance,
Etouffe ton ardeur, Philosophe à rebours.

Devant le Traité du vrai merite de l'homme,
consideré dans tous les ages & condi-
tions: avec des Principes d'educations
&c. à Paris in 12. 1733.

Le Titre est excellent. La Préface frivole
Promet un Pot pourri: tiendrait elle parole?
Qu'on saute la Préface, on verra que l'Auteur
A sù la démentir, en Sage-Précepteur.

Devant l'histoire des Revolutions arrivées
dans l'Empire Romain, tant dans l'Etat,
que dans l'Eglise, depuis Constantin le
Grand, jusqu'à la paix de Munster.
Par M. B... 2 T. 8. à Londres 1742.

Rêves sur l'Apocalypse,
D'un vieux Prêcheur protestant,

Dont

Dont l'Esprit interpretant
Souffre une éternelle Eclypse.

Devant l'ordre des Francs-Maçons trahi,
& le secret des Mopfes revelé. In 8.
Amst. 1745.

O dignes Francs-Maçons ! o Mopfes ! ce Pamphlet,
Devoile t'il enfin votre important Secret ?
L'Auteur de cet Ecrit se dit l'Echo d'un Traitre ;
Si le peuple est leur dupe, il merite de l'être.

Devant l'Essay philosophique sur la provi-
dence, à Paris in 8.

On devine, sans être un Sorcier fort habile,
Que l'Auteur de l'Essay fut le bon Houtteville ;
Mais le bon Houtteville, Auteur de cet Essay,
Ne nous a pas tout dit, si ce qu'il dit est vrai.

A la tête de la Bibliotheque des Dames,
par *R. Steele*, traduite par *Janicon*.
III. Vol.

Volumes précieux, faits pour les bonnes Ames ;
Ils n'ont que le défaut d'ennuyer fort nos Dames.

Devant le Vice puni, ou *Cartouche Poeme*.

Tout Heros trouve un Chantre, & Cartouche roué,
En Roscius le Grand, * n'eût qu'un Chantre enroué.

Devant

* Le Grand, Comédien à Paris, compila ce singulier Poëme,
qui eût debit prodigieux.

Devant l'histoire des revolutions de la Re-
publique Romaine, par l'Abbé
de Vertot.

Vertot présente aux Republiques,
Ici des miroirs politiques;
Mais dans les grands appartements,
Miroirs ne sont que d'ornemens.

Devant le Nouveau Gulliver, ou voyage
de *Jean Gulliver*, fils du Capitaine
Gulliver, trad. d'un Mnscri. anglois,
par M. l'Abbé D. F.

Que des deux Gullivers la différence est grande!
Le Père voudroit-il reconnoître ce Fils?
Ce Fils fut toute fois un Abbé de Paris, *
Et le Pere un Docteur, un Doyen en Irlande; **
Avouons que le Fils, quoique d'ailleurs mordant,
Au prix du Père Anglois, ne paroît qu'un pedant.

Devant

* *Desfontaines.*

** *Dr. Swift.*

Devant les ouvrages, pour & contre les
services militaires étrangers, considé-
rés du coté du droit & de la morale &c.
Par M. *Loys de Bochat*, Prof. à Lau-
sanne. 3 T. in 8. 1738.

Ouvrages bien écrits; rien n'est de plus certain.
Reste à sçavoir, s'ils font honneur au genre humain.

Devant l'Essay sur l'Esprit, ses divers ca-
ractères, & ses différentes operations.
à Paris 1731.

Le Titre dit vrai,
Ce n'est qu'un Essai;
Mais quand, sur l'Esprit,
Aura-t-on tout dit?

Au frontispice du Guide d'Angleterre,
ou relation curieuse du Voyage de M.
*de B*** &c. 1 Vol. in 8. Amst. 1744.

Tel que l'Epoux de Penelope,
Ce noble & digne Voyageur,
D'un oeil philosophique a vû toute l'Europe,
Et, juge compétant, aux Anglois fait honneur.

Son

Son ouvrage, rempli de remarques solides,
 Pour voir le peuple Anglois, est le meilleur des
 Guides.

Devant l'art de connoître les Femmes,
 avec une dissertat. sur l'Adultère. Par
 le Cheval. *Plante-Amour*.

Chevalier Plante-Amour, vous vous moquez de nous:
 Connoître le Beau-Séxe! allez planter des choux;
 Plût au Ciel que les Adultères,
 Fussent tout autant de Mistères!

Devant les Lettres sérieuses &
 badines.

Sérieuses ou badines
 Lettres! devenez plus fines.

Devant l'histoire du Ciel, par Mr. l'Abbé
Pluche, Aueur du Spect. de la
 Nature.

Dans la Nature imite, aimable Pluche!
 La fine Abeille, & remplis toi de miel;
 Rentre aussi tôt, dans ta modeste Ruche,
 Foible & léger, tu te perds dans le Ciel.

Devant l'histoire ancienne de Mr.
Rollin.

O Monde! quoiqu'on te previenne,
En dépit du censeur malin, *
Comme un beau Legs du bon Rollin,
Conserve ton histoire ancienne.

Devant la maniere d'étudier & d'enseigner
les Belles Lettres, par Mr. *Rollin.*

Rollin t'enseigne ici, Lecteur!
L'art d'orner ton esprit & de nourrir ton cœur.
Il est si grand cet art, si beau, si nécessaire,
Que qui l'ignore encor, n'est qu'un lecteur vulgaire;
Le Siecle lit beaucoup réduit à s'amuser;
Le Siecle liroit moins, s'il sçavoit mieux penser.

Devant le Traité de l'Opinion par Mr. *le*
Gendre, Marq. de *St. Aubin.* en
VI Tomes** 1735.

De la Reine de ce Monde,
L'histoire a de quoi lasser;

Noire

Dans les Essais de Critique sur les Ecrits de M. Rollin on trouve des remarques très justes, qui ne sont que des minucies. Il y regne un goût de plaisanterie, qui découvre de la malignité. Bellanger Dr. en Sorb. enfanta cette Critique virulente.

* La nouvelle edition faite à Paris en 1759. est de IX. T.

Noire ou rousse, brune ou blonde,
 Chacun vole à l'embrasser.
 L'Auteur prouve, en ces six Tomes
 Remplis d'érudition,
 Que la plus part des grands-hommes,
 Sont joués comme Ixion.

Devant le Newtonianisme pour les Dames,
 du Comte *Algarotti*.

En ce volume, apprenez Belles!
 Sur quoi nous sommes foux de vous,
 En ce volume, apprenez Foux!
 Quel rien dérange vos cervelles.

Devant l'Essai sur le Beau, (par le P. *André*
Jesuite) à Paris 1741.

L'ordre, la vérité, l'utile & le décent,
 Constituent le Beau. Les Graces nécessaires
 Doivent encor l'orner, sous le bon-gout récent,
 Et les Graces, dit-on, souvent sont arbitraires.

Devant la figure de la Terre, par M.
de Maupertuis.

Terre! admire la figure,
 Newton sçût la deviner,

Maupertuis la dessiner,
Terre! voici ta mesure.

Devant l'amusement philosophique sur le
Langage des Bêtes, (par le Père
Bougeant, J.)

Cher Bougeant! La Sorcellerie
N'entendra jamais raillerie; *
La Bête parle cependant,
Et souvent mieux que plus d'un grand.

Devant les Mœurs, (de M. *Toussaint*.)

O Mœurs! il faut vous l'avouer,
On souffre, en vous lisant, de n'osér vous louer.

Devant les elements de Geographie, par
M. de *Maupertuis*.

Apprens ici, Géographie,
Que seule tu dois r'égarer:
C'est à la bonne Astronomie,
A te conduire, à r'éclairer.

Devant

* Voyez Biblioth. Brittan. Tom. 21. p. 213. dans la Table
des Matieres, on lit: *Bougeant* (le P.) voyez *Bêtes*.

Devant l'Esprit de Loix, (par M. de
Montesquieu.)

Satan! qu'armerois-tu contre l'Esprit des Loix?
Rien, répondit Satan, si non. . . (*biatus in misert.*)

Devant les Dialogues critiques & philoso-
phiques, par M. l'Abbé de *Charte-Li-
vry.* à Amsterd. chez J. F. Bernard.
1730.

Livre! qu'on pourroit plus connoitre,
Seriez-vous l'Enfant d'un Abbé?
Je tiens votre Papa flambé,
Si, sans masque, il veut bien paroître;
Homere & tous ses Dieux vaudroient-ils aujourd-huy,
Le Pape & les Chapeaux, qui combattent sous lui?*

Devant le Paradis terrestre de Me *du
Boccage.* Poëme.

Séductrice d'Adam! sans ta chute connue,
Le Siecle admireroit Boccage toute nue.

K 4

Devant

* Dialogue XIII.

Devant le Traité des Synonimes, par
M. l'Abbé *Girart*.

Comme on a peu d'Amis intimes,
On a peu de mots synonimes ;
Pourtant nous en trouvons toujours. *
Chez les Coquettes, dans les cours ;
On dit, que toutes les maximes,
Absolument sont synonimes.

Devant le Traité de la Profodie françoise,
par M. l'Abbé *d'Olivet*.

Le savant Olivet, Patron de la cadence,
Prêche ici la Réforme au Parnasse de France :
Convertirat-il les vivants ?
Non ; nous pas trop, mais nos Enfants.

Devant le Vervet, Poëme de Mr.
Gressët.

Pour jouer noblement les misères claustrales,
Les Graces choisirent Gressët :
Chantre sacré d'un Perroquet,
Qu'il pinça finement les doigts à ses Vestales !

Devant

* Le savant Abbé n'admet point de synonimes : cependant en Abbés savants, la France est fertile ou féconde, & voila deux synonimes.

Devant les oeuvres de M. Nivelle de
la *Chaussée*.

Malgré les ris amers d'un peuple opiniatre,
Sans Cothurne & sans Brodequin,
Nous pouvons de Thalie enrichir le Théâtre,
La nature & le goût approuvent ce beau Gain;
Quelque nom qu'on assigne, ô Nivelle! à tes
Drames, *
Ils charmeront des cœurs; ils toucheront des ames.

* Feu l'Abbé Desfontaines offrit le titre de *Romanedie* à la Melanide de la *Chaussée*. Ce même Abbé pourtant loua beaucoup le Sidney.



TABLE

T A B L E

D E S

B A B I O L E S.

H orace vengé	pag. 1	Nouv. d. l. Rep. des Lettr.	40
Pharfale de Brebeuf	13	Voyage d. Monde de Desc.	41
Observations	24	Poef. de Deshouilleres	41
Epigraphes	33	Homere par Me. Dacier	41
Essais de Montaigne	36	Horace par Mr. Dacier	42
Oeuv. de Balzac	36	Plutarq. par Mr. Dacier	42
Lettres de Voiture	36	Lucien d'Ablancourt	42
Lettres de Patin	36	Petrone de Nodot	43
Lettres de Rabutin	37	Oeuv. de Despréaux	43
Max. de la Rochefoucauld	37	Dict. de Moreri	43
Lettres provinciales	37	Dict. de Bayle	43
Serm. de Bortaloue	37	Entend. hum. de Locke	44
Serm. de Chelinois	38	Oeuv. de Fontenelle	44
Avant. de Telemaque	38	Temple de Gnide	44
Caract. d. l. Bruyere	38	Mem. de Grammond	44
Princesse de Cleves	38	Cont. de Vergier	45
Oeuv. de Quinault	38	Parad. perd. de Milton	45
Oeuv. de Moliere	39	Le Babillard	45
Oeuv. de P. Corneille	39	Le Mentor moderne	46
Oeuv. de T. Corneille	39	Le Spectateur	46
Oeuv. de J. Racine	39	Conte du Tonneau	46
Fabl. de la Fontaine	39	Voy. de Gulliver	46
Cont. d. l. Fontaine	40	Hieron.	47
Oeuv. de St. Evremond	40	Fabl. de le Noble	47
		Odes	

T A B L E

Odes de la Motte	47	Causés célèbres	89
Fabl. de la Motte	48	Lettr. sur les Angl. & Franç.	89
Oedipe de la Motte	48	Théâtre des Grecs	90
Romulus	48	Hist. de Charles XII	90
Odes de Rousseau	48	Diét. neologique	90
Serm. de Saurin	49	Lettr. Perfannes	91
Despréaux chicané	50	Leonidas	91
Ironie	61	Amours d'Horacc	91
Despréaux chicané	73	Pygmalion	91
I. Suite d'Epigraphes:		Instit. de Physique	92
Les sept Sages	83	Meth. pour étud. l'hist.	92
Chef d'oeuv. d'un Inconnu	83	Rec. d'Oraif. funebr.	92
Oeuv. de Regnard	83	Amusem de la raison	92
Oeuv. de Crebillon	83	Pensées de Ciceron	93
Oeuv. de Boursault	84	Livre d'Architecture	92
Theat. de Dancourt	84	Traité des feux d'artifice	93
D. Quichotte	84	Statique des Végétaux	94
Oeuv. de Rabelais	84	Traité de Westphalie	94
Ref. sur la Poés. & la Peint.	85	La belle Vieillesse.	94
Oeuv. de Destouches	85	Pamela & Clarisse	95
Hist. du Diable	86	Lettr. d'une Peruvienne	95
Mem. d'un homme de qualité	86	Lettr. d'Aza	95
La Bagatelle	86	Leçons de la Sageffe	95
Eloge de l'yvresse	86	Mem. de Bonneval	95
Diff. sur l'Autonomie	87	Speçtatrice angl.	96
Oeuv. d'Aureau.	87	Essai sur l'homme	96
Oeuv. de Rem. de S. Mard.	87	Essai sur la critique	96
Essay de Philos. mor.	88	La Boucle de Cheveux enlevée	96
Callipédie	88	Candide ou l'Optimisme	97
Le Comédien	88	Berenice	107
Lettr. de Mc. de Sevigné	89	Catalogue de Chanoines cél.	118
		II. Suite d'Epigraphes	
		Serm. de Lafiteau	136
		La	

T A B L E.

La Religion Poëme. 136	Le Vice puni ou Car- touche 144
Instruct. pour les No- vices 137	Revol. de la Rep. Rom. 145
Diff. sur les appar. des Anges &c. 137	Le Nouv. Gulliver 145
Instit. Newtoniennes 138	Ouvr. p. & c. le serv. milit. 146
la Henriade 138	Ess. sur l'Esprit 146
Disc. sur Tacite 138	Le Guide d'Angleterre 146
Relig. prouv. par les Faits 139	L'Art de connoitre les femmes 147
Histoire du Conc. de Trente 139	Lettr. serieuf. & badines 147
Saillies d'Esprit &c. 139	Hist. du Ciel 147
Diable boiteux 140	Hist. anc. de Rollin 148
Théat. de la Foire 140	Man. d'erud. & d'ens. les B. L. 148
Le Monde fou préféré 140	Traité de l'opinion 148
Hist. de l'Acad. des Inscr. & B. L. 141	Newtonianisme p. l. Dames 149
Hist. de D. Inigo 141	Ess. sur le Beau 149
L'Espion civil & polit. 141	Figure de la terre 149
L'Homme - Machine 142	Amuf. phil. sur le Lang. d. Bêtes 150
Friponnerie laïque 142	Les Moeurs 150
Traité des Sens 142	Elem. de Geographie 150
Recherches philos. 143	L'Esprit des Loix 151
Traité du vrai Merite 143	Dial. crit. & philos. 151
Hist. des Revol. de l'Emp. Rom. 143	Paradis terrestre 151
L'Ordre des Er. Maç. trah. 144	Traité des Synonimes 152
Ess. phil. sur la Provi- dence 144	Traité de la Profodie franç. 152
Biblioth. des Dames 144	Ververt 152
	Oeuv. de la Chauffée 153



106 5 79a

ULB Halle

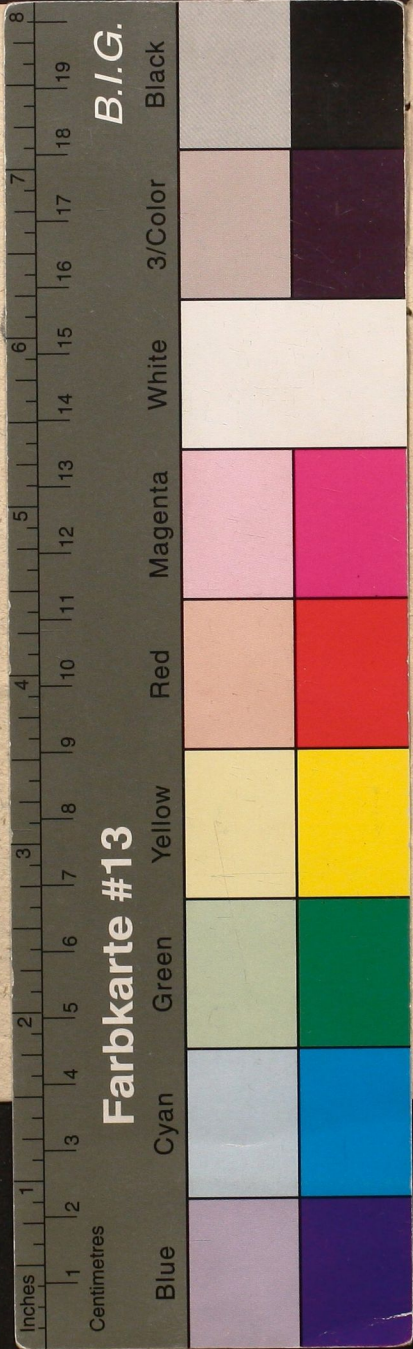
3

007 412 851



VD 18





B.I.G.

Farbkarte #13

BABIOLES
LITTERAIRES
&
CRITIQUES
EN PROSE ET EN VERS.

*Et parvis quoque rebus inest sua
sæpe voluptas.*



à HAMBOURG
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.
1760.

